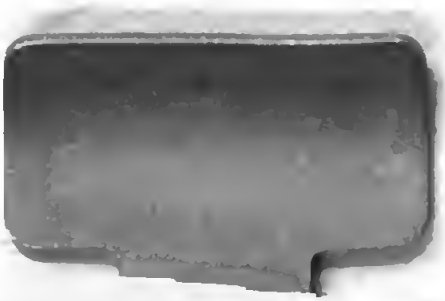
3
6
135
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •



BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME VINGTIEME.

ŒUVRES

DE

RICHARDSON.

TOME V.

PAMÉLA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

Traduite de l'anglois par M. l'Abbé Prevoſt.

TOME CINQUIEME.

À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1783.

PAMÉLA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

LETTRE PREMIERE.

Mes très-chers Pere & Mere,

NOUS arrivâmes ici hier au ſoir, très-ſatisfaits de notre voyage, & de ce qui en avoit été l'occaſion. Dieu veuille vous accorder une bonne ſanté, & une longue vie, pour jouir de votre agréable ferme & de votre maiſon, qui eſt préciſément telle que je la ſouhaitois. Que vos cœurs reconnoiſſants ne vous en rendent pas la poſſeſſion incommode, par la modeſte défiance que vous ne méritez pas ces biens. Car en même-temps que cela fait honneur au Gentilhomme le plus accompli, ce préſent n'eſt pas ſi extraordinaire, eu égard à ſes grands biens, qu'il puiſſe donner lieu à le blâmer d'uſer d'une bonté trop partiale & peu

judicieuſe envers les parents de celle qu'il prend plaiſir d'honorer.

Mon cher Maître (car, obligée à le reſpecter comme je ſuis, dans quelque point de vue qu'il ſe préſente au cœur le plus ſenſible & le plus reconnoiſſant, pourquoi ne l'appellerois-je pas ainſi), mon cher Maître, dis-je, eſt toujours dans le deſſein plein de bonté de raccommoder & de meubler la grande ſalle & trois appartements dans la maiſon commode qu'il vous deſtine, pour lui ſervir de logement, auſſi bien qu'à moi, lorſqu'il me permettra de vous aller rendre mes devoirs pendant quelques jours de ſuite. Il a actuellement donné ſes ordres pour cela, & il veut que ces trois appartements ſoient meublés d'une maniere ſortable à votre condition plutôt qu'à la ſienne. Car, dit-il, la ſimplicité qu'on obſervera dans la grandeur & dans les ameublements des chambres, formera une variété lorſqu'il ſe retirera dans ce lieu, qui fera qu'il retournera avec plus de plaiſir dans celui de ſa réſidence ordinaire. D'ailleurs, il ajoute que, quand nous n'y ſerons pas, ces appartements pourront en même-temps vous ſervir à recevoir quelques-uns de vos amis : de cette maniere, continue-t-il avec bonté, nous ne priverons cet excellent couple d'aucune de leurs commodités.

Il conſervera les embraſures des fenêtres, mais non pas leurs chaſſis; & il ne détruira point le chevre-feuille, le jaſmin ni les vignes qui ſont autour du mur: il fera ſeulement mettre de plus grands carreaux de vîtres, avec des chaſſis plus commodes, pour faciliter d'autant mieux l'entrée de l'air & de la lumiere, & corriger,

par ce moyen, l'ombrage que donnent ces plantes odoriférantes qui ſont autour. Le dernier ſoir que nous y avons été il ne pouvoit ſe laſſer de remarquer combien ce mélange d'odeurs étoit agréable. Nous étions alors à la fenêtre de notre chambre à coucher, occupés à entendre le chant de deux roſſignols, dont l'un étoit près de nous & l'autre plus éloigné, & qui ſembloient ſe rejoindre. Ils attirerent notre attention pendant plus de deux heures, & ils nous charmoient d'autant plus, que nous croyions la ſaiſon paſſée. Quand ils eurent fini, il me fit chanter; après quoi il m'appella la plus aimable des roſſignols, s'écriant: combien les innocents plaiſirs que je goûte maintenant à toute heure ne ſurpaſſent-ils pas les criminelles agitations qui troubloient ci-devant mon eſprit inquiet! Ma chere Paméla, ne parlez jamais, comme vous faites ſi ſouvent, des obligations que vous m'avez! Une heure comme celle que je viens de paſſer, eſt une ample récompenſe de tout ce que je puis faire pendant toute ma vie, & pour vous & pour les vôtres!

La ſalle, plutôt ſimple que riche, ſera cependant fort propre, tant à cauſe de ſes lambris & de ſes ameublements, que parce que l'on y fera un nouveau plancher. Ce cher Monſieur a déjà donné ſes ordres là-deſſus, & dans peu vous aurez des ouvriers pour exécuter ſon plan. Les portes de la ſalle doivent avoir des gonds & des ſerrures d'airain, diſoit-il aux ouvriers, & ſe fermer auſſi-bien qu'une boîte de montre; car qui ſait ma chere, ajouta-t-il, s'adreſſant à moi, ſi, quand nous aurons le bonheur d'avoir deux ou trois charmants enfants, ſoit garçons,

ſoit filles, nous ne les placerons point ici pendant leur enfance, avant qu'ils ſoient en état de profiter de vos leçons & de votre exemple. D'ailleurs, je ne doute point que je ne reçoive ici quelques-uns de mes amis choiſis, pour un jour, plus ou moins, dans le temps de leurs courſes.

» C'eſt ainſi, mes très-chers pere & mere, » que, dans toutes les heures de ma vie, je re» çois des marques de la bonté toute puiſſante » de Dieu, & de celles de M. B..... Pere de » miſéricorde, conſerve la vie de cette excel» lente perſonne! Augmente ma reconnoiſ» ſance, & rends-moi digne de ſes bienfaits, » & alors... Mais que dirai-je? Puiſſé-je ſeu» lement continuer à être auſſi heureuſe que » je ſuis; car, ſelon mon idée, on ne ſauroit „ l'être davantage. "

La garniture des lits ſera d'étoffe de laine, parce qu'il penſe que la ſituation du lieu eſt un peu froide, ſur-tout quand le vent eſt à l'eſt, & qu'il ſe propoſe d'y être quelquefois au printemps & dans l'arriere-ſaiſon. Les rideaux des fenêtres ſeront de la même étoffe, rouges dans une des chambres, & verds dans l'autre, mais le tout fort ſimple, de peur que dans l'occaſion vous ne vous faſſiez de la peine de vous en ſervir. Les tapis aſſortiront les autres ameublements. Il ne changera point le vieux plancher de chêne de la chambre à coucher, ni même de la petite chambre qu'il deſtine à mon uſage, pour m'y retirer lorſqu'il ſurviendra certaine compagnie dont je ne me ſoucie point. Ma chere, me dit-il alors, cela arrivera le moins ſouvent qu'il ſera poſſible. Je ne recevrai que des amis parti-

culiers, qui, quand je ſerai là, viendront me viſiter une fois ou deux par an, pour voir les manieres dont je vis avec ma Paméla & ſes parents, & comment je paſſe le temps dans ma retraite, ainſi que je l'appellerai. Car, ſi je ne les recevois pas, ils penſeroient peut-être que j'ai honte d'une compagnie qui me fera toujours plaiſir. N'allez pas, ma chere, continua-t-il, prendre cela pour un compliment que je vous fais; c'eſt pure politique de ma part. Car qui eſt-ce qui me reprochera de m'être marié, ſi l'on en juge ſelon le monde, à une perſonne d'un rang inférieur au mien, quand il verra que je ſuis ſi éloigné de croire mériter ces reproches; que chaque jour de ma vie, non-ſeulement je me glorifie de ma Paméla, mais qu'encore je prends plaiſir à m'aproprier ſes relations comme ſi elles étoient miennes, à viſiter ſes parents & à en recevoir des viſites, ſans cependant les faire paroître dans l'éclat, comme ſi le monde avoit oublié ce qu'ils ont été, quoique, dans ce cas, il ſe fit un grand plaiſir de le rappeller? Quand on verra que je partage avec eux le plaiſir de leur vie humble, mais décente, cela ne préviendra-t-il pas les malignes réflexions que l'on pourroit faire? Et la récompenſe, continua-t-il, qui me reviendra de tout cela, c'eſt que je m'en porterai mieux, que mon caractere en deviendra meilleur, & que mon ame en acquerra de plus excellentes qualités: c'eſt ainſi, ma chere, que je recueillerai plus davantage de ce que je me propoſe de faire, que je n'en procurerai aux autres.

Voilà la maniere dont ce cher ami tâche de diminuer le prix de ſes bienfaits. Mais il y auroit bien de l'ingratitude de ma part, ſi cette con-

duite ne rehauſſoit pas le mérite de cette bénéficence qui eſt lui naturelle. En effet, ce caractere bienfaiſant lui eſt ſi propre, comme je le lui diſois un jour, que l'on pourroit, à certains égards, le ravaler par la conſidération qu'il ne ſauroit s'empêcher de faire du bien, quand il le voudroit, tant il eſt d'un naturel excellent. Oh ! s'il étoit à mon pouvoir de le récompenſer ! Mais, comme je l'ai ſouvent dit, je ſuis pauvre en tout, excepté en volonté : & cette même volonté eſt entiérement ſienne. Quel n'eſt pas mon bonheur, de pouvoir ainſi dire qu'elle eſt ſienne ſans réſerve ! Pouvois-je eſpérer cela ſi-tôt ! Mais, pourroit-elle ne lui être pas ſoumiſe, puiſqu'il n'exige rien de moi qui ne s'accorde avec mon devoir envers le Bienfaiteur ſuprême, la premiere cauſe de ſa félicité, de la mienne, & de celle de mes parents que je chéris & chérirai toujours.

Où ce ſujet charmant m'entraîne-t-il ? Je retombe dans mes longueurs accoutumées, quoique je ne puiſſe pas dire, comme ci-devant, que je n'ai rien à faire qu'à écrire. Mais je ſuis bien ſûre que, ſi j'ai un peu paſſé les bornes d'une lettre, cela vous fera plaiſir, d'autant plus que vous avez droit de vous réjouir dans les jours de mon bonheur, après les maux que vos tendres cœurs ont ſoufferts pendant la longue ſuite de mes craintes & de mes dangers, dont on ne doit ſe ſouvenir maintenant que comme des ſujets de reconnoiſſance & de joie pour

Votre obéiſſante & heureuſe fille.

LETTRE II.

Ma très-chere fille,

IL n'eſt pas néceſſaire de vous répéter combien votre mere & moi ſommes ſenſibles à votre bonheur, & de quels ſentiments de gratitude nous nous ſentons pénétrés pour tous les bienfaits que nous avons reçus de votre honoré époux : l'un & l'autre en avez été les témoins, pendant chaque heure des quinze jours que vous avez bien voulu paſſer avec nous. Cependant, ma chere fille, nous avons encore de la peine à nous adreſſer, même à vous, beaucoup moins à votre mari, avec cette liberté qu'il nous a ſi ſouvent invités de prendre. Car je ne ſais comment il arrive, que, quoique vous ſoyez notre fille, & ſi éloignée de vous énorgueillir de votre élévation, nous ne remarquions aucune différence dans votre conduite à l'égard de vos pauvres parents. Cependant, quand nous vous enviſageons comme la femme d'un Gentilhomme de ce rang, nous ne ſaurions nous empêcher d'avoir pour vous une ſorte de reſpect, & un je ne ſais quoi qui nous tient un peu dans la crainte. Nous ne nous laiſſons néanmoins pas, penſai-je, entraîner à l'admiration des grandeurs mondaines juſqu'à les trop eſtimer. Mais votre mérite & votre prudence ſont ſi fort au-deſſus de toutes les idées que nous pourrions jamais nous former; ils ont tellement attiré la Nobleſſe pour vous voir & vous admirer, moins pour les agréments & les charmes de votre perſonne, que pour votre conduite & votre affabi-

lité envers les pauvres aussi-bien qu'envers les riches; & pour entendre chacun vous appeller un *Ange*, & dire que vous méritez le rang que vous occupez : tout cela, dis-je, ma chere fille, fait que nous ne vous envisageons en effet que comme un Ange, du moins suis-je bien sûr que vous avez été un bon Ange envers nous, puisque le Dieu Tout-Puissant a mis à cause de vous, dans le cœur de votre honoré mari, de nous rendre le couple le plus heureux du monde. Nous l'aurions en effet été moins, si nous avions appris votre bonheur dans un pays éloigné, & que nous n'eussions jamais participé à vos bienfaits. Mais y avoir tant de part, être reconnus & appellés pere & mere par un Gentilhomme de ce rang; être placés dans une situation où nous n'avons rien à faire qu'à bénir Dieu, bénir votre mari, vous bénir vous-même, & qu'à faire dans tous les instants de notre vie des prieres pour l'un & pour l'autre! Ce sont là, ma chere fille, des soins de la Providence trop grands pour les pouvoir soutenir avec tranquillité d'esprit. Lorsque nous pensons à la maniere dont Dieu nous a distingués malgré notre indignité, & comment il a pourvu à nos besoins sur la fin de nos jours, nous passons successivement des pleurs à la joie, & de la joie aux pleurs; & nous le remercions à genoux de tant de bienfaits, le matin, à midi & le soir. Devenus vieux & infirmes, usés par des travaux rudes & pénibles, nous aurions été importuns aux autres dans un temps où nous aurions souhaité, non par orgueil, mais par un bon principe, ne leur être pas à charge. Cet état seroit devenu encore plus accablant à cause

de vous, ma chere enfant, & à cauſe de la famille de votre malheureux frere. Car, quoique nous ne prétendions point nous glorifier de notre famille, & avec raiſon, on ſait aſſez qu'aucun de nous n'a jamais été auſſi eſclave de ſes inclinations qu'il l'étoit. Sans doute que je n'aurois pas dû faire ce que j'ai fait pour Jean & Guillaume qui étoient deux garçons ſi malheureux, que tout ce que je faiſois en leur faveur étoit comme une goutte d'eau dans un ſceau, mais c'eſt en partie ma faute, & en partie par complaiſance pour votre pauvre mere.

La ſuite a cependant montré, s'il m'eſt permis de le dire, que Dieu n'a pas déſapprouvé ma conduite. J'ai la ſatisfaction de voir que ma confiance en lui, dans le temps que je faiſois des choſes que pluſieurs diſoient être *imprudentes*, mais pas *mauvaiſes* néanmoins, eſt récompenſée bien au-delà de ce que l'on en pouvoit attendre. Béni ſoit le ſaint nom de Dieu pour tant de faveurs!

Vous me *commandez*... permettez-moi de me ſervir de cette expreſſion en écrivant à la femme de M. B..., quoiqu'en écrivant à ma *fille*; je veux ſeulement dire *vous ſouhaitez*. En effet, je ne veux pas, & vous ne voulez pas non plus que je perde de vue les relations naturelles que je ſoutiens avec vous, pour m'en tenir aux accidentelles. C'eſt-là le ſens de ce que vous diſiez en beaucoup meilleurs termes : car vous avez le don de vous bien exprimer ; & il faut avouer que l'éducation eſt une excellente choſe, quand elle travaille à perfectionner d'auſſi beaux talents que ceux que vous avez reçus du Ciel... Mais pour revenir à ce que je diſois,

vous me *commandez*, ou, si vous voulez, *vous souhaitez* que je vous écrive de longues lettres, & cela fréquemment. Mais comment le pourrois-je, quand je le voudrois ? Lorsque dans cette heureuse habitation, dans cette ferme si abondante, pourvue de tout, dans ces riches pâturages, dans ces terres qui promettent de si belles récoltes, nous regardons autour de nous, & que, de quelque côté que nous tournions la tête, nous voyons bénédiction sur benédiction, abondance sur abondance; que nous trouvons des greniers bien remplis, une basse-cour bien fournie, un troupeau de vaches mugissant & bondissant dans les prairies ; que nous voyons que tout y est fertile, & qu'on nous prie de regarder tout cela comme nôtre; lors, dis-je, que nous réfléchissons là dessus, & que nous venons à penser que c'est la récompense de la vertu de notre chere enfant !..... O ma chere fille ! qui pourroit soutenir ces choses?... Excusez moi... il faut que je cesse d'écrire pour un moment, car mes yeux manifestent la sensiblilité de mon cœur, & je me retire pour bénir Dieu & votre honoré époux.

Je reprends maintenant la plume, ma chere enfant; mais en relisant ce que j'avois écrit pour en rattrapper le fil, je me sens encore ému, & ce n'est qu'avec peine que je m'abstiens de donner de nouveau l'essor à ma sensibilité... Pensez-vous cependant que j'appellerai toutes ces choses miennes? Pensez-vous que je vivrai sur cette ferme sans payer aucune redevance ? Pensez-vous que je vouluſſe l'accepter à ces conditions? Quand jusqu'ici je n'aurois eu aucun sentiment de gratitude, cet honorable Gentilhomme

pourroit-il ſe perſuader qu'ayant devant les yeux un ſi noble exemple de généroſité je puiſſe m'empêcher d'en être touché ? Si ſa bonté fait qu'il ne met aucune borne à ſa bénéficence, ſerai-je aſſez avide pour n'en mettre aucune à recevoir ? Non, non, ma chere enfant, votre pauvre pere n'eſt pas un infame avare, & ne le ſera jamais. Il fera voir que tous ces bienfaits ne ſont pas accumulés ſur une perſonne qui vous déshonorera autant par ſon caractere que par l'obſcurité de ſa condition. Quoique je ne puiſſe pas me rendre auſſi digne de ces faveurs que je le ſouhaiterois, je m'efforcerai du moins à les mériter autant que je pourrai. Je vous ferai donc part, ma chere fille, des réflexions que j'ai faites ſur ce ſujet & de ma réſolution. Si le Roi & toute la Famille Royale, que Dieu veuille bénir, n'ont point de honte de recevoir les taxes & les autres droits des Sujets; ſi les Ducs, les Comtes, & toute la haute Nobleſſe ne peuvent pas ſoutenir leur train à moins qu'on ne leur paie leurs rentes, je compte de ne faire aucun affront à ce généreux Ecuyer, de payer à ſon Receveur, chaque année, la même ſomme que paieroit tout autre perſonne pour cette belle ferme. C'eſt ce que je ferai, s'il plaît à Dieu de me conſerver la vie & la ſanté; & je ne ſerois pas digne de ramper ſur la terre, ſi je ne le faiſois pas : auſſi l'ai-je dit au fidele M. Longman, le plus digne receveur qu'aucun gentilhomme ait jamais eu. Nous nous promenions enſemble, & obſervions le bon état où chaque choſe étoit: il louoit quelques petites inventions de ma façon pour l'amélioration de la ferme, diſant qu'il eſpéroit que nous y vivrions avec beaucoup d'a-

grément. Oui, M. Longman, lui répondis-je, nous y vivrons avec agrément : mais penſez-vous que je puiſſe appeller cela proprement *vivre*, ſi je ne paie pas de cette ferme autant de rente qu'un autre en paieroit? Bon homme Andrews, repliqua-t-il, je puis vous dire par avance que notre Maître ne recevra rien de vous; il n'en a pas beſoin; il a de gros fonds en argent comptant, & de belles & grandes terres en bon état. Ne lui faites donc pas cet affront, je vous en avertis ; il eſt généreux comme un Prince; mais il eſt prompt, & veut que les choſes aillent comme il l'entend. C'eſt auſſi pour cela, dis-je, M. Longman, que je cherchois à gagner votre amitié..... Gagner mon amitié, interrompit-il ! je vous aſſure que ni vous ni votre femme n'avez point de meilleur ami au monde que moi; car j'aime des cœurs auſſi-bien faits que les vôtres. Je voudrois que mon propre frere me donnât autant de ſujet de l'aimer. Mais briſons là-deſſus... Je ferai pour vous tout ce qui dépendra de moi. Tenez, voilà ma main, touchez dedans pour gage de ces aſſurances.

Hé bien, dis-je alors, voici ce dont il eſt queſtion. Couchez-moi ſur vos comptes comme redevable d'une rente pareille à celle que le fermier Dickins a offerte. Dites-moi enſuite ce que les beſtiaux coûtent, & à quoi a été évaluée la récolte ; après quoi je vous paierai l'un dès que je pourrai, & l'autre par quartiers; cachez cela à votre Maître auſſi long-temps que vous pourrez, alors je ſerai heureux comme un Prince; car je ne doute point que, par la bénédiction de Dieu, cet arrangement ne me fourniſſe de quoi gagner ma vie agréablement. Quoi ! ré-

pondit-il, bon homme Andrews, vous croyez que je ferois une pareille action ! Sa Grandeur ne penſeroit-elle pas que, ſi je lui cachois une choſe, je pourrois bien lui en cacher d'autres? Allez, allez, cœur généreux ! je vous aime tendrement; mais penſez-vous que notre Maître en puiſſe trop faire pour ſa femme? Je ſouhaite, continua-t-il en me raillant de façon que je ne ſavois que lui répondre, qu'au fond il n'y ait point en ceci quelque ſorte d'orgueil... Hé bien ! je vous garantis que vous ne ſerez pas trop obligé à ſa Grandeur; oui, je vous en réponds, vous ne lui ſerez pas trop obligé..... Non, mon bon M. Longman, interrompis-je, il n'y a point d'orgueil dans mon fait, j'en ſuis ſûr. Si quelque choſe pouvoit m'en donner, ce ſeroit ma chere fille, à qui, ſous la direction de Dieu, nous ſommes redevables de tout ceci.... Mais de maniere ou d'autre, il en ſera ainſi.

Oui, ma chere fille, c'eſt ainſi que j'ai réſolu que la choſe ſeroit, & ce ſera de plus un plaiſir auſſi grand pour moi d'être utile à ce bon Gentilhomme, que d'être l'objet d'un ſi grand nombre de ſes bienfaits.

Thomas, l'aîné de nos petits-fils, ſouhaite ardemment de venir demeurer avec nous, il eſt honnête garçon & adroit, à ce que l'on me dit. Notre couſin Burroughs me demande d'employer ſon fils Roger, qui s'entend très-bien à régir une ferme. Il n'eſt point étonnant que tous nos parents ſouhaitent d'avoir part à notre heureux ſort. S'ils peuvent & qu'ils veuillent faire l'ouvrage qu'ils auront à faire, auſſi-bien que d'autres, je ne vois pas pourquoi les relations de parenté ſeroient un obſtacle à les recevoir. De

cette maniere on n'aſſiégeroit pas, comme on pourroit le dire, votre honoré mari avec tous ces parents. Vous me communiquerez, ma très-chere fille, vos avis ſur la conduite que je dois tenir dans mon nouvel établiſſement; car, pour tout au monde, je ne voudrois pas paſſer pour un uſurpateur. Je ſuis ſi convaincu de votre grande prudence, qu'il n'y a perſonne dont les avis méritent mieux d'être ſuivis.

Nous vous béniſſons, ma très-chère enfant; je ſuis ſûr auſſi que vous nous avez bénis. Puiſſiez-vous être auſſi heureuſe que nous le ſommes par votre moyen! Car je ne puis ſouhaiter que votre félicité ſoit plus grande, parce que je n'ai pas l'idée d'un plus grand bonheur dans cette vie. Nous ſommes & ſerons avec une amitié perpétuelle,

Votre Pere & votre Mere.

JEAN & ELISABETH ANDREWS.

P. S. Pourrions-nous eſpérer, ma chere fille, d'obtenir la faveur de recevoir de vous de temps en temps des lettres ſemblables à vos précédentes, afin de ſavoir comment vont vos affaires? Ce ſeroit aſſurément une grande ſatisfaction pour nous. Mais, comme nous ſavons que vous aurez aſſez à faire ſans vous occuper à cela, nous prenons notre parti là-deſſus, nous en remettant à ce qu'il vous plaira.

LETTRE III.

Mes chers Pere & Mere,

J'AI montré votre lettre à mon bien-aimé; mais que cela ne vous faſſe aucune peine, & n'en ayez point de honte, puiſque je mets ma gloire à avoir des parents ſi honnêtes & ſi reconnoiſſants. Je vais vous faire part de ce qu'il m'a dit à ce ſujet, puiſque c'eſt le meilleur moyen que je puiſſe employer pour vous tirer de peine, & vous faire jouir tranquillement & ſans inquiétude de tous les avantages de votre heureux ſort.

Les bonnes ames, ma chere, me dit-il, après la lecture de votre lettre! Que tout ce qu'ils diſent & écrivent manifeſte bien l'excellence de leur cœur! Il n'eſt pas étonnant, Paméla, que vous aimiez & reſpectiez des perſonnes de ce caractere. Quand ils ne ſeroient pas vos parents, vous auriez cependant pour eux les mêmes ſentiments. Dites-leur, continua-t-il, que je ſuis ſi éloigné de vouloir qu'ils croient que ce que j'ai fait pour eux eſt uniquement l'effet de l'affection que je porte à leur fille, que, s'ils me trouvent un autre couple d'un mérite égal au leur, j'en agirai de même qu'à leur égard. Il eſt vrai, ajouta ce cher bienfaiteur, que je ne les placerois pas dans le même Comté; parce que je ſouhaiterois d'attirer, par leur moyen, les bénédictions du Ciel ſur deux Provinces. Mandez-leur donc, ma chere, que leur propre mérite leur donne droit à la poſſeſſion de ce dont

ils jouiſſent, & que je les prie d'en uſer comme ils feroient de leur patrimoine. Que ſi, dans le genre de vie qu'ils ſe ſont propoſé de mener, ils ont plus de bien qu'ils n'en ſouhaitent, qu'ils choiſiſſent parmi leurs parents des perſonnes à qui ils en puiſſent faire part, & qu'ils engageront par-là à ſe réjouir avec eux d'une ſituation où ils trouvent du plaiſir. Et de peur, pourſuivit-il, que, pour faire du bien aux autres, ils ne ſe refuſent quelques-unes des douceurs de la vie, mettez-les, ma chere Paméla, en employant les moyens que vous jugerez les plus convenables, dans une ſituation où ils ſoient encore plus en état de ſatisfaire à l'étendue de leur généroſité.

Rien n'étoit plus capable de me toucher que ce qu'il venoit de dire: auſſi tout ce que je pus faire, fut de me jetter dans les bras de ce généreux ami. Dès que mes levres ſe furent approchées de ce cher viſage, mes yeux, pleins de larmes de joie, en répandirent avec abondance, & mon cœur ne ceſſoit de bénir Dieu & mon bienfaiteur: car je ne pouvois parler, tant j'étois ſaiſie de joie; & je ne lui faiſois connoître les ſentiments de ma reconnoiſſance, que par des ſanglots. O ma très-chere amie! me dit-il alors en me prenant tendrement entre ſes bras, que vous me rendez avec uſure le peu que j'ai fait pour vos parents! ſi des bienfaits ſi peu conſidérables pour un homme qui a autant de bien que j'en poſſede, lui attirent tant de faveurs, quels raviſſements ne ſont pas en état de ſe procurer les gens riches, quand ils le jugent à propos! Ce ſont

des avants-goûts de ceux que nous eſpérons de goûter un jour, & qui aſſurément ne peuvent ſurpaſſer ceux-ci, que parce que nous ſerons alors des intelligences toutes pures, & plus propres à en recevoir les impreſſions ! C'en eſt trop ! c'en eſt trop, dis-je alors d'un ton de voix entrecoupé ! Je ſuis accablée des plaiſirs que vous me faites éprouver. O Monſieur, obſervez plus de gradation dans mon bonheur, & rendez-moi heureuſe avec plus de précaution, car autrement j'y ſuccomberai ! En effet, mon cœur ſe trémouſſoit, s'agitoit, & palpitoit d'une maniere ſi extraordinaire ſur le ſein de cet aimable époux, qu'il ſembloit vouloir ſortir de ſa priſon trop étroite, pour s'unir encore plus intimement avec le ſien.

J'en ſuis ſûre, mes chers, mes bien-aimés parents ; oui, j'en ſuis ſûre, il n'y a point de félicité égale à la mienne ! Si elle s'avance par degrés, & qu'elle ſoit encore augmentée par l'eſpérance, par cette charmante eſpérance, que la chere cauſe ſeconde de votre bonheur & du mien ſera conſtamment bonne & bienfaiſante envers nous, quelle ne ſera pas ma félicité ! Et ſi nos prieres ſont exaucées, & que nous ayions la ſatisfaction de penſer que c'eſt à elles & au bon exemple que Dieu nous a fait la grace de lui donner, qu'il doit en partie les progrès qu'il a faits dans la piété, alors nous préſumerons de penſer que nous avons reconnu ſes bienfaits à notre égard, & que nous nous ſommes acquittés d'une dette dont il ſeroit impoſſible de nous décharger d'une autre façon.

C'eſt ainſi, mes chers pere & mere, que je vous ai ébauché imparfaitement, comme je ſuis obligée de le faire, la ſatisfaction que nous donnent vos cœurs honnêtes & reconnoiſſants. Je dis *imparfaitement*, & je puis bien le dire : car je peindrois auſſi aiſément le ſon, que de décrire les nobles & ſublimes plaiſirs qui, dans de ſemblables occaſions, occupent toutes mes affections, & vont même juſqu'au raviſſement. Je ſouhaite, comme Mr. B..... m'en a ſouvent priée, que vous preniez ſur vous le mérite de cette ſatisfaction que vous nous procurez à l'un & à l'autre ; & que vous penſiez, ſans la moindre contrainte, aux obligations que vous avez au meilleur de vos amis. En effet, ce ne ſera que rendre juſtice à ſon caractere bienfaiſant, de penſer que nous lui avons fourni les occaſions de le développer d'une maniere qui lui fait autant de plaiſir. A en juger par la chaleur de ſon diſcours, par le feu qui brille dans ſes yeux, naturellement ſi vifs ; par le tour charmant qu'il ſait donner à tout ce qu'il fait, & qu'il a mis en uſage dans ces occaſions au-delà de tout ce que l'on peut concevoir ; à en juger, dis-je, par toutes ces circonſtances, j'oſe aſſurer qu'en faiſant tout ce qu'il a fait pour nous, il a éprouvé un plaiſir, une joie & des tranſports qui lui ſervent de récompenſe. Ce ſont-là les effets que toute action grande & vertueuſe produit ſur l'eſprit de quiconque aime la vertu pour elle-même, & qui ſe trouvent en quelque ſorte plus grands, par le pouvoir qu'il a de faire du bien à ceux qui le méritent. Moi-même, mes chers parents,

je connois cela par expérience, lorſque je puis être l'humble inſtrument du bonheur de quelque créature qui le mérite, quoique je ne ſoutienne avec elle aucune relation de parenté. Cependant, comme je l'ai dit ailleurs (1), je ne ſuis que la troiſieme main diſpenſatrice de ces ſoulagements ; & toute la lumiere que je puis communiquer, ſemblable à celle de la lune, n'eſt qu'empruntée, pour me ſervir d'une comparaiſon que j'ai employée ci-devant. (2)

Pardonnez-moi, mes chers parents, ſi mon ſtyle ſur ce ſujet eſt au-deſſus de cette ſimplicité naturelle, plus convenable à mes foibles talents. Mais quel remede apporter à cela? Le ſentiment que nous avons de notre bonheur élevant nos penſées, ne faut-il pas que les expreſſions y ſoient aſſorties? Les penſées pourroient-elles être baſſes, rampantes & toutes communes, tandis que les ſentiments du cœur ſont auſſi élevés que le ſont les miens dans ces circonſtances? La choſe eſt impoſſible. Si vous regardez ma maniere d'écrire dans un plus beau point de vue qu'elle ne mérite, ne l'appellez pas le don de ſe bien exprimer. Ce n'eſt point cela, c'eſt le don de la reconnoiſſance. C'eſt un don qui fait que, vous & moi, nous nous ſurpaſſons nous-mêmes à parler & à écrire, & qui, j'eſpere, fera que nous nous ſurpaſſerons à agir. De cette façon notre gratitude inſpirera de la joie à notre

(1) *Voyez Tome IV.*
(2) *Voyez Tome IV.*

commun bienfaiteur, & ſa joie augmentera notre gratitude; & tour à tour cauſe & effet de notre félicité réciproque, nous continuerons à rendre heureux ce cher ami qui a fait notre bonheur. Vous étant ainſi acquittés & déchargés de vos obligations, autant du moins qu'il eſt en votre pouvoir, auriez-vous raiſon de dire que vous êtes dans l'inquiétude à cet égard? Dieu n'exige qu'un cœur reconnoiſſant pour toutes les faveurs qu'il accumule ſur les enfants des hommes: mon cher M. B....., qui dans cette occaſion imite la Divinité, ne demande rien de plus. Mais n'avez-vous pas ce cœur reconnoiſſant? Oui, vous l'avez, & les ſentiments de votre gratitude ſont portés à un ſi haut point, que perſonne ne ſauroit vous ſurpaſſer à cet égard.

Cependant, mes chers parents, lorſque vous ſerez affectés par les ſentiments de votre reconnoiſſance envers ce cher bienfaiteur, &, à cauſe de lui, envers votre obéiſſante fille, juſqu'à vous trouver dans cette contrainte dont vous parlez, faites alors uſage du conſeil que je vais vous propoſer en toute humilité. Elevez d'une façon plus particuliere, & avec plus d'ardeur, vos penſées vers le Ciel. Portez vos regards ſur celui qui a fourni à M. B..... les moyens de vous combler de tant de faveurs, & priez pour lui & pour moi. Demandez pour lui que toutes ſes actions ſoient conformes à cette noble & généreuſe diſpoſition d'eſprit. Demandez pour moi que je perſévere dans l'humilité; que je regarde ma félicité comme devant faire la vôtre, &

que je ſois, en quelque ſorte, dans les mains de la Providence, la récompenſe de mon cher M. B..... , l'inſtrument dont elle s'eſt ſervie pour opérer notre bonheur. En vous conduiſant ainſi, & vos prieres étant exaucées, nous attendrons tous avec tranquillité cet état où il n'y aura aucune diſtinction de rang, & où le plus chétif des mortels ira de pair avec le plus fier des Monarques.

O mes bien aimés parents! comment pouvez-vous dire, ainſi que vous l'avez fait dans l'apoſtille de votre derniere lettre, *ne nous ferez-vous pas la faveur de nous écrire de temps en temps?* Appellez-moi votre fille, votre Paméla. Je ne ſuis point une Dame pour vous. J'ai plus de plaiſir à être appellée votre conſolation, & à paſſer pour agir d'une maniere digne des ſentiments que votre exemple, vos avis & vos inſtructions m'ont inſpirés, que dans aucune autre choſe de la vie, ſi l'on en excepte celui que j'éprouve en rendant mes devoirs à notre commun bienfaiteur, le meilleur des hommes & le plus excellent des maris. Je ſuis sûre que Dieu m'a bénie à cauſe de vous, & qu'il a exaucé toutes les prieres que vous lui avez faites en ma faveur. Que dis-je, *exaucé!* il m'a beaucoup plus accordé que vous & moi ne pouvions ſouhaiter ou eſpérer. Vous demandiez uniquement, vous eſpériez uniquement, que Dieu vous fît perſévérer dans la probité, & moi dans la vertu: mais voyez, voyez, mes très-bons parents, comment Dieu a accumulé ſur nous bénédictions ſur bénédictions, juſqu'à devenir le ſujet de l'entretien de tous ceux qui nous

connoiſſent ! Vous, à cauſe de votre probité, & moi, à cauſe de mon humilité & de ma vertu ! Oui, de cette vertu que la grace de Dieu m'a inſpirée ; que votre exemple, vos leçons & celle de ma bonne & chere maîtreſſe ont cultivée, & qui ne me laiſſe plus rien à faire maintenant qu'à en recueillir les fruits : fruits qui, ſi je marche dans l'humilité, & que je profite des heureuſes circonſtances où je me trouve, s'augmenteront & rendront encore ma joie plus parfaite à l'avenir !

Vous jugerez, mes chers parents, par le plaiſir que j'ai à vous écrire, par ce plaiſir qui eſt ſi grand qu'il m'éleve fort au-deſſus de ma ſphere, qu'il faut que je vous écrive, & que je ne ſaurois m'en empêcher quand je le voudrois. Vous dites que ce ſera une grande joie pour vous. Mais penſez-vous qu'il y ait rien au pouvoir de votre Paméla, qui puiſſe augmenter votre joie, qu'elle refuſe de faire ? Veuille le Ciel me conſerver la vie & la ſanté de mon très cher M. B..... & de mes très-chers parents ! Alors quel mortel pourroit être auſſi heureux que votre Paméla ?

Je vous écrirai, comptez là-deſſus : oui, je vous écrirai à chaque occaſion. Vous augmentez ma joie de penſer qu'il eſt en mon pouvoir de vous rendre plus contents. Vous ne ſauriez concevoir le plaiſir que j'ai d'eſpérer que cet heureux établiſſement pourra contribuer à prolonger les jours de l'un & de l'autre, en vous déchargeant dans un âge avancé de ſoins inquiets & des ſuites d'un travail rude : car je ſuis ſi heureuſe, que je ne ſaurois avoir d'autres inquiétudes ſur l'a-

venir, que celles qui naiſſent de la penſée qu'un jour il faut que vous vous ſépariez de moi, ou moi de vous.

Mais n'aſſaiſonnons pas d'amertume notre préſent bonheur par des objets trop triſtes. Portons plutôt nos cœurs à ſe remplir d'une joyeuſe reconnoiſſance pour tant de biens, & à en jouir avec prudence en chemin faiſant. Et, puiſque nous devons tous finir un jour, & être couchés dans le tombeau, diſons : *que ta volonté ſoit faite & non pas la nôtre.*

Quoique je me ſois déjà étendue, j'ai cependant encore beaucoup de choſes à dire, relatives aux autres parties de votre agréable lettre; mais je vous écrirai de nouveau dans peu; car je dois regarder comme un bonheur pour moi toutes les occaſions que j'ai de vous aſſurer combien je ſuis & ſerai toute ma vie, ſans aucune addition à mon nom, puiſque cela vous fera plaiſir,

Votre obéiſſante PAMÉLA.

LETTRE IV.

Mes très-chers Pere & Mere,

JE vous écris encore, comme je vous ai dit dans ma derniere lettre que je le ferois. Mais en reliſant la copie que j'en ai, je ſuis à demi émue. Vos excellents cœurs, qui ſe peignent ſi bien dans vos lettres, & la charmante maniere d'agir de mon bien-aimé quand je la lui montrai, ſe préſentant alors à mon eſprit, me mirent dans une ſituation ap-

prochante de l'extaſe. Cependant j'en ſuis ſûre, c'eſt mon cœur qui dictoit ce que ma main a écrit dans cette lettre. Mais, mon cher pere, n'écrivez pas d'une maniere ſi touchante à votre pauvre Paméla. Si votre cœur mieux affermi que le mien, ne réſiſte qu'à peine à la maniere pathétique dont vous vous exprimez, & ſi vous êtes forcé de quitter la plume & de vous retirer, comment moi, qui vous aime ſi tendrement, quand même vous n'auriez pas, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, augmenté cet amour par des marques nouvelles & plus fortes de votre mérite, ne craindrois-je pas d'être émue & tranſportée, pour ainſi dire, hors de moi-même?.. Mais ne touchons pas encore à ce ſujet.

Vous ſaurez que mon très-cher époux m'ordonne de vous dire, en vous faiſant ſes tendres ſalutations, qu'il a trouvé un moyen de tranquilliſer vos honnêtes cœurs: voici ſes propres termes. Il faut, dit-il, donner à votre pere l'adminiſtration de ce fonds de terre & des nouvelles acquiſitions, comme j'en ai d'abord eu le deſſein; il recevra, paiera & arrangera tout comme il le jugera à propos; & Longman, qui eſt vieux, en ſera déchargé. Votre pere, continua-t-il, écrit d'une maniere fort liſible, & il prendra d'ailleurs tel aide qu'il lui plaira. Aviſez donc, Paméla, aux moyens de lui rendre cette nouvelle tâche auſſi aiſée & auſſi agréable qu'il ſera poſſible. C'eſt à vous ſeule, ma chere, qu'il rendra ſes comptes. Cet arrangement, ajouta-t-il, me fera plaiſir à divers égards. D'abord ce ſera un ſoulagement pour le digne

gne M. Longman, qui d'ailleurs a déjà assez d'ouvrage. Ensuite, ce vertueux couple, dont le cœur reconnoissant se forme tant de scrupules sur la jouissance de ce que je lui ai donné, sera content & tranquille, parce qu'il aura sujet de le regarder comme une chose qui lui est due; après cela votre pere emploiera son temps d'une maniere plus conforme à votre goût & au mien, puisque cette occupation lui sera plus douce; car vous voyez que son activité ne lui permet pas d'être sans rien faire. Enfin, l'administration de ces biens lui attirera plus de respect & de vénération de la part des fermiers & de ses voisins; ce qui sera dans l'ordre. Car, mon cœur, continua-t-il, vous verrez que j'ai toujours en vue de convaincre tout le monde que j'estime & fais cas de vos parents à cause de leur mérite intrinseque, & que je n'ai pas besoin pour les distinguer de les placer dans un autre point de vue que celui où ils ont accoutumé de paroître.

On passera donc cet acte, mon cher pere, & M. Longman vous le portera. Il vous ira voir dans peu, afin de finir ce qui concerne les nouvelles acquisitions, & de vous mettre en possession de votre nouvelle commission, que j'espere que vous voudrez bien accepter. J'en serai charmée, sur-tout à cause de la troisieme raison de M. B....., & parce que je suis persuadée qu'après un peu d'expérience, tout cela sera aussi bien administré qu'il l'étoit par M. Longman; car pour mieux, il ne sauroit l'être. M. Longman est ravi du soulagement que cela lui procurera,

& s'impatiente de régler cette affaire, de vous remettre les actes, de vous indiquer la méthode qu'il faut suivre, &c. Il dit, en s'exprimant à sa maniere, qu'il vous rendra tout cela aussi facile qu'il l'est de mettre un gant.

Si vous acceptez ce parti, mon meilleur ami laissera tout à votre disposition. Vous établirez les rentes où elles ne sont pas encore fixes, & vous ferez des actes de douceur & de générosité quand vous le jugerez convenable. M. B..... trouve du plaisir à dire à cette occasion qu'avec toutes ses mauvaises qualités, il a toujours passé pour un Seigneur doux envers ses fermiers; c'est ce que je pourrois confirmer par cinquante exemples, tous à son honneur. Le bon vieillard n'a donc pas à craindre, ajouta-t-il, d'être dans la nécessité d'agir avec sévérité & avec rigueur, quand les choses pourront se faire autrement; & il sera toujours en son pouvoir de faire plaisir à un honnête homme; de sorte que la commission que je lui donne sera entiérement conforme à ses inclinations. S'il survient, continua-t-il, quelques difficultés ou quelques embarras qui exigent une certaine connoissance des Loix, Longman s'en chargera. Votre pere verra alors que dans ces occasions il n'a pas un aide dont le cœur soit trop dur à son gré. C'est une regle que mon pere m'a donnée, & que j'ai toujours exactement suivie, d'avoir un homme de Loix pour mon Receveur, plutôt pour apprendre de lui à faire ce qui est juste, que pour opprimer quelqu'un. Longman a si bien répondu à cette intention, qu'il s'est toujours plus

distingué à terminer des différents, qu'à susciter des procès.

A juger des choses par les diverses réflexions qu'il a plu à M. B..... de faire, j'ose bien assurer, mon cher pere, que l'occupation qu'il vous donne vous sera agréable. Dieu béniſſe à toujours ſon prudent cœur pour cela ! Trouver le moyen de vous employer utilement à ſon ſervice, & d'une maniere ſatisfaiſante pour vous-même, vous placer dans une ſituation propre à vous faire reſpecter de tous ceux qui vous environnent, & vous fournir même les occaſions d'être leur bienfaiteur, que dire à toutes ces choſes ? Mais pourquoi faire éclater ſa reconnoiſſance pour un ſeul de ſes bienfaits, puiſqu'à chaque inſtant ce cher ami en accumule de nouveaux ſur nous. A peine avons-nous le temps de le remercier pour un bienfait, qu'en voici un ſecond, puis un troiſieme, & ainſi juſqu'à ne pouvoir plus les compter. Une pareille généroſité confond, arrête les paroles avant qu'elles aient eu le temps de ſe former, & force à garder un profond ſilence & à admirer.

J'ai tenté de ſonder quelle étoit l'opinion de notre cher bienfaiteur ſur ce que vous me dites du deſir que mon neveu Thomas & mon couſin Roger ont de venir demeurer avec vous. Il a eu la bonté de me répondre : Je n'ai aucun choix à faire là-deſſus, ma chere; votre pere eſt le maître, & il peut employer qui il lui plaira. S'ils ne manquent point au reſpect qu'ils lui doivent & à votre mere, je penſe, comme il le marque fort

bien, qu'il faut donner la préférence à ſes parents ; & comme il eſt en état de remédier aux inconvénients qui pourroient en naître, ſi tant eſt qu'il en naiſſe, qu'il donne lieu, par toutes ſortes d'endroits, aux diverſes branches de votre famille de prendre part à ſa joie.

J'ai réfléchi mûrement là-deſſus, depuis la lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire ; &, puiſque vous me demandez mon avis là-deſſus, j'eſpere que vous me pardonnerez ſi je vous le donne librement; le ſoumettant néanmoins dans toutes ſes parties à votre jugement.

Je penſe donc qu'il ſeroit mieux de prendre d'autres perſonnes que des parents, & cela pour ces raiſons. D'abord, parce que l'on s'attend à plus d'égards de ſes parents que des étrangers, & eux au contraire à plus d'indulgence. Mais quand les eſpérances ſont ſi différentes de part & d'autre, il eſt preſqu'impoſſible qu'il n'en réſulte du trouble. Cela vous aſſujettira, ou à les ſupporter, ou à leur marquer votre reſſentiment, ou à les renvoyer. Si vous les ſupportez, vous ne verrez point de fin à leurs chicaneries ; &, ſi vous les renvoyez, cela occaſionnera des inimitiés; ils vous appelleront durs, & vous les nommerez ingrats ; &, comme votre heureux ſort vous ſuſcitera des envieux, ces gens-là ſeront plus diſpoſés à les croire que vous.

Enſuite le monde s'imaginera que nous accablons mon généreux époux d'une nombreuſe famille d'indigents. Quoique les membres de cette famille rendiſſent les mêmes ſervices que feroient des étrangers, on dira cependant toujours : cette fille remplit tout de ſes parents, & aſſiége, comme vous le dites fort énergique-

ment, ce Gentilhomme. On ne laiſſeroit peut-être pas de le dire, quand même ces parents ſe conduiroient en perſonnes de mérite.

Cette réflexion me conduit à remarquer que pour leur propre avantage il ne convient pas que vous les preniez, puiſque par-tout ailleurs ils ne ſeront pas expoſés à de pareils reproches, & qu'ils retireront un profit égal. Car je ne ſouhaiterois point que, ſi par leur induſtrie ils ne peuvent ſe tirer de leur ſituation préſente, & ſe rendre indépendants par leur travail, aucun d'eux parvînt à cela aux dépens de M. B..... Ce n'eſt pas cependant que je me faſſe jamais aucune peine de faire tout ce qui ſera raiſonnable pour avancer & favoriſer cette induſtrie dans ce qui concerne leur profeſſion.

Ajoutez à tout cela que vous donnerez occaſion à d'autres de ces parents de former les mêmes eſpérances de demeurer avec vous. Mais comme il ne vous ſera pas poſſible de les prendre tous, la préférence que vous donnerez aux uns ſur les autres occaſionnera des inimitiés entr'eux.

J'appréhende d'ailleurs, mon cher pere, que la politeſſe naturelle de notre bien-aimé & honoré bienfaiſteur, les attentions qu'il a & pour vous & pour moi, ne le mettent dans quelque embarras. Vous voyez avec quelle bonté il vous traite l'un & l'autre dans toutes les occaſions; il vous regarde non-ſeulement comme le pere & la mere de ſa Paméla, mais même comme ſi vous étiez ſon pere & ſa mere. Si vous aviez donc en qualité de domeſtiques des perſonnes qui vous appellaſſent l'un couſin, l'autre grand-pere, & un troiſieme oncle, il ne ſe

ſouciroit pas, quand il iroit là, de les traiter ſur le pied de domeſtiques ordinaires, quoiqu'ils ſe cruſſent honorés de recevoir ſes ordres, ainſi qu'ils le ſeroient en effet; de même que moi, qui, j'en ſuis sûre, regarderai toujours ſes commandements comme un honneur qu'il me fera. Mais, s'ils ſont modeſtes & gens de mérite, ne ſera-ce pas pour eux, de ſe voir ainſi diſtingués, un auſſi grand embarras que pour M. B..... & pour moi à ſon occaſion? Car autrement, croyez-moi (& j'eſpere que vous me croirez, mon cher pere & ma chere mere), je m'aſſeyerois & je me divertirois avec le moindre & le plus éloigné de mes parents. Mais, malgré la répugnance que j'y ai, il faut que je paroiſſe aux yeux de tout le monde, excepté à ceux des meilleurs des parents, dans un jour qui ne faſſe aucun déshonneur au choix de mon cher ami.

Mais, pour revenir à mon ſujet, il ſera en votre pouvoir, comme je l'ai inſinué ci-deſſus, de faire plus de bien à nos parents, ſans faire le moindre tort à notre commun bienfaiteur, lorſqu'ils ne ſeront pas avec vous, que s'ils y étoient. S'il ſe préſente quelque choſe que vous jugiez leur être avantageux, vous pourrez leur prêter un peu d'argent pour commencer. Vous pourrez équiper mes couſins pour entrer dans de bonnes conditions, & mettre les plus jeunes à l'école, ou les faire entrer dans le commerce, ſelon leurs talents: c'eſt ainſi que vous les mettrez en état de gagner honnêtement leur vie.

Ce qui devroit vous décourager, autant que quoi que ce ſoit de les prendre chez vous, c'eſt ſur-tout l'eſprit fier & ambitieux de quelques-uns d'entr'eux, qui exigeroient qu'on les élevât

par faveur, au lieu que cela devroit arriver par leur mérite. Ce tour d'eſprit, plus commun parmi les grands que parmi les petits, eſt ſans doute la cauſe pourquoi il y a dans le monde plus de perſonnes heureuſes, à les prendre un par un, parmi les gens de baſſe condition que parmi ceux d'un rang élevé.

Quoique j'aie paſſé quatre ou cinq ans dans un genre de vie exempt de travaux, je ſuis cependant sûre, mes chers parents, que l'idée de retourner vertueuſe chez vous, pour y gagner ma vie par le travail de mes mains, me faiſoit tant de plaiſir, & m'étoit ſi glorieux, que ma priſon m'en a paru plus rude, & que les appréhenſions de ce qui en devoit être la ſuite en étoient même, ſi cela eſt poſſible, augmentées.

Je vous prie, mon cher pere, de ne vous pas mettre dans l'eſprit que les raiſons que je viens d'alléguer ſoient le fruit d'un cœur corrompu par l'orgueil, & que lui inſpire l'élévation de ſon rang. En effet, l'orgueil pourroit-il entrer dans le cœur d'une perſonne qui ſait ſe dire à ſoi-même : les familles les plus illuſtres ont parmi les membres qui les compoſent des miſérables qui vivent dans l'obſcurité ? Me reprocheront-elles la baſſeſſe de la condition de vingt de mes parents, parce que par haſard elles n'en auront que cinq des leurs dans un pareil état? Me reprocheront-elles d'en avoir dix, parce qu'elles n'en auront qu'un, que deux, trois? D'un autre côté, aurois-je honte de parents qui n'ont rien fait qui ſoit digne de blâme, & dont la pauvreté, état néceſſaire dans la gradation que Dieu a obſervée entre les êtres, fait tout le crime, tandis qu'à peine y a-t-il aucune gran-

de famille qui n'ait fourni des exemples de perſonnes coupables de mauvaiſes actions, oui réellement mauvaiſes, & qui les ont réduits à des extrémités que nous n'avons jamais connues? Que ceux qui me reprocheront la baſſeſſe de ma naiſſance, ce qui n'eſt point une ignominie, & à quoi je n'ai pas pu remédier, prennent garde à ne me pas donner ſujet de leur reprocher la baſſeſſe de leurs actions, qui eſt une ignominie dans tout état, & qui eſt encore plus honteuſe dans un rang élevé, & à laquelle ils peuvent apporter du remede; autrement je mépriſerai leurs frivoles reproches, & je ſerai moitié plus glorieuſe avec raiſon, qu'ils ne le ſeront ſans fondement des avantages que j'aurai par-deſſus eux.

Tâchons donc, mon cher pere & ma chere mere, de juger des autres, comme Dieu jugera de nous tous au dernier jour. Alors *le payſan* honnête homme ſe trouvera plus digne de notre eſtime qu'un coupable *Pair*.

En un mot, voici quelle ſera ma regle. Je regarderai comme mon parent, qu'il le ſoit ou non, quiconque ſe conduira juſtement & avec probité; & plus il aura beſoin de mon ſecours, plus il y aura de droit, auſſi-bien qu'à mon eſtime; au lieu que ceux qui ne la mériteront pas, ne doivent attendre de moi que de la compaſſion & des prieres, fuſſent-ils mes freres ou mes ſœurs. Il eſt vrai que, ſi je n'avois pas été pauvre & dans l'obſcurité, je n'aurois peut-être pas penſé ainſi. Mais, ſi cette maniere de penſer eſt juſte, c'eſt un bonheur que j'aie été pauvre; & ce qui ſera un jour un ſujet de juſtification, ne ſauroit jamais être pour moi un ſujet de blâme.

Je crois donc devoir vous conſeiller, mon cher pere & ma chere mere, de vous excuſer ſur la demande de mes couſins, avec toute la politeſſe que votre excellent caractere vous ſuggérera, & de faire pour eux quelqu'autre choſe plus avantageuſe, ſelon les circonſtances, & ſelon que les circonſtances de leur rendre ſervice ſe préſenteront.

Si cependant vous trouviez quelque douceur de plus à les voir auprès de vous & à les employer vous-mêmes, j'y conſens, & je ne doute point que tout ce que vous jugerez convenable ne ſoit toujours bien penſé. Je finis, mes chers pere & mere, que je chérirai toujours, & je ſuis.

Votre obéiſſante & heureuſe fille, PAMELA.

P. S. Je garderai pardevers moi la copie de cette lettre, juſqu'à ce que j'aie reçu votre réponſe, afin que vous ne ſoyez point embarraſſés ſur le parti que vous avez à prendre.

LETTRE V.

Ma très-chere fille,

COMMENT pourrai-je répondre dignement à vos deux dernieres lettres? Car, aſſurément, jamais il n'y eut de fille ſemblable à la nôtre. Il eſt inutile de tenter d'employer des termes pareils aux vôtres, & il eſt également inutile d'exprimer la reconnoiſſance de nos cœurs pour les tendres ſoins de votre honoré mari; cela ne fait que nous attirer de nou-

velles faveurs. Il veut tranquilliſer nos eſprits par la penſée que nous lui ſommes utiles! Plût à Dieu que la choſe fût ainſi! Je ſerois heureux ſi cela arrivoit. Mais je vois bien le but généreux de ſon plan. Il veut me rendre plus heureux par la nature de mes occupations; ſoulager mon cœur, ſurchargé, pour ainſi dire, par le nombre de ſes bienfaits, & en même-temps me rendre plus reſpectable à mes nouveaux voiſins.

Je ne puis qu'accepter avec reconnoiſſance ſes offres obligeantes, & je les accepte avec d'autant plus de plaiſir, que cela procurera quelque tranquillité au digne M. Longman. Mais je crains de manquer des qualités néceſſaires pour remplir cet emploi; oui, je le crains. Quoi qu'il en ſoit, je me conduirai juſtement & avec probité. La choſe, par la grace de Dieu, n'eſt pas hors de ma ſphere; & j'eſpere qu'elle ſuffira pour répondre à ce que l'on attend de moi.

Il eſt bien agréable, en effet, d'avoir en ma puiſſance les moyens de faire du bien à ceux qui le mériteront. Ce pouvoir m'engagera à prendre une double peine; l'une de découvrir le vrai mérite de ceux que je recommanderai; & l'autre que les circonſtances où ils ſe trouvent ſoient réellement telles que je les repréſenterai.

Je ſouhaite ſeulement une choſe, ma chere fille, c'eſt de pouvoir rendre mes comptes à M. Longman, ou à ſa Grandeur même, lorſqu'il nous fera la faveur de venir ici. Je ne ſais pourquoi, mais cela me fera de la peine, ſi c'eſt à vous que je doive les rendre. Votre

amour pour nous eſt ſi bien connu, que, quoique, par la grace de Dieu, votre volonté ne vous porte pas plus à faire une choſe injuſte que nous, cependant les médiſants penſeroient que vous rendre mes comptes ce ſeroit n'en point rendre.

Délivrez-moi de cet embarras, ma très-chere enfant; après quoi je ne ſaurois plus en avoir. J'eſpere avoir déjà trouvé le moyen d'améliorer ce fonds de terre, & en même-temps la condition des fermiers, au moins ne la rendre pas pire; & je me flatte que cela plaira à chacun. Mais je communiquerai mon plan à M. Longman, & prendrai ſes avis là-deſſus; car je ne veux pas me rendre trop importun, ni à vous, ma chere enfant, ni à votre époux. Si je pouvois ainſi avancer ſes intérêts ſans lui être à charge, quel ne ſeroit pas le bonheur de votre mere & le mien! Chacun nous reſpecte de plus en plus; &, autant que cela ſera compatible avec la fidélité qu'exige notre nouveau dépôt, nous tâcherons de mériter cette attention, afin d'intéreſſer par ce moyen en faveur de vous deux les vœux & les prieres d'autant de perſonnes que nous connoiſſons, & de les porter à les joindre aux nôtres.

Il faut que je vous diſe maintenant l'effet des raiſons que vous avez alléguées pour ne prendre aucun de nos parents avec nous. Elles nous ont parfaitement convaincus, & il n'y en a aucune dont nous n'ayions ſenti la force. Quel bonheur pour nous d'avoir une fille ſi prudente & ſi capable de nous donner des avis! Auſſi me crois-je obligé de vous conſulter

quand je voudrai donner à quelques-uns d'entr'eux plus de quarante ſchelings à la fois ; afin de ſuivre vos ſages vues, de favoriſer leur induſtrie, & de les empêcher de faire fonds ſur la faveur plutôt que ſur le mérite. Je ſuis ſûr que c'eſt-là le moyen de les rendre plus heureux, auſſi-bien que meilleurs : car, comme je l'ai ſouvent penſé, un homme qui auroit cent livres ſterling de revenu par an, ne vivroit pas commodément avec cela ſans induſtrie, tandis qu'un autre, qui ſeroit induſtrieux, vivroit fort bien avec la quatrieme partie de ce revenu, & avec moins encore.

En un mot, ma chere enfant, vos raiſons ſont ſi bonnes, en même-temps ſi naturelles, que je m'étonne qu'elles ne me ſoient pas venues plutôt dans l'eſprit : alors je n'aurois pas eu beſoin de vous inquiéter ſur ce ſujet. Je vous dirai cependant que, quand j'y aurois penſé, il me ſeroit toujours reſté un ſcrupule. En m'élargiſſant ainſi envers nos parents, j'aurois craint de paſſer pour uſurpateur du bien d'autrui ; & vous ſavez que j'ai toujours eu en averſion toute action infame. Dans le plus fort de mes adverſités je ne m'en ſuis jamais rendu coupable. Grace en ſoit rendue à Dieu.

L'eſpérance que vous nous donnez de recevoir de temps en temps de vos lettres, répand dans nos cœurs une joie qui paſſe toute expreſſion. Ce ſera-là aſſurément la principale conſolation de notre vie ; & le bonheur de vous voir de fois à autre, comme vous nous le faites eſpérer, ſera l'autre. Mais, ma chere fille, ne vous incommodez en rien pour nous procu-

rer cette ſatisfaction. Oui, je vous en prie, ne vous incommodez point. Vous aurez aſſez d'autres occupations ſans celle-là. N'en doutez point, vous en aurez aſſez d'autres.

Les Ouvriers ont beaucoup avancé, & languiſſent, auſſi-bien que nous, après l'arrivée de M. Longman.

Ne craignez pas que nous penſions que l'élévation de votre rang vous ait rendue vaine & orgueilleuſe. Vous avez échapé aux premiers dangers; &, ſi vous en exceptez vos beaux habits & vos magnifiques pierreries, nous ne remarquons aucune différence, comme en effet il n'y en a point, entre notre chere Paméla & la très-honorée Madame B....; auſſi Dieu vous a-t-il donné trop de bon ſens pour devenir fiere & hautaine. Je me rappelle ici un mot de M. B.... que vous avez rapporté dans vos premiers mémoires. Il diſoit, parlant de vous, ma chere enfant, que les louanges n'énorgueilliſſoient que ceux qui n'y étoient point accoutumés, & qui ne les méritoient pas. On pourroit dire de même que l'orgueil n'entre que dans le cœur des perſonnes de peu de jugement. Mais chacun voit, ma chere fille, combien vous êtes au-deſſus du commun par la grandeur du vôtre. C'eſt-là, je penſe, une expreſſion relevée; n'eſt-ce pas, mon enfant? Je ne ſais comment cela ſe fait; mais je crois qu'à moins d'être à demi-ſtupide, la ſublimité de votre ſtyle donneroit de l'élévation à celui des autres. Je ſerois cependant plus qu'à demi-ſtupide, ſi j'aſpirois à écrire d'une maniere auſſi relevée que vous.

Il ne ſe paſſe point de jour que nous n'ayions

de nouvelles preuves de la bonne réputation que ſa Grandeur & vous, ma chere Paméla, avez acquiſe dans ces quartiers. L'un vient d'un côté, l'autre d'un autre, puis un troiſieme & un quatrieme, & s'adreſſant à nous, l'un dit: *bon homme Andrews*, & l'autre *bonne femme Andrews* (quelques-uns même nous appellent *Monſieur & Madame*, mais l'autre nom nous fait le double plus de plaiſir), quelle nouvelle avez-vous de ſa Grandeur? Comment ſe porte ſa Dame? Quel charmant couple! Quelle aimable union! Quel exemple pour ceux qui en ſont les témoins! Un autre alors s'écrie, Dieu les béniſſe tous deux! *Amen*, répond un ſecond; un troiſieme & un quatrieme en diſent de même; & tous enſemble nous demandent: quand les attendez-vous de nouveau ici? Quelques-uns diſent qu'ils languiſſent de les revoir. Quelques autres, qu'ils feroient une journée de chemin pour les voir ſeulement à l'Egliſe. Tous, en un mot, ne peuvent ſe laſſer de dire combien de marques d'eſtime ce Gentilhomme leur a données, & combien ils ont reçu de témoignages d'amitié de cette Dame. O ma chere enfant, quelle félicité! Pendant que tout retentit ainſi de vos louanges, votre pauvre mere & moi avons les yeux fixés à terre, les joues baignées de larmes, & le cœur rempli de joie, juſqu'à être obligés de prendre congé de ces bonnes gens avec des paroles entre-coupées, & de nous en aller en béniſſant Dieu, & en vous béniſſant l'un & l'autre. O ma chere Paméla! quel heureux couple le Ciel n'a-t-il pas fait de nous par votre moyen?

Votre pauvre mere eſt fort inquiete ſur ſa chere enfant. Mais je ne toucherai pas à un ſujet dont vous n'aimez pas à entendre parler. Quoique ce moment ſoit encore éloigné de quelques mois, elle ne ceſſe de faire des prieres à Dieu pour votre conſervation & votre proſpérité, & pour tout ce que ſa Grandeur juge devoir augmenter ſa félicité. C'eſt-là tout ce que nous avions à vous dire pour le préſent. Je n'ajouterai rien de plus, ſinon que continuant à faire des vœux & des prieres en votre faveur, nous ſommes

Vos tendres pere & mere. J. & E. ANDREWS.

P. S. En un mot cependant, nos reſpects à votre honoré mari. Quoiqu'il nous ait ſi ſouvent défendu de nous ſervir de cette expreſſion, nous devons le faire maintenant. Vous ne ſauriez croire, ma chere fille, combien j'ai été honteux de ce que vous lui avez montré ma chétive lettre. Je ne me rappelle que difficilement ce que j'ai écrit; mais je ſuis ſûr que c'étoit mon cœur qui parloit. Il n'étoit donc pas néceſſaire que j'en gardaſſe la copie; car l'eſprit d'un honnête homme doit toujours être le même, dans tous les cas qui n'exigent point de changement, tel qu'eſt celui de ma reconnoiſſance envers Dieu & envers lui. Ne lui faites cependant pas voir tout ce que je vous écris; car je ſerai en garde ſur ce que je dirai, ſi je viens à penſer que d'autres perſonnes que notre fille le voient. Elle ſeule ſait comment ſuppléer aux défectuoſités qui ſe rencontrent chez ſes pauvres parents.

LETTRE VI.

De Myladi DAVERS *à Madame B.....*

Ma chere PAMELA,

JE m'étois propoſé de vous voir avant de vous écrire ; mais Mylord a été un peu indiſpoſé de la goutte, & Jean a auſſi eu une fievre intermittente. Ils ſont cependant fort bien rétablis, & je vous verrai dans peu, maintenant que je ſais que vous êtes de retour de votre voyage dans le comté de Kent.

Vos mémoires nous ont extrêmement amuſés : vous nous avez fourni, par ce moyen, de quoi paſſer agréablement pluſieurs heures, qui ſans cela nous auroient été fort à charge. Je puis vous dire que nous ſommes tous charmés de vous. Myladi Elizabeth, de même que ſon illuſtre mere, ont conſtamment été des nôtres pendant tout le temps qu'a duré la lecture de vos écrits. C'eſt une Dame tendre & généreuſe, qui, auſſi-bien que nous, a verſé des larmes à l'ouie de votre hiſtoire : Mylord & Jean n'ont pas été inſenſibles à quelques-uns de vos malheurs, ni à vos réflexions. Paméla, vous êtes en effet une charmante créature, & l'ornement de notre ſexe. Nous avons ſouhaité cent fois de vous avoir auprès de nous pendant cette lecture, pour vous admirer, pour vous baiſer, & pour vous remercier.

Mais cependant mon frere, quelque noble & quelque généreux qu'il ſoit, étoit encore, après toutes vos épreuves, un étrange & dan-

gereux perſonnage ; & il eſt heureux pour l'un & l'autre qu'il ait été pris ſi adroitement dans les filets qu'il tendoit à votre vertu.

Je puis vous aſſurer que Mylord languit de vous voir : il veut m'accompagner chez vous ; car il dit qu'il n'a qu'une foible idée de votre perſonne. Je lui dis, & j'en dis autant à tout le monde, que vous êtes la plus belle femme, & la plus accomplie de corps & d'eſprit que l'on ait jamais vue ; & je ne crains pas que, quelqu'idée avantageuſe qu'ils ſe forment de vous ſur mon rapport, ils la changent lorſqu'ils vous verront & vous entretiendront. Mais il vous reſte une choſe à faire en notre faveur, & nous vous en aimerons encore davantage : c'eſt de nous faire part de la ſuite de vos mémoires, juſqu'à votre mariage du moins, & au-delà, ſi tant eſt que vous ayiez continué à écrire. Quoique nous ſachions en général ce qui s'eſt paſſé pendant cet intervalle, nous languiſſons cependant de voir la relation que vous en faites.

Vous finiſſez la partie de vos mémoires, que vous m'avez communiquée, à la lettre pleine d'emportements que j'écrivis à mon frere, pour le perſuader de vous mettre en liberté, & de vous renvoyer avec une ſomme d'argent. Je ne doutois point alors que ſes deſſeins n'aboutiſſent à votre ruine ; car, je vous l'avoue, je ne penſois pas qu'il vous épouſât. Cela n'eſt point étonnant, puiſque je connoiſſois peu votre mérite & l'excellence de votre caractere, dont je ne pouvois me former aucune idée, que par les lettres que

vous m'avez envoyées en dernier lieu. Je ne doute pas que je ne faſſe une aſſez ſotte figure dans votre journal, ſi vous y avez peint l'emportement avec lequel je me conduiſis envers vous dans la ſalle. Mais je vous pardonnerai tout cela, en conſidération du plaiſir que vous m'avez procuré, & que vous me procurerez encore en m'accordant ma demande.

Myladi Eliſabeth dit que votre journal eſt l'hiſtoire la plus excellente & la plus inſtructive qu'elle ait lue, & qu'elle s'impatiente d'en voir la fin, dans les propres termes que vous l'avez écrite. Elle dit de temps en temps: que n'avez-vous pas à eſpérer de votre frere, Myladi Davers! O que ces hommes ſont intriguants! Quelles méchantes actions ne commettent-ils pas! J'aurois eu un beau mari, ſi j'avois accepté votre propoſition! Il n'auroit eu que ſa chere Paméla dans l'eſprit, & j'aurois été la premiere Dame du Royaume, que je n'aurois eu qu'une légere part de ſon amour! car, comme vous voyez, ſes deſſeins ſur elle ont été formés de bonne heure.

Elle dit qu'il falloit avoir le cœur auſſi excellent que vous l'avez, pour revenir chez lui après que, ſous un ſi chétif prétexte, il vous en eut chaſſée avec tant d'emportement. Elle croit cependant que les raiſons que vous alléguez dans votre journal, pour juſtifier votre retour, votre amour pour lui, que vous commençâtes à découvrir alors, & l'événement, montrent que vous fites fort bien d'en agir ainſi.

Mais nous vous ferons part de tous nos

raiſonnements quand nous aurons lu le reſte de vos mémoires. Envoyez-les donc le plutôt que vous pourrez à celle qui eſt (car je ne me dirai votre ſœur qu'alors),

Votre très-affectionnée, &c. DAVERS.

LETTRE VII.

Ma très-chere Dame,

VOUS m'avez fait beaucoup d'honneur dans la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Aujourd'hui que toutes mes frayeurs ſont ſi heureuſement diſſipées, c'eſt un très-grand plaiſir pour moi de ſavoir que mes chétifs écrits ont pu procurer quelque amuſement, & à vous, Madame, & aux honorables perſonnes dont vous avez bien voulu me parler. Je ſouhaiterois, ma chere Myladi, que vous daignaſſiez me faire part des judicieuſes remarques que vous avez faites ſur ma conduite. Elles me ſeroient très-utiles, & me rendroient plus digne que je ne puis l'être ſans cela, du rang auquel je ſuis élevée. Les obſervations que vous aurez faites ſur ma conduite en liſant mon journal ſeront toutes fondées, parce que je l'ai exprimée ſans aucun déguiſement, & ſans penſer que jamais ces mémoires fuſſent lus dans une aſſemblée auſſi reſpectable. Faites-moi donc la grace, ma très-chere Myladi, de me les communiquer. Je ſuis toute diſpoſée à recevoir vos cenſures, & à en pro-

ſiter, & je ne m'attends pas à recevoir autant de louanges de mes actions que de mes intentions, car celles-ci ont eu effet toujours été juſtes & honnêtes. Mais pourquoi parlé-je de louange au ſujet même de mes intentions? N'étoient-elles pas l'effet d'une impulſion à laquelle il ne m'étoit pas poſſible de réſiſter? Quel mérite y a-t-il donc eu chez moi de m'y être laiſſée aller?

Quant à la ſuite des mémoires qui ſont entre vos mains, je me flatte, Madame, que vous n'inſiſterez plus à ce que je vous les envoie, lorſque je vous aurai dit qu'ils paroîtroient ridicules à des perſonnes d'auſſi bon goût, & qui ſavent déjà les choſes que j'y décris. Je ne me ferai cependant aucune peine de vous dire ici, en peu de mots, ce qu'ils contiennent.

Tous mes dangers & toutes mes épreuves étant heureuſement finies, il n'y eſt plus queſtion de cela. Ils contiennent ſeulement » les » converſations que j'eus avec votre généreux » frere, les tendres aſſurances de ſon amour » pour moi; les aveux de mon peu de mérite » pour le reconnoître dignement; le changement de conduite de madame Jewkes envers » moi; la réconciliation de M. B.... avec M. » Williams; mon introduction dans les aimables familles du voiſinage, & l'aveu que votre frere fit, en leur préſence, de ſes honorables intentions. On y trouve auſſi la viſite de » mon tendre pere. Ne ſachant que conclure » de la lettre que je lui avois écrite avant de » retourner chez votre honoré frere, par laquelle je le priois de me renvoyer mes mé-

» moires, il vint avec de grandes inquiétudes,
» craignant que je n'euſſe enfin ſuccombé à
» quelque ſtratagême. Sa ſurpriſe agréable de
» me trouver ſur le point d'être ſi heureuſe. La
» célébration de notre mariage, qui répondoit
» ſi bien à toutes les eſpérances de bonheur que
» j'avois conçues : honneur ſi fort au-deſſus de
» tout ce à quoi la plus haute ambition auroit
» pu me faire aſpirer, & tout ce que je pour-
» rai jamais mériter ! Votre arrivée, Madame,
» votre colere contre moi, dans la ſuppoſition
» que je n'étois point mariée, & que j'étois une
» créature vile & infame, dans quel cas j'au-
» rois bien mérité d'en être l'objet. Les ame-
» res leçons de M. B.... pour avoir voulu me
» mêler du différent qu'il y avoit entre lui &
» vous, Madame, quoique je cruſſe en agir
» dans cette occaſion de la maniere la plus ten-
» dre & la plus reſpectueuſe. Les bontés que
» vous eûtes pour moi après cela, dont je con-
» ſerverai toujours, comme il me convient, la
» reconnoiſſance la plus vive. Mon retour dans
» cette agréable maiſon, ſi différent de l'état
» où j'étois lorſque je la quittai : dans cette mai-
» ſon où j'avois été ſi heureuſe pendant quatre
» ans, en rendant mes devoirs à votre excel-
» lente mere, Madame, la meilleure des maî-
» treſſes, à la bonté de qui je dois, après Dieu,
» toute ma félicité, puiſque, m'ayant tirée des
» mains de mes pauvres & honnêtes parents,
» c'eſt d'elle que je tiens toute l'éducation que
» j'ai. La joie de madame Jervis, de M. Long-
» man, & de tous les domeſtiques à ce ſujet.
» La confidence que M. B.... me fit de ſon
» aventure avec mademoiſelle Godfroy, & la

» maniere dont il me préſenta à la laiterie la
» jolie demoiſelle Goodwin. La relation de ce
» qui ſe paſſa la premiere fois que nous fûmes
» à l'Egliſe. L'accueil que me fit la Nobleſſe
» du voiſinage qui, ſachant, Madame, que
» vous n'aviez pas dédaigné de faire attention
» à ma perſonne, & que vous me témoigniez
» de la bonté, s'eſt liée avec plus de plaiſir
» avec moi. Ils y ont été d'autant plus portés,
» que l'affection continuée de mon cher M.
» B...., & ſa maniere d'agir pleine de ten-
» dreſſe & de complaiſance pour moi devant
» eux, comme ſi j'avois été digne de l'honneur
» qu'il m'a fait, donnoient du luſtre à ſa gé-
» néreuſe action «.

Ce ſont-là, Myladi, les principaux ſujets du reſte de mes mémoires, juſqu'à l'arrivée de mes bons parents ici, pour aller s'établir dans la ferme que mon très-honoré bienfaiteur a eu la bonté de leur donner dans le comté de Kent. Quoique cette partie de mon journal ſoit la plus agréable à ceux en faveur de qui il a été écrit, puiſqu'après votre départ ils en ont été les principaux ſujets, je ſuis ſûre cependant, Madame, que vous me diſpenſerez de vous l'envoyer, parce que vous jugerez mieux des ſentiments de mon tendre cœur, que je ne ſaurois les décrire; & parce que vous ſavez déjà toutes les particularités qu'il renferme, du moins celles qui méritent l'attention de toute autre perſonne que mes parents. Je vous demande donc très-humblement la grace de vous déſiſter du deſſein que vous avez formé d'en voir le reſte.

Vous devez bien penſer, Madame, qu'après

que tous mes doutes ont été diſſipés; après que j'ai été perſuadée que toutes mes épreuves étoient finies; lorſque je voyois devant moi les riches récompenſes de mes peines; lorſqu'à chaque inſtant j'éprouvois de nouvelles délices, & recevois de nouvelles marques de la généreuſe bonté de ce cher Monſieur, mon maître, mon bienfaiteur, le fils de ma très-honorée Maîtreſſe; vous devez bien penſer, dis-je, Madame, que j'ai dû être trop touchée, & que mon cœur s'eſt trop épanché, ſur-tout lorſqu'il découvrit pour la premiere fois cette flamme, ces impreſſions dont j'aurois eu de la peine à me croire ſuſceptible auparavant, mais que les inquiétudes & les craintes dont j'étois alors délivrée avoient tenu cachées. Dans une pareille ſituation, il eſt bien difficile que ma joie & ma prudence ſe trouvent unies auſſi intimement & d'une maniere auſſi louable qu'il ſeroit à ſouhaiter, ſur-tout ſi la choſe eſt examinée par des juges auſſi habiles en matiere de délicateſſe de ſentiments & de bienſéances, que Mylord & Myladi Davers, Madame la Comteſſe, & Myladi Eliſabeth. Il eſt vrai que le ſentiment de mon peu de mérite, & de la honte que la généreuſe bonté de ce digne Gentilhomme lui alloit attirer, agiſſoit en même-temps que ma joie & ma prudence; & ce que ces conſidérations ôtant à la premiere, étant ajouté à la derniere, cela me rendoit plus ferme & plus égale qu'il n'auroit été poſſible que le fût une perſonne auſſi jeune que moi.

J'eſpere donc, ma chere Myladi, que je ſuis

excuſée, & que je ne m'attirerai pas le reproche d'avoir déſobéi à vos ordres.

D'ailleurs, Madame, comme vous m'apprenez que Mylord Davers vous accompagnera ici, je n'oſerois jamais le regarder en face, ſi tous les mouvements de mon cœur, dans des occaſions auſſi touchantes, lui étoient connus. En effet, ſi j'ai honte de les faire connoître à vous, Madame, à la Comteſſe & à Miladi Eliſabeth, dont la bonté vous engage toutes trois à juger favorablement, dans ces circonſtances, d'une perſonne de votre ſexe, quel chagrin n'aurois-je pas, s'ils étoient connus à des hommes tels que Mylord & ſon neveu? Je le répete, la penſée qu'ils connoiſſent quels ont été les mouvements de mon cœur ne me permettroit pas d'oſer les regarder. Ce ſeroit une ſatisfaction pour moi de ſavoir que ces Meſſieurs n'ont point lu certains articles des lettres que vous avez en main. Vous ſaurez bien, Madame, ce que je veux dire; & vous comprendrez d'abord qu'il s'agit des deux grandes épreuves où je me ſuis trouvée. Quoique je fuſſe l'innocent ſujet de criminels attentats, & qu'ainſi je ne ſaurois être blâmée, j'eſpere, pour une choſe que je n'ai pu empêcher, que cependant, à cauſe de votre cher frere, auſſi bien que pour la bienſéance, on ne voudroit point, quand on aura l'honneur de paroître devant Mylord & ſon neveu, être regardée avec cette vivacité de vue dont des hommes durs pourroient peut-être regarder pour ces choſes-là mêmes qui exciteroient à pitié, & qui intéreſſeroient des femmes en faveur d'une perſonne malheureuſement expoſée à de tels attentats.

Ayez

Ayez donc la bonté, ma chere Myladi, de m'apprendre ſi ces Meſſieurs ont oui la lecture de toute cette partie de mes mémoires que vous avez entre les mains. J'eſpere que non. Faites-moi auſſi la grace de m'indiquer les endroits de ma conduite qui méritent d'être blâmés. Je ferai mes efforts pour faire un bon uſage de votre cenſure, & je vous en aurai beaucoup d'obligation; car cela me donnera l'eſpérance de devenir de plus en plus digne de l'honneur que j'ai d'être entrée dans une famille ſi diſtinguée, & du droit que m'a donné le meilleur des mortels de me dire,

Madame,
Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante,

P. B....

LETTRE VIII.

Réponſe de Myladi DAVERS *à la lettre précédente.*

Ma chere PAMÉLA,

VOUS nous avez tous fort dérangés, en éludant la demande que je vous avois faite de m'envoyer la ſuite de votre journal. J'étois d'abord un peu de mauvaiſe humeur contre vous. Oui, je dois l'avouer, j'étois de mauvaiſe humeur. Car lorſque j'ai envie de quelque choſe, je ne ſaurois ſouffrir qu'on me la refuſe. Mais Myladi Elizabeth

plaida en votre faveur, & dit que vous étiez tout-à-fait excuſable, puiſqu'exacte comme vous étiez, il ne falloit pas douter qu'il n'y eût une infinité de choſes tendres, que vos parents pouvoient bien voir; mais d'ailleurs perſonne, beaucoup moins ſur-tout nos parents, à qui les futures liaiſons & les fréquentes viſites donneroient occaſion de faire des railleries & des remarques qui ne ſeroient pas toujours agréables. J'ai fait d'autant plus de cas de ſon apologie en votre faveur, que je ſavois que votre refus lui faiſoit beaucoup de peine. Mais, mon enfant, quand vous me connoîtrez davantage, vous verrez que, ſi je ſuis obligée de me relâcher ſur un point, j'inſiſte avec d'autant plus d'inſtances ſur un autre, pour voir ſi ce n'eſt qu'une choſe que l'on me refuſe, ou s'il en eſt ainſi de toutes. Dans ce dernier cas, je ſais bien prendre mes meſures, & en marquer mon reſſentiment

Voici maintenant ce que je vous demande: c'eſt que vous entreteniez avec moi une correſpondance pareille à celle que vous aviez avec vos parents, & que vous me communiquiez tout ce qui vous arrivera d'important. Commencez par la relation de la maniere dont vous & votre mari avez paſſé le temps pendant votre ſéjour dans le comté de Kent. Vous ſavez que votre ſoumiſſion à vos parents & la diſcrétion de cet excellent couple, nous ont tous charmés; & que nous ſommes perſuadés que vous avez donné, à quiconque lira votre hiſtoire, un bel exemple d'amour filial. Mais ſi l'on doit tant à ceux qui nous ont donné la naiſſance, lorſque l'on ne peut rien

faire pour eux, que ne doit-on pas attendre quand on a le pouvoir d'ajouter à cette obligation naturelle toutes les douceurs & tous les agréments de la vie? Vous n'ignorez pas que les perſonnes de notre rang aiment à ſavoir comment la reconnoiſſance des bienfaits ineſpérés agiſſent ſur des cœurs honnêtes, qui n'ont preſque d'autre guide que la ſimple nature ſans art. Nous nous flattons donc de l'eſpérance que vous nous ferez paſſer pluſieurs heures agréables dans notre ſolitude, ainſi qu'elle ſera en effet, ſi nous ſommes obligés de demeurer ici l'hiver prochain, comme Mylord en menace la Comteſſe, Myladi Eliſabeth & moi. Faites-nous part de tout ce qui vous cauſera de la joie ou de l'inquiétude. Si mon frere vous mene en ville cet hiver pendant l'aſſemblée du Parlement, les nouvelles que vous pourrez nous donner de ce qui ſe paſſe à Londres, des divertiſſements publics, & du plaiſir que vous y prendrez, racontées comme vous ſavez ſi bien le faire, & accompagnées de réflexions ſans art, & puiſées dans la ſimple nature, nous divertiront autant que ſi nous avions part nous-mêmes à tout cela; car, jeune, pleine de bon ſens, & voyant toutes ces choſes pour la premiere fois, vous nous donnerez peut-être une idée plus juſte de ce qu'elles ont de beau ou de défectueux, que celle que nous en avions auparavant. Nous autres gens de qualité allons dans ces lieux ornés & parés, nous conſidérant comme faiſant partie de ces divertiſſements publics, & nous ſommes trop occupés de nous-mêmes pour pouvoir être attentifs à ce que nous voyons,

& pour en porter un jugement juſte. En effet, nous nous conduiſons, quelques-uns du moins, avec une ſi grande indifférence par rapport aux ſpectacles, qu'il ſemble que nous regardions comme au-deſſous de nous d'être amuſés par les choſes que nous ſommes venus voir, & que nos vues ſont plutôt d'y perdre notre temps, que d'en tirer parti pour devenir meilleurs, en nous rendant attentifs aux choſes mêmes & à l'action.

Vous voyez, Paméla, que je ne ſerai pas tout-à-fait indigne de votre correſpondance, & que je puis être grave à votre maniere, & moraliſer un peu de temps en temps. Si vous me promettez de me faire le plaiſir de m'écrire réguliérement, comme je vous le demande, & de vous défaire de toute contrainte, pour vous exprimer avec moi comme vos parents, qui n'en uſent pas avec vous avec plus de franchiſe & d'indulgence que j'en uſerai; ſi, dis-je, vous voulez le faire, je ſuis ſûre qu'alors vous nous direz la vérité & nous dévoilerez la pure nature: ce ſont là des choſes que nous, que la condition éleve ſi fort au-deſſus des autres, ne connoiſſons que fort difficilement.

Mais en voilà aſſez pour une Lettre: cependant, comme j'ai bien d'autres choſes à vous dire, je vous écrirai de nouveau ſans attendre de réponſe de votre part dans l'intervalle. Vous répondrez à mes deux Lettres enſemble; en attendant je ſuis,

Votre, &c.

DAVERS.

LETTRE IX.

Ma chere PAMÉLA,

JE ſuis charmée que ton honnête mari t'ait communiqué ſon aventure avec Sara Godfroy. Mais, je t'en prie, Paméla, apprends-nous la maniere dont il s'y prit, & ce que tu en penſas; car c'étoit-là une corde bien délicate à toucher. Je ſerois d'ailleurs bien aiſe d'être inſtruite de ce qu'il vous a dit ſur ce ſujet, afin de régler là-deſſus mes diſcours lorſque j'en parlerai en préſence de l'un & de l'autre; car je ne voudrois point vous faire de tour à cette occaſion, à cauſe du public.

C'eſt là, permettez-moi de vous le dire, une épreuve à laquelle il met votre conduite. Car il aime la jeune Goodwin, & il jugera de vous par la conduite que vous tiendrez à l'égard de cette fille. Il aimoit tendrement ſa mere; &, malgré ſa faute, elle le méritoit. C'étoit une Demoiſelle ſenſible, modeſte, & d'une ancienne & noble famille; mais il étoit héritier d'un grand bien, d'un caractere hardi & entreprenant, conſommé dans l'intrigue... Prenez garde que cela ne vous regarde point. Vous ſerez fort heureuſe, & il faudra que vous ayiez un très-grand mérite, ſi vous pouvez le conſerver. Je ſuis même dans l'idée que, s'il y a quelqu'un qui puiſſe faire cela, c'eſt vous... Il n'aimoit pas la mere de cette jeune Demoiſelle, qui cherchoit à l'attraper artificieuſement. Cette pauvre fille, partagée entre ſon

inclination pour lui, & la ſoumiſſion aux projets de ſa mere, entra dans le complot formé pour l'attraper. Ce malheureux ſe crut alors en droit d'oppoſer complot à complot, & l'honneur de cette pauvre Demoiſelle en fut la victime.

J'eſpere que vous lui avez parlé avantageuſement d'elle, que vous avez reçu tendrement l'enfant, & que vous aurez eu aſſez de préſence d'eſprit pour faire tout cela. C'étoit un rôle bien délicat que celui que vous aviez à jouer alors; & je ſuis sûre qu'il obſerva avec grand ſoin tout ce qui ſe paſſa dans cette occaſion. Apprenez-moi ce qui en eſt; oui, ma chere Paméla; faites-le. Je vous charge de m'écrire librement & ſans contrainte; car quoique je ne ſois pas votre mere, je ſuis cependant la ſœur aînée de votre mari, vous le ſavez.... Et puiſque je ſuis devenue votre ſœur... Je m'exprime ainſi, dans l'eſpérance que vous me ferez le plaiſir que je vous demande, & qu'en vertu de ce titre vous aurez la complaiſance de vous rendre à mes ſollicitations. Cette complaiſance n'eſt-elle pas en effet un devoir auquel les ſœurs cadettes ſont obligées envers leurs aînées?

Quant aux remarques que vous me demandez ſur votre conduite, je puis bien vous dire que je n'en ai fait aucune qui ne ſoit fort à votre honneur. Cependant, pour vous animer à entrer dans cette correſpondance que je deſire, je conſulterai Myladi Eliſabeth, & parcourant de nouveau vos mémoires, nous eſſaierons de découvrir des fautes dans votre conduite; &, ſi nous trouvons qu'il y ait quelque choſe qui

mérite d'être cenſuré, nous vous communiquerons librement notre penſée.

Mais je vous dirai par avance que nous nous accorderons ſur une choſe; c'eſt qu'en général nous ne connoiſſons perſonne qui eût agi comme vous avez fait.

Mes lettres vous font voir, Paméla, que je veux me mettre ſur le même pied de correſpondance que j'exige de vous. Ce n'eſt cependant pas que je m'engage à répondre à toutes vos lettres. Non, vous ne devez pas attendre cela de moi. Votre perſonnage ſera de me faire des narrations agréables, dans le deſſein de nous amuſer ici; & j'eſpere de recevoir de vous ſix, ſept, huit ou dix lettres, ſelon qu'il écherra, avant de vous en écrire une. Mais celui que j'aurai à remplir ſera de vous dire notre ſentiment ſur votre maniere d'agir, ſur les relations que vous nous ferez, &c. Et comme vous ſouhaitez que l'on vous faſſe appercevoir vos fautes, nous le ferons librement, ſans mauvaiſe humeur & ſans malice, cependant auſſi ſouvent que vous nous en donnerez l'occaſion. Vous ſaurez, Paméla, que j'ai deux vues en cela; l'une eſt de voir comment un homme du caractere de mon frere, qui ne s'eſt jamais refuſé ce que l'on nomme des libertés agréables (car il faut avouer qu'il n'a jamais été un débauché parfait, & que dans ſes mauvaiſes actions il a toujours conſervé de la dignité), ſe conduit avec vous dans l'état du mariage, dont il avoit accoutumé de ſe moquer fort cavaliérement. L'autre eſt d'augmenter de plus en plus mon amour pour vous; ce qui ne manquera pas d'arriver, ſi je m'en-

tretiens fréquemment avec vous, tant par lettres que par converſation; de ſorte que vous ne ſauriez vous diſpenſer de ce commerce, quand vous le voudriez.

Je n'ignore pas que vous me ferez une difficulté ſur cette propoſition. C'eſt que le ſoin de vos affaires domeſtiques exige votre attention, & ne vous laiſſe pas le temps de vous occuper à écrire, comme autrefois. Mais conſidérez, mon enfant, que le rang où vous êtes élevée ne demande pas que vous ſoyez un animal entiérement occupé de votre maiſon. Vous êtes une Dame. Vous devez donc agir conformément à ce qu'exige votre rang, & ne pas penſer à donner un exemple qui vous rendroit l'objet de la malignité & de la cenſure des autres Dames. Car penſez-vous qu'aucune perſonne de notre ſexe viſite une femme ſans ceſſe occupée de ſoins dont elle croiroit devoir la blâmer, ou qui ſeroient une cenſure de ſa propre conduite? Vous ne devez vous mêler d'autre choſe que de donner des ordres. Il faut vous conſidérer comme la Directrice de tout, & vos femmes comme autant d'eſclaves qui doivent ſe gouverner par de ſimples ſignes de tête, ou comme la maîtreſſe roue de quelque belle machine, dont le mouvement a l'avantage de mettre en jeu toutes les autres avec une vîteſſe proportionnée à leur uſage reſpectif. Laiſſez à vos domeſtiques le ſoin de faire, ſous votre direction, tout ce qui ſe rapporte à l'économie du ménage. Ces gens-là ne ſauroient écrire pour amuſer & pour inſtruire, comme vous le ſavez faire. Quelle ſera donc votre occupation?

je vais vous le dire. Premiérement, il faut tâcher de plaire à votre ſouverain Seigneur & Maître. Dans toute l'Angleterre, permettez-moi de vous le dire, il ne ſe ſeroit point trouvé de femme que vous, quelque grande qu'eût été ſa qualité, qui eût été capable de réuſſir en cela. En ſecond lieu, vous aurez à recevoir & à rendre des viſites, afin de gagner, pour ſon honneur auſſi-bien que pour le vôtre, l'affection de vos voiſins. Enfin, comme votre Monarque ſe leve de bonne heure, & qu'il eſt aſſez régulier pour un homme auſſi déréglé qu'il l'a été, vous aurez le temps de m'écrire de la maniere que je vous l'ai dit, & que je m'y attends. A en juger par votre ſtyle, je vois fort bien que rien n'eſt plus aiſé pour vous que cela.

Si vous joignez la lecture à ces occupations, vous remplirez votre temps d'une maniere qui vous fera honneur, & qui donnera de la ſatisfaction aux autres, juſqu'à ce que vous en ayiez une quatrieme. Cette occupation (vous le dirai-je en un mot, ſans approfondir cette matiere) conſiſte à perpétuer, en mettant au monde de vigoureux garçons, une famille illuſtre, & qui, depuis pluſieurs ſiecles, eſt digne de l'eſtime des honnêtes gens, laquelle ſe trouvant maintenant réduite en ligne directe à mon frere & à moi, l'attend de vous. Si cela n'arrivoit pas, permettez-moi de vous dire ce que je ne ſerois taire : quelque accompliе que vous ſoyez, mon frere ne pourroit pas juſtifier la conduite qu'il a tenue en ſe rabaiſſant juſqu'à prendre femme dans une chaumiere, dont les parents étoient ſains & vigoureux.

Excuſez, Paméla, ſi je m'exprime ainſi. Je ne le dis pas pour vous choquer & vous faire de la peine, puiſque la choſe eſt faite, & que d'ailleurs je vous aime tendrement, & vous aimerai de jour en jour davantage; mais ſeulement pour vous faire comprendre ce que l'on attend de vous, & vous encourager à la vue d'une auſſi charmante perſpective pour vous deux & pour moi, qui ai tant à cœur la conſervation de la famille dont je ſors, quoique je n'ignore pas les inquiétudes que cela doit cauſer à une perſonne auſſi penſive & auſſi timide que vous paroiſſez l'être.

Cette derniere idée me rappelle les inquiétudes que vous cauſe la crainte que nos Meſſieurs n'aient vu tout le contenu de vos lettres. Mais ayant entiérement rempli mon papier, je vous parlerai de cela plus particuliérement dans une troiſieme lettre. Je ſuis,

Votre, &c.

DAVERS.

P. S. Vous voyez (& je me flatte même que vous regarderez cela comme une faveur) que je romps la glace, & que je ſuis la premiere à commencer cette indiſpenſable correſpondance que nous devons avoir enſemble, & à laquelle je m'attends.

LETTRE X.

De la même.

Vous êtes donc fort en peine, Paméla, de ſavoir ſi nos Meſſieurs ont lu votre journal en entier. Je ne puis pas nier qu'ils ne l'aient vu; mais, ſi vous en exceptez ce qui regarde votre effronté mari, je ne vois pas pourquoi cette partie de vos Mémoires que vous avez en vue ne devroit pas être lue par des perſonnes à qui l'on peut montrer le reſte.

Je vous dirai que Myladi Eliſabeth, qui eſt une Demoiſelle fort ſcrupuleuſe & d'un goût délicat, n'a rien trouvé à reprendre à ces endroits-là, quoique lus devant des hommes. Elle s'écrioit ſeulement de temps en temps: ô l'infame! Voyez, Mylord Davers, quels malheureux vous êtes, vous autres hommes. Enſuite, compatiſſant à vos maux, elle diſoit: la pauvre Paméla! Puis elle témoignoit de l'impatience de ſavoir comment vous échappâtes à ce danger dans l'une, & enſuite dans l'autre occaſion, & ſe réjouiſſoit lorſque le péril étoit paſſé. Elle me diſoit quelquefois: Myladi Davers, ô quel infâme frere vous avez-là! je le hais parfaitement. Quoiqu'il ait épouſé cette pauvre fille, il ne ſauroit l'avoir dédommagée de tous les maux qu'il lui a fait ſouffrir. Malgré tous les agrémens de ſa perſonne, & tous les avantages de ſon eſprit & de ſa fortune, y a-t-il qui

que ce ſoit qui, connoiſſant la maniere dont il s'eſt conduit dans ces circonſtances, le ſouhaitât à Paméla? C'eſt ainſi qu'elle vous loue, & qu'elle le condamne, auſſi-bien que ſes méchants attentats.

J'ajouterai qu'à moins de ſavoir chaque circonſtance des dangers que vous avez courus, combien vous avez été près de votre ruine, & combien il ſe piquoit peu de délicateſſe dans le choix des moyens d'accomplir ſes infames deſſeins, oſant même attenter à votre honneur en préſence d'une honnête femme: ce qui eſt un crime dont tout méchant homme ne ſe ſeroit pas rendu coupable; à moins, dis-je, de ſavoir toutes ces choſes, on ne pourroit pas juger du mérite de votre réſiſtance, & combien ces attentats bleſſoient votre vertu juſqu'à mettre votre vie en danger. Permettez-moi de vous dire encore que, vu ſon orgueil & ſon humeur fiere, il ne ſeroit pas auſſi-bien juſtifié dans mon eſprit pour vous avoir épouſée, s'il y avoit eu lieu de penſer qu'il pouvoit vous poſſéder à des conditions plus faciles.

Il étoit néceſſaire, pour vingt bonnes raiſons, mon enfant, que nous, ſes parents & les vôtres, qui nous intéreſſons également à votre bonheur, fuſſions convaincus qu'il avoit mis en uſage toutes ſortes de ſtratagêmes, & dreſſé toutes ſes batteries pour vous faire conſentir à ſes deſſeins avant de vous épouſer. Mais comment en aurions-nous été convaincus ſans la lecture de votre journal? Comment aurions-nous pu concilier la démarche qu'il a faite avec ſon caractere entreprenant &

ſa fierté, ſi nous n'avions pas été inſtruits en détail de la nature de ſes attentats, auxquels vous avez ſi noblement réſiſté, que nous ſommes tous perſuadés que vous méritez la fortune que vous avez faite, auſſi-bien que toutes les attentions tendres & reſpectueuſes qu'il peut avoir pour vous?

Vous ne devez donc point vous inquiéter, ſi ce n'eſt pour votre mari, au ſujet des perſonnes qui ont vu cette partie la plus touchante de votre hiſtoire. Il faudroit avoir le cœur bien mauvais pour former dans cette occaſion d'autres idées de vous que celles qu'inſpirent la crainte & la pitié. Vos expreſſions ſont trop modeſtes pour faire la moindre peine aux oreilles les plus chaſtes: ce n'eſt qu'à lui ſeul qu'elles en doivent faire. Toutes vos deſcriptions donnent de l'horreur pour ſa méchanceté; & il faudroit qu'un homme, à plus forte raiſon une femme, eût le cœur bien corrompu, ſi, ſur des circonſtances auſſi affligeantes, il faiſoit des réflexions qui ne vous feroient pas honneur, & qui ne tendroient pas à donner de l'horreur pour de ſemblables actions. Je ſuis ſi convaincue de cela, mon enfant, que je jugerois mieux par cette regle du cœur de quelque homme, que par des milliers de déclarations & de proteſtations. Je puis bien vous aſſurer que, quelque homme de plaiſir que ſoit Jean, & avec quelque liberté que Mylord Davers ait vécu dans ſon temps (car il a aimé la joie), ils m'ont fait connoître, par leur maintien dans ces circonſtances touchantes, qu'ils avoient aſſez de vertu pour n'être pas ſans

appréhenſion à votre ſujet. Mylord ne put même s'empêcher de dire diverſes fois, qu'il n'auroit pas cru que ſon frere fût ſi libertin.

D'ailleurs, mon enfant, n'écriviez-vous pas tout cela en confidence à votre mere ? Et quelques mauvaiſes que fuſſent les actions de mon frere, ſi vous n'aviez pas dit tout ce que vous en pouviez dire, n'auriez-vous pas donné lieu à quiconque auroit vu vos lettres, de s'imaginer qu'elles avoient encore été plus mauvaiſes ? Comment ſuppoſer que la frayeur auroit pu mettre en danger votre vie, ſans penſer que vous avez ſouffert tout ce que cet infame vous propoſoit, ſi vous ne nous aviez pas dit quel étoit ſon deſſein, & ſi vous n'aviez pas mis par cette précaution des bornes à ce que l'on auroit pu s'imaginer que vous aviez eſſuyé ? ce qui n'auroit pu manquer d'être injurieux à votre pureté, quoiqu'il ne dépendît pas de vous de l'empêcher.

Outre cela, Paméla, c'étoit rendre juſtice à ce libertin, que de raconter à votre mere la choſe naturellement comme elle s'étoit paſſée. Elle pouvoit voir qu'il n'étoit pas ſi abandonné, qu'il ne pût arrêter l'exécution de ſes mauvais deſſeins, dont il craignoit que les ſuites ne fuſſent fatales à une vie à la conſervation de laquelle il prenoit plus d'intérêt qu'en celle de toute autre. Vous deviez auſſi cela à la tranquillité d'eſprit de vos parents, afin qu'après que leurs craintes ſeroient diſſipées, ils puſſent voir qu'ils avoient raiſon de ſe réjouir de la chaſteté de

leur fille. Maintenant que tout cela eſt paſſé, & qu'il vous a épouſée, on ne peut s'empêcher de penſer que ce doit être une ſatisfaction pour ce méchant homme, auſſi-bien que pour vous, de ce qu'il ne s'eſt pas rendu plus coupable, & qu'il n'a pas pris plus de libertés.

Pour ce qui me regarde, je vous dirai que je n'aurois point regardé une courte deſcription de ce qui ſe paſſa dans ces occaſions comme bienſéante de votre part. Si vous aviez moins circonſtancié toute cette affaire, j'aurois cru que mon frere avoit pouſſé les choſes plus loin, & que, quoique votre ame n'en eût pas été moins pure, votre corps avoit cependant plus ſouffert que ſa fierté n'en voudroit trouver dans une perſonne dont il feroit ſa femme. C'eſt-là le cas de tous les débauchés. Quoiqu'ils ſe livrent à toute ſorte de libertinage, & qu'ils ne ſe faſſent aucune peine de corrompre les femmes, les ſœurs & les filles des autres, il n'y a cependant point d'hommes plus délicats qu'eux ſur le chapitre des femmes qu'ils épouſent.

Je finirois ici ma lettre, qui eſt déjà aſſez longue, pour vous les envoyer toutes trois enſemble, ſi je n'avois encore une choſe à ajouter. Nous vous blâmons tous à quelques égards, de ce qu'après l'infame aſſiſtance que la Jewkes prêta à mon frere pour accomplir ſes impudiques deſſeins, vous avez ſouffert que cette méchante femme ſe préſentât à vos yeux. Nous approuvons encore beaucoup moins que vous l'ayiez laiſſée dans ſa place, & que vous l'ayiez récompenſée de ſon

infamie, qui eſt telle qu'à peine en trouveroit-on un exemple parmi les M.... les plus abandonnées.

Je ſens tout l'embarras où vous deviez vous trouver, lorſqu'un homme de qui vous dépendiez intercédoit pour cette femme. Mais Myladi Elizabeth remarque fort bien qu'il n'ignoroit pas quelle infame créature c'étoit, lorſqu'il vous remit entre ſes mains; & qu'il ne faut pas douter qu'il n'employât ſon miniſtere, parce qu'il étoit ſûr qu'elle entreroit dans toutes ſes vues. Elle ajoute qu'elle auroit eu fort petite idée de la ſincérité de ſa réforme, tandis qu'il auroit marqué tant d'empreſſement pour retenir cette femme dans ce lieu, & pour la mettre dans votre préſent de noces en égalité avec la vertueuſe Jervis.

Si elle avoit été dans votre cas, dit-elle encore, quoi qu'il en pût arriver, elle auroit fortement inſiſté pour qu'on la renvoyât. Comme votre vertu l'avoit charmé, quand il auroit voulu s'oppoſer ſérieuſement à ce renvoi, il n'auroit pas laiſſé que de regarder votre empreſſement pour cela comme une conſéquence naturelle des principes dont vous étiez imbue.

J'ignore ſi vous lui montrez toutes mes lettres. Mais j'ai écrit ces dernieres réflexions ſur le couvert, tant parce que je n'avois plus de place, que pour vous faciliter les moyens de les garder pardevers vous, ſi vous le jugez à propos. Je ne m'oppoſe cependant pas à ce que vous les lui faſſiez voir toutes, ſi vous croyez que cela produiſe un bon effet;

car, quelque chagrin qu'il m'en arrive, il faut que je diſe toujours ma penſée, & il n'y a perſonne qui puiſſe s'y oppoſer, ou qui ait le courage de le faire, que mon audacieux frere. En voilà aſſez, Paméla, pour aujourd'hui.

Adieu.

LETTRE XI.

Ma très-honorée Myladi,

LES trois lettres que vous avez eu la bonté de m'écrire, m'ont fait beaucoup d'honneur, & leur contenu m'a cauſé un très-grand plaiſir. Je ſerois inexcuſable ſi je n'obéiſſois pas à vos ordres, & ſi je n'avois pour la condeſcendance avec laquelle vous voulez bien recevoir mon miſérable griffonnage, la reconnoiſſance que cette faveur mérite. Peu s'en faut qu'elle ne me rende préſomptueuſe, ſurtout quand je penſe au prix ineſtimable des réponſes que vous me promettez, dont vous m'avez déjà donné des échantillons qui m'ont procuré un plaiſir infini. Je n'allégue-rai pas mes défauts pour ſervir d'excuſe au refus que je ferois de vous obéir. J'appréhende ſeulement, Madame, que la crainte reſpectueuſe dont je ne ſaurois me défaire lorſque je vous écris, ne me tienne dans une trop grande contrainte, & ne me faſſe perdre en peu de temps la bonne opinion que vous avez eu la bonté de concevoir de moi

par la lecture de mes mémoires. Je ne laiſſerai cependant pas, Madame, appuyée ſur votre indulgence, de faire avec plaiſir tout ce que vous exigerez de moi, auſſi-tôt que la choſe ſera en mon pouvoir.

Permettez-moi, Madame, de ranger ſous certains chefs généraux les particularités dont vous ſouhaitez ſavoir le détail, afin de n'en omettre aucune. Car, puiſque vous avez la bonté d'excuſer le refus que j'ai fait de vous envoyer la ſuite de mon journal, dont en effet pluſieurs endroits ne permettoient pas qu'on vous le communiquât, je n'omettrai rien de tout ce qui pourra vous convaincre de ma promptitude à vous obéir, en toute autre occaſion.

La premiere choſe que vous me demandez, eſt une relation de ces agréables quinze jours que nous avons paſſés dans le comté de Kent, dans une des occaſions les plus charmantes de ma vie.

La ſeconde, un détail de la maniere dont votre cher frere me communiqua la touchante hiſtoire de mademoiſelle Godfroy, & la conduite que je tins dans cette circonſtance.

En troiſieme lieu enfin, je crois, Madame, que vous attendez, auſſi-bien que Myladi Elizabeth, que je diſe quelque choſe ſur vos agréables remarques au ſujet de ma conduite à l'égard de Madame Jewkes.

Toutes les autres particularités contenues dans vos trois lettres ſe rangeront naturellement ſous l'un ou l'autre de ces trois chefs. Quoique je commence ſi méthodiquement, n'attendez pas, Myladi, que je ſoutienne,

dans toute notre correſpondance, ce que tant d'ordre ſemble promettre. Où en ſerois-je, Madame, ſi vous n'aviez pas d'indulgence pour moi; & ſi en liſant mes lettres vous ne vous rappelliez pas que c'eſt la pauvre Paméla Andrews qui vous écrit, & non pas madame B.... ? Mais je me promets tant d'avantage de cette correſpondance, que, malgré les craintes inſéparables de cette tâche, je l'entreprends avec un plaiſir plus grand que je ne ſaurois l'exprimer. Je vais donc commencer par mon premier article.

Votre cher frere & mes honnêtes parents (dont je parlerai toujours avec le reſpect qui convient à un vertueux enfant, comme je ſais que vous vous y attendez), votre cher frere, dis-je, mes honnêtes parents & moi, partîmes le Lundi pour le comté de Kent: nous paſſâmes par Saint-Albans, & allâmes delà à Londres: nous nous arrêtâmes une nuit dans chacune de ces villes, parce que notre cher bienfaiteur vouloit nous faire voyager commodément: nous arrivâmes enfin le mercredi au ſoir dans le charmant endroit deſtiné à cet excellent couple: nous n'étions accompagnés que d'Abraham & de Jean, qui étoient à cheval: car M. Colbrand, qui s'étoit fait une entorſe au pied, étoit dans le caroſſe de voyage avec le cuiſinier, la ſervante qui a ſoin des chambres & Poly Barlow: cette derniere eſt une jolie fille que madame Brooks m'a recommandée, & que j'ai priſe pour me ſervir.

M. Longman étoit là depuis quinze jours, occupé à faire de nouvelles acquiſitions pour augmenter cette belle terre, où il y a de beaux

bois, & qui eſt très-bien arroſée. Son très-honoré Maître fut fort ſatisfait du rapport qu'il lui fit de ſa conduite dans toute cette affaire. Il nous dit qu'il avoit eu beaucoup de peine à rompre la réſolution que les fermiers avoient priſe d'aller quelques milles à cheval à la rencontre de leur Seigneur ; car il leur avoit dit le jour auquel il l'attendoit. Mais, comme il n'ignoroit pas que M. B.... vouloit éviter le grand bruit, pendant le ſéjour qu'il ſe propoſoit de faire alors dans cette métairie, il avoit cru devoir empêcher l'éclat que leur démarche auroit fait. Pour cet effet, il s'étoit haſardé de leur dire qu'après que tout ſeroit arrangé, & que l'on ſeroit en poſſeſſion des nouvelles acquiſitions, ils auroient la ſatisfaction de le poſſéder de temps en temps ; & qu'en attendant il les préſenteroit l'un après l'autre à leur digne Maître, avant qu'il quittât la Province.

La maiſon, Madame, eſt grande & fort commode ; grace aux ſoins & à l'attention du bon M. Longman, nous avons trouvé que tout, tant dans l'intérieur que dans l'extérieur de la maiſon, étoit très-propre & très-bien arrangé. Le fonds eſt riche, les granges & les autres bâtiments ſéparés de la maiſon ſont très-bien entretenus, de ſorte que mon pauvre pere & ma pauvre mere n'avoient rien à ſouhaiter, ſinon qu'eux & moi puiſſions mériter la moitié des bienfaits dont le cœur généreux de votre excellent frere nous combloit.

En effet, Madame, j'ai la ſatisfaction de découvrir tous les jours qu'il n'y a point d'homme

au monde plus généreux, & qui ait le cœur mieux placé que lui. J'en ſuis d'autant plus perſuadée, que je crois fermement qu'il n'a pas été ſi ſoigneux à cacher ſes mauvaiſes que ſes bonnes actions. Il eſt naturellement bienfaiſant; &, comme j'ai pris la liberté de lui dire, cette qualité eſt un don que Dieu lui a fait pour ſervir à ces excellents deſſeins, & qui, après qu'on en aura ôté tous les décombres de la ſenſualité, ſervira de fondement au plus noble de tous les édifices, ſur lequel des Ouvriers divins éleveront un temple où la Divinité prendra plaiſir à habiter. Pardonnez-moi, ma chere Myladi, je ſouhaite de n'avoir pas été ſérieuſe ici mal-à-propos; mais j'ai tant de preuves de ſa prudente bénéficence, que les autres ignorent, & dont il ne pouvoit pas m'ôter la connoiſſance depuis que je ſuis ſon aumôniere, que..... Mais cela n'eſt peut-être pas nouveau pour vous, Madame; chacun connoît la généroſité & la bonté de votre cœur. Quiconque avoit beſoin de ſecours, en trouvoit auprès de votre excellente mere, ma bonne Maîtreſſe; de ſorte que c'eſt là une qualité de famille; ainſi je n'ai pas beſoin de vous en parler.

J'eſpere, ma chere Myladi, que l'on ne prendra pas ce que je viens de dire comme ſi je ſuppoſois que notre obligation dût en être moindre. Il eſt vrai que je ne connois rien dans la Nature humaine qui approche plus de la Divinité, que cette diſpoſition à faire du bien à ſes ſemblables: car n'eſt-ce pas imiter l'exemple de la divine Providence qui, à chaque inſtant, nous accorde de nouveaux bienfaits,

& qui, en donnant aux riches le pouvoir de faire du bien, les rend ſeulement les diſpenſateurs de ſes graces? Mais cependant, comme il y a un ſi grand nombre d'objets de compaſſion dans le monde, & que l'ame la plus généreuſe ne ſauroit, à l'exemple de Dieu, faire du bien à tous, quelle obligation les perſonnes diſtinguées des autres ne doivent-elles pas avoir à ceux qui les diſtinguent ainſi! Cette réflexion bien peſée contribuera toujours à faire recevoir les bienfaits avec la reconnoiſſance due au bienfaicteur.

Je ne ſais ſi je m'énonce d'une maniere à faire comprendre tout ce que je voudrois exprimer. Lorſque je m'occupe à écrire là-deſſus, mon cœur eſt ſi pénétré de gratitude, que j'aurois beſoin de m'y étendre davantage, dans le temps même que je crains d'en avoir trop dit. La copie des lettres que je joins à celle-ci vous apprendra, Madame, en grande partie ce que vous ſouhaitez de ſavoir touchant ces heureux jours que nous avons paſſés dans le comté de Kent. Cela vous convaincra en même-temps que, tandis que durera notre correſpondance, je ne vous cacherai rien de tout ce qui pourra vous amuſer & vous divertir, ou mieux développer les ſentiments de notre gratitude. Ces lettres ſont au nombre de trois (1). J'écrivis la premiere à mon pere & à ma mere après notre retour du comté de Kent. La ſeconde eſt la réponſe de mon pere à la précédente. Et la troiſieme eſt la replique que je fis à la réponſe de mon pere.

(1) Ce ſont les trois premieres Lettres de ce Volume.

Vous n'aurez aucune peine à les diſtinguer, puiſqu'elles ſont numérotées.

Je finirai ici cette lettre, & interromprai en même-temps notre correſpondance, juſqu'à ce que je ſache ſi ce commerce n'eſt point trop au-deſſous de vous, & ne vous paroîtra pas trop peu de choſe pour l'entretenir; ſi vous ne me diſpenſerez point d'obéir à l'ordre que vous m'avez donné de vous écrire, lorſque vous verrez combien cet eſſai répond peu à l'attente que vous en aviez; ou enfin ſi, en cas que vous ne m'en diſpenſiez point, vous ſouhaiteriez que j'écriviſſe d'une maniere moins ennuyeuſe, moins ſérieuſe, en un mot, qu'il y eût quelque choſe de plus ou de moins. Je ſuis tout-à-fait diſpoſée à me conformer à votre goût; car dans tout ce qui dépendra de moi, vous n'aurez qu'à commander à celle qui eſt,

MADAME,

Votre obligée & fidelle ſervante,

P. B.

P. *S.* Votre très-cher frere, à l'inſu de qui je n'entreprendrai jamais rien qui puiſſe exiger quelque partie conſidérable de mon temps, me permet de continuer cette correſpondance, ſi vous me l'ordonnez. Il a encore eu la bonté de me dire qu'il ſe contenteroit de voir une partie de ce que nous écrirons, & ſeulement ce que je lui montrerai, ou que je lui lirai. Cela n'eſt-il pas bien, Madame? O Myladi, vous ne ſauriez vous imaginer combien je ſuis heureuſe?

LETTRE XII.

Ma chere PAMELA,

Vous m'obligez beaucoup, en m'accordant ma demande de ſi bonne grace. Je vous laiſſe entiérement libre de m'écrire comme vous le jugerez à propos, & ſelon l'humeur où vous ſerez en prenant la plume; car alors vous écrirez avec moins de contrainte; & vous devez ſavoir que ce que nous admirons le plus en vous eſt la vérité, la nature toute ſimple, & non pas des ſentiments étudiés & compaſſés. Nous pouvons entendre à l'Egliſe, ou lire dans nos cabinets cinquante bonnes choſes que nous n'attendons pas de vous; mais il n'y a que vous qui puiſſiez nous donner le plaiſir que procure l'expreſſion aiſée & naturelle de ces ſentiments qui nous touchent ſi fort lorſque nous liſons vos lettres. Votre reconnoiſſance, mon aimable fille, votre prudence, la droiture de votre cœur, votre humilité, paroiſſent ſi bien dans toutes vos lettres & dans la maniere dont vous exprimez vos ſentiments, qu'il n'eſt point étonnant que mon frere vous aime comme il fait. Je n'appréhende pas de vous rendre vaine, & de ruiner ainſi par des louanges ces graces que nous admirons en vous, & leſquelles, à cauſe de cela même, on ne ſauroit trop louer. Je crois en conſcience que, ſi tu peux le tenir comme tu as commencé, tu l'auras tout entier à toi; c'eſt là le double de ce que j'aurois jamais penſé

penſé que pût faire une femme à l'âge de dix-ſept ans.

Nous avons été charmés des lettres que vous avez jointes à votre derniere. En me les communiquant vous m'avez donné, non-ſeulement une preuve de votre confiance en moi, mais encore une marque de votre jugement & de votre prudence : car vous devriez bien penſer que nous, qui ſommes les proches de votre mari, étions attentifs à votre conduite, & avions les yeux ſur vous, pour obſerver l'uſage que vous feriez de votre pouvoir ſur lui en faveur de vos parents.

Juſqu'ici vous vous êtes conduite avec une prudence ſans exemple, & vous prenez la vraie méthode de faire goûter votre mariage aux plus fiers d'entre nous. Vous nous obligerez par-là, non-ſeulement à vous aimer, mais encore à reſpecter vos parents ; parce que l'honnêteté, comme je m'en apperçois, ſera leur caractere diſtinctif, & qu'ils ne s'oublieront point eux-mêmes, non plus que leur premiere condition.

Je vous dirai que vous faites fort bien d'en agir de cette maniere : car, ſi vous étiez inſatiables, ou *uſurpateurs*, comme le bon vieillard l'appelle, mon frere ſeroit le premier à s'en appercevoir, & chaque jour il penſeroit moins favorablement de vous, juſques à en venir, peut-être, à vous mépriſer & à ſe repentir de ſon choix. Il ne ſauroit ſouffrir l'ombre d'une tromperie, ni la ruſe, ni une humeur baſſement intéreſſée.

En un mot, vous êtes une charmante fille, & Myladi Elizabeth en dit autant. Elle ajoute de

plus que, ſi mon frere n'eſt pas le meilleur & le plus fidele des maris, il ne mérite pas, avec tout ſon bien & ſa naiſſance, de vous poſſéder. Je commence auſſi à penſer de la ſorte en moi-même.

Mais ne me ferez-vous pas la grace de m'envoyer la ſuite de vos lettres à votre pere? car vous le promettez, mon aimable griffonneuſe, dans celle que vous m'avez mandé de lui écrire de nouveau. Je m'impatiente de voir comment vous répondez à la derniere partie de la lettre au ſujet de vos parents qui ſouhaitoient de demeurer avec lui. Je ſais à quoi je dois m'attendre. Mais, quoi qu'il en ſoit, envoyez-la moi telle que vous l'avez écrite, & je verrai alors ſi j'ai eu raiſon de vous louer ou de vous blâmer. Il faut bien, Paméla, que vous nous donniez lieu de vous blâmer en quelque choſe. Ce n'eſt en effet qu'avec peine que je ſupporte la penſée que vous excellez autant que vous le faites, & que vous avez plus de prudence naturellement que n'en ont acquis les plus judicieuſes d'entre nous, par le moyen de tout ce que peut fournir une excellente éducation, & cinquante autres avantages que l'on retire de la converſation, dont vous n'avez pas été en ſituation de profiter, parce que ma mere vivoit d'une maniere fort retirée, tandis que vous avez été auprès d'elle, & que vous étiez aſſidue à la ſervir.

Mais je vous dirai ce qui vous a ſi fort perfectionnée, ce ſont vos écrits. Cette demangeaiſon de griffonner vous a été d'un grand ſecours. Car ayant un fond naturel de bon ſens, une prudence au-deſſus de votre âge,

vous avez, avec les obſervations que ces avantages vous ont mis en état de faire, été en même-temps à vous-même le *caillou & l'acier*, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi. De ſorte que vous avez pu allumer du feu quand vous le jugiez à propos, n'ayant beſoin pour cela que de feuilles ſeches, pour ſervir comme de boîte à fuſil pour y enfermer vos étincelles animées. Liſant avec aſſiduité, & accoutumée à écrire, ce qui imprimoit les choſes dans votre eſprit mieux que la lecture auroit pu le faire, jouiſſant d'ailleurs d'une heureuſe mémoire, vous vous rendiez propre tout ce que vous entendiez ou que vous liſiez, non-ſeulement vous vous le rendiez propre, mais il ſe perfectionnoit en paſſant par des conduits & des tuyaux plus ſains, & devenoit ſemblable à ces fruits fins entés ſur un ſauvageon, dont les ſucs plus abondants ſervent à rafiner & à perfectionner le fruit de la greffe, & à nous procurer ainſi les excellentes pêches veloutées, & les pavies avec leur beau cramoiſi.

Je crois réellement, Pamela, que je me perfectionnerai auſſi en vous écrivant. Sur ce pied-là, ma chere petite impertinente, vous rendrez tous ceux qui converſent avec vous, autant que j'en puis juger, meilleurs, plus ſages & plus ſpirituels qu'ils n'avoient lieu de penſer qu'ils le deviendroient jamais.

Pour ce qui me regarde, je commence à trouver du goût à écrire, je penſe; & votre correſpondance me fera peut-être reprendre l'inclination que j'ai eue pour la Poéſie dans le temps que j'étois fille. Mais comme le tour d'eſprit de Mylord Davers ne le porte pas à la lecture, mon

imagination s'eſt en quelque façon éteinte par degré ; & j'ai tâché, en femme obéiſſante, de former mon goût ſur celui du mari que j'avois choiſi.

Mais après tout, Paméla, vous n'êtes point du tout fiere, ſi je puis m'exprimer ainſi, de ma correſpondance ; & cependant je n'aurois jamais penſé que les choſes en fuſſent venues juſques-là. Vous vous appercevrez bien que je vous écris plus librement & avec moins de réſerve, afin de vous encourager à écrire ſans contrainte. Vous avez déjà fait de notre famille tout autant d'écrivains & de lecteurs ; de ſorte que Mylord Davers lui-même eſt devenu amoureux de vos lettres, & ſouhaite qu'on lui liſe toutes celles qui s'écrivent entre nous. Que dis-je ? Jean, qui étoit là-deſſus le plus grand étourdi que vous ayiez jamais connu, qui ne faiſoit que ſiffler & battre le pavé, & dont l'inclination pour les livres ne s'étendoit pas au-delà d'une chanſon ou d'un vaudeville ; Jean, dis-je, entre maintenant avec un viſage curieux, fait vœu de mettre la main à la plume, & de prendre du goût pour le genre d'écrire épiſtolaire. Il eſt dans l'intention, dit-il, ſi mon frere ne le prend pas en mauvaiſe part, de commencer par vous, ſûr d'avoir une réponſe.

J'ai encore vingt choſes à vous dire ; cependant lorſque j'ai commencé ma lettre mon deſſein étoit de n'écrire que dix ou douze lignes, & cela uniquement pour vous dire de ſuivre, en m'écrivant, votre méthode & votre ſtyle. Si vous me faites eſpérer que vous le ferez, je me dirai votre affectionnée

ſœur ; mais juſqu'à ce temps-là, je ſerai ſimplement

Votre Correſpondante DAVERS.

P. S. Je ne doute point que vous ne continuyiez la relation de votre voyage dans le comté de Kent.

LETTRE XIII.

Ma chere Myladi,

QUE de choſes obligeantes vous avez la bonté de dire de votre heureuſe Correſpondante! Quelles raiſons n'ai-je pas de m'eſtimer pour les avantages que me procurera, ſi je ſuis en état d'en profiter comme je dois, une correſpondance avec une Dame d'un ſi haut rang, & qui fait l'admiration de tous ceux qui la connoiſſent! C'eſt maintenant que je ſouhaite en effet de ne point m'énorgueillir. Etre louée par une perſonne auſſi ſpirituelle, par l'illuſtre ſœur de mon très-honoré bienfaiſteur, dont la faveur a toujours fait ma principale ambition, après celle de M. B...., cela ne ſuffiroit-il pas pour remplir de vanité un eſprit mieux affermi & plus égal que le mien?

J'avois bien oui dire à feu ma très-honorée Maîtreſſe que, quand ſa chere fille vouloit s'en donner la peine, elle réuſſiſſoit parfaitement dans le ſtyle épiſtolaire : mais je n'aurois jamais eu la préſomption d'eſpérer

d'être, en quelque maniere, un ſujet à vous donner lieu d'exercer votre talent, beaucoup moins encore d'être appellée votre Correſpondante.

L'honneur que vous me faites, Madame, me rend fiere; oui, très-fiere. Je le regarde comme une augmentation de mes plaiſirs, qui n'en étoient ſuſceptibles que par ce ſeul endroit. Je vais donc m'appliquer à vous obéir ſans réſerve.

Mais permettez-moi d'abord, Madame, de renoncer à tout le mérite de cette perfection que vous avez la bonté d'attribuer à mes écrits. S'ils méritent quelque attention, je n'ai pas lieu de m'en glorifier, puiſque cela eſt principalement dû à ma très-bonne Maîtreſſe défunte. Il eſt difficile de s'imaginer combien cette Dame a pris de peine pour ſon humble ſervante. En me faiſant tenir le livre des charités dont j'étois la diſpenſatrice, elle m'y faiſoit toujours écrire à ma maniere les circonſtances où ſe trouvoient les malheureux qui étoient l'objet de ſa bénéficence, l'affliction qu'ils reſſentoient de leur triſte état, & leur joie en éprouvant les doux effets de ſa bonté. C'eſt par ce moyen que je ſuis entrée de bonne heure dans les différentes ſituations d'un cœur honnête, & que j'ai été inſtruite à mieux régler le mien. Mais je profitois ſurtout des excellentes remarques que ma bonne Maîtreſſe avoit accoutumé de faire lorſque je lui liſois ce que j'avois écrit. Pluſieurs fois même elle a jetté les yeux avec quelque plaiſir ſur mes remarques, & elle a eu la bonté de les louer. Alors j'étois ſa bonne, ſa chere

Paméla, ſa jeune fille qui promettoit beaucoup. Alors elle me prenoit quelquefois la main avec tranſport, la ſerroit dans les ſiennes, & daignoit me baiſer. Toujours elle me diſoit, dans ces occaſions, ce qu'elle avoit réſolu de faire pour moi, ſi Dieu la conſervoit & que je continuaſſe à mériter ſes bontés.

Oh! ma chere Myladi, vous ne ſauriez concevoir quel encouragement cette condeſcendance & cette bonté étoient pour moi! Non, Madame, vous ne ſauriez le concevoir.

J'avois alors coutume de me jetter à ſes pieds, & d'embraſſer ſes genoux; & les yeux baignés de larmes de joie, je m'écriois ſouvent: ô ma très-chere Maîtreſſe! accordez-moi ſeulement la continuation de vos bonnes graces & de vos agréables inſtructions; c'eſt-là tout ce que votre heureuſe, votre trop heureuſe Paméla peut ſouhaiter.

Mais il faut vous obéir, Madame, & vous écrire avec autant de liberté qu'il me ſera poſſible; car vous ne devez pas vous attendre que je puiſſe me défaire entiérement de cette crainte reſpectueuſe, qui, en vous écrivant, me gênera davantage que ſi j'écrivois à mon pere ou à ma mere, dont la prévention pour leur fille m'aſſure, en quelque maniere, de la bonne opinion qu'ils auront de ce que j'écris.

Pour abréger la relation que je dois vous faire de ce qui s'eſt paſſé pendant notre agréable ſéjour dans le comté de Kent, je joints ici aux trois lettres que je vous ai envoyées ci-devant, non-ſeulement celle que j'écrivis à mon pere, & que vous m'avez demandée,

mais encore la réponſe qu'il y fit. Elles vous apprendront, Madame, ce que vous ſouhaitez de ſavoir au ſujet de quelques-uns de mes parents qui avoient envie d'aller demeurer avec mon pere, & quel a été mon avis là-deſſus. Je me flatte que vous vous rangerez auſſi de mon opinion; car quand on eſt incapable de détours, qu'on marche droit, & qu'on ne ſe propoſe rien d'illégitime, on n'appréhende pas la pénétration de la perſonne la plus attentive à nos démarches, & on ne doute point de ſon approbation. Auſſi éprouvé-je, Madame, une double ſatisfaction de ce que vous avez la bonté d'avoir l'œil ſur ma conduite. La premiere, parce que j'eſpere qu'en général elle ſouffrira l'examen le plus ſévere. La ſeconde, parce que, quand mes actions ne répondront pas à mes intentions, je me flatte que vous aurez la bonté d'être mon Cenſeur, auſſi-bien que ma Correſpondante. Cela me fournira les moyens de me corriger, de devenir, autant du moins que mes foibles talents le permettront, telle que vous ſouhaiteriez que je fuſſe.

Comme les lettres que je vous ai envoyées ci-devant, & celles que je vous envoie aujourd'hui, vous inſtruiront de diverſes particularités, que j'ai tâché de mettre dans un auſſi grand jour qu'il m'a été poſſible, telles que ſont une courte deſcription de la maiſon & de la ferme, & l'inclination où eſt votre très-honoré frere de s'y retirer de temps en temps, auſſi-bien que la relation de la félicité & de la reconnoiſſance de mes chers parents, & les vœux qu'ils font pour mériter les douceurs

que la bonté de M. B... a accumulées ſur eux, je ne parlerai du reſte qu'en abrégé.

Je remarquerai en particulier que la conduite de mon cher bienfaiſteur, tant envers moi, qu'envers mes chers parents, M. Longman & ſes fermiers, n'a été qu'une ſuite continuelle de bonté & de condeſcendance. Il cherchoit, par toutes ſortes de voies douces & généreuſes, à engager cette honnête couple à être libre & gai avec lui. Voyant qu'ils ne pouvoient pas ſe défaire de cette crainte reſpectueuſe qu'ils lui doivent plus que toute autre perſonne, & qu'ils lui témoignent dans toutes les occaſions, il leur prenoit la main, & les appelloit ſouvent par les noms les plus tendres, & qui expriment les plus étroites relations de parenté, comme s'ils avoient été ſes propres parents. Il les auroit diſtingués plus ſouvent de cette façon, s'il ne ſe fût pas apperçu qu'ils étoient trop touchés de ſa bonté pour ſupporter l'honneur qu'il leur faiſoit *avec égalité d'eſprit*, comme mon cher pere s'exprime dans ſa premiere lettre. Il paroiſſoit ſur-tout prendre plaiſir à ſe ſurpaſſer en témoignage envers eux en préſence des étrangers, de ſes fermiers & de Meſſieurs Sorby, Bennet & Shepherd. Ces derniers ſont trois des principaux Gentilshommes du voiſinage, qui nous ſont venus voir avec leurs épouſes, & auxquels nous avons tous rendu cette viſite; car votre cher frere ne permit pas à mon pere & à ma mere de refuſer l'invitation de ces honnêtes familles.

Jugez, ma chere Myladi, de quelle joie ces charmantes diſtinctions & cette aimable maniere d'agir devoient remplir leurs honnêtes

cœurs ! Jugez de mes ſentiments & de ma reconnoiſſance pour ces témoignages continuels de ſa bonté ! Jugez du reſpect & de l'eſtime que cette conduite doit inſpirer à chacun pour cet excellent couple ! Une fois que madame Bennet avoit touché un mot de leur précédente condition, auquel elle cherchoit inutilement, avec quelque confuſion, de donner un tour favorable, ce cher Monſieur l'interrompant, dit : ce que vous venez de dire, Madame, eſt fort bien, & n'a beſoin d'aucune apologie. Pour vous le faire voir, continua-t-il, c'eſt que je vous raconterai moi-même ce que vous ne ſauriez apprendre de qui que ce ſoit autant en détail, & qui, ſi je cherchois à le cacher, ſeroit chez moi un orgueil auſſi ſtupide que mépriſable. Il leur fit alors un récit abrégé de mon hiſtoire, qui étoit ſi fort à mon avantage, & ſi peu au ſien, par la relation ſincere qu'il fit de tous ſes attentats, que vous ne ſauriez vous imaginer, Madame, combien cette nobleſſe en fut touchée & combien elle applaudit en particulier à ſa généroſité tant envers moi qu'envers mes chers parents. Vous me permettrez, Madame, de remarquer ici que les choſes étant dans l'état où elles ſont, la politique, auſſi-bien que la nobleſſe des ſentiments, exigeoient de lui cette franchiſe & cet aveu. Car, en parlant de ſa mauvaiſe conduite, & de la baſſeſſe de notre condition ſelon les idées qu'ils en avoient, & ne laiſſant aucun lieu aux reproches des auditeurs, que leur reſtoit-il à faire qu'à applaudir?

Tous les jours nous allions nous promener en voiture dans les environs, ou bien nous nous promenions à pied ſur ſes terres. Pendant notre

ſéjour il a fait percer un taillis (comme il l'appelle, mais c'eſt plutôt un petit bois), pour donner la vue d'une colline qui fait face à un vieux balcon qui ſe trouve au milieu de la maiſon. Il a donné ordre de planter un bois ſur le penchant de cette colline, & d'élever au ſommet un petit bâtiment dans le goût d'un ancien temple grec, dont il leur a donné le deſſein fait de ſa propre main, d'après un pareil édifice qu'il a vu dans les pays étrangers. Tout cela, & les autres réparations dont j'ai parlé dans la lettre à mon pere, ſera achevé vers le temps que nous y retournerons.

Pendant que nous y avons été, ce cher ami me ſollicitoit à chaque moment de me divertir comme je le jugerois à propos, & me reprochoit fréquemment que je paroiſſois ne donner la préférence à aucun genre de divertiſſement ſur un autre. Il me preſſoit même de propoſer quelquefois ce que je ſouhaitois qu'il fît pour me faire plaiſir, & de ne lui en pas laiſſer toujours le choix. Il ajoutoit que cette conſtante complaiſance à faire tout ce qu'il propoſoit lui faiſoit craindre qu'il ne me gênât quelquefois, & qu'il ſouhaiteroit que je fiſſe uſage de ma volonté, puiſqu'il étoit impoſſible qu'il n'eût du plaiſir à y conformer la ſienne.

Mais, comme je lui diſois, ſon affection pour moi le rend plus attentif à rechercher ce qui peut me faire plaiſir, que ce qui peut en faire à lui-même, & ſa bonté prévient tous mes ſouhaits : comment ſeroit-il poſſible alors que je ne répondiſſe pas avec plaiſir & avec reconnoiſſance à toutes ſes inſinuations? Et quoiqu'il paroiſſe que ce ſoit là l'effet d'une obéiſſance

implicite à ſa volonté, c'eſt cependant le pur effet de la mienne; & la choſe ne ſauroit être autrement.

Je ne vous ennuierai pas, Madame, par une plus ample relation des particularités de ces heureux jours, qui ont été ſereins juſqu'au dernier. Vous jugerez mieux que je ne pourrois le décrire de ce qui ſe paſſa dans la ſéparation de mes chers parents, & de leur très-honoré bienfaiteur & de moi.

Nous partîmes, accompagnés des vœux de tous les habitants; car votre cher frere a laiſſé après lui des marques éclatantes de ſa bonté, ordonnant à M. Longman de leur dire qu'il vouloit leur faire appercevoir que c'étoit la premiere fois qu'il venoit chez eux depuis que ce fonds de terre étoit entre ſes mains.

Permettez-moi, Madame, de remarquer que, pendant cet heureux intervalle, je n'ai pu m'empêcher de remercier Dieu ſouvent, & moi-même très-ſouvent en particulier, des conditions charmantes ſous leſquelles je me trouvois dans cette terre du comté de Kent; bien différentes de celles ſous-leſquelles j'y aurois été, ſi j'avois imprudemment accepté les propoſitions qu'on l'on me faiſoit. Je n'en dis pas davantage, parce que vous vous rappellerez aiſément que cette terre devoit être une partie du prix de mon infamie.

Nous repaſſâmes par Londres en faiſant des traites auſſi peu fatigantes que celles que nous avions faites en venant. Nous ne nous arrêtâmes pas plus long-temps dans cette Capitale, que nous n'avions fait à notre paſſage. Votre cher frere alla ſeulement chez ſon Banquier,

ſouhaitant qu'il lui cherchât une maiſon aſſez belle pour y faire ſa réſidence pendant l'hiver. Il vouloit qu'elle fût aux environs du *Soho ſquare*, ou des nouveaux édifices que l'on nomme *Hannover ſquare*. Il laiſſa M. Longman à Londres pour examiner celle que ſon Banquier jugeroit lui convenir.

C'eſt ainſi qu'avec le ſecours des lettres que nous nous ſommes écrites réciproquement, mes chers parents & moi, j'ai rempli ce qu'exigeoit le premier de vos ordres. Je finis donc en vous aſſurant que je ſuis avec un profond reſpect.

MADAME,

Votre très-humble & très-fidelle ſervante,

P. B.

LETTRE XIV.

Ma très-chere Myladi,

J'ENTREPRENDS dans cette lettre d'obéir au ſecond ordre que vous m'avez donné, qui conſiſte à vous raconter la maniere dont votre cher frere me communiqua l'aventure de l'infortunée Demoiſelle Godfroy, & la conduite que je tins dans cette occaſion. Je ne ſaurois mieux répondre à ce que vous attendez de moi, qu'en tranſcrivant ici la relation que j'en fis alors, laquelle ſe trouve dans les lettres à mon pere & à ma mere, que vous n'avez

point vues : en voici les propres termes *.

Voilà, ma chere Myladi, la relation que je donnai de cette triſte affaire à mes parents, lorſque j'en fus inſtruite pour la premiere fois.

C'eſt un grand plaiſir pour moi de pouvoir dès à préſent me flatter, à en juger par les avis que vous avez eu la bonté de me donner, que je me ſuis conduite dans cette affaire comme vous auriez ſouhaité que je l'euſſe fait. Il eſt vrai, Madame, que je n'aurois pas pu me conduire autrement ; car je plaignois très-ſincérement cette infortunée Demoiſelle. Quoique dans ce moment je ne puſſe pas m'empêcher d'éprouver de la joie de ce que j'avois eu le bonheur d'échapper aux dangereux attentats de ce cher intriguant; cependant jamais l'hiſtoire d'aucune fille malheureuſe n'a fait ſur moi des impreſſions pareilles à celles qu'a fait celle de Mademoiſelle Godfroy. Elle l'aimoit, & croyoit ſans doute qu'il l'aimoit trop pour profiter peu généreuſement de l'avantage que la paſſion lui donnoit ſur elle. Elle en vint donc par degrés juſqu'à ſe mettre en ſon pouvoir. Mais, hélas ! ceux qui ſont le plus qualifiés pour ſéduire le ſexe, ont rarement la charité & la compaſſion d'épargner ces pauvres créatures qui ſe mettent ainſi en leur puiſſance. L'amour, quand on lui laiſſe prendre l'empire, eſt aſſurément une triſte choſe. C'eſt un parfait tyran. Il exige une obéiſſance ſans bornes à ſes ordres deſpotiques, & regarde

* Comme l'on peut lire toute cette relation dans le Tome IV de cet Ouvrage, il ſeroit inutile de la répéter ici. Il ſuffit donc d'y envoyer le Lecteur.

Digitized by Google

tout acte de modération, de prudence, & de vertu même, comme tout autant d'actes de rebellion contre l'autorité qu'il a uſurpée.

Lorſqu'on eſt poſſédé de cette paſſion, les défauts mêmes de ceux que nous aimons ne deviennent-ils pas des perfections ? Les crimes ne paroiſſent que trop ſouvent aux yeux d'un eſprit peu attentif, que comme des foibleſſes humaines ; & ces foibleſſes, communes à tous, ſont toujours pardonnables, parce qu'elles ſont regardées comme un effet de la fragilité de notre nature.

Les gens amoureux ſont encore expoſés à un autre malheur : ils ont toujours une haute opinion de l'objet de leur amour, & une petite idée d'eux-mêmes, tant l'amour eſt terrible.

Je ne dis point cela, Madame, pour excuſer la faute de cette pauvre Demoiſelle. Rien ne ſauroit l'excuſer, parce que la vertu eſt préférable & doit auſſi l'être à toute autre conſidération & à la vie même. Mais il me ſemble que j'aime ſi fort cette Demoiſelle, à cauſe de ſon édifiante pénitence, que j'exténuerois bien volontiers ſon crime, ſi je pouvois : & cela d'autant plus, qu'il eſt tout-à-fait probable que c'étoit leurs premieres amours de part & d'autre, & qu'elle ne pouvoit pas le regarder comme un ſéducteur de profeſſion.

Vous verrez, Madame, par ce que j'ai tranſcrit, quelle a été ma conduite à l'égard de l'aimable Demoiſelle Goodwin. Je ſuis ſi folle de cette petite fille, tant à cauſe de ſa malheureuſe mere, quoique je ne la connoiſſe pas perſonnellement, qu'à cauſe des relations

qu'elle ſoutient avec ce cher Monſieur que je dois aimer & honorer, que je vous prie, Madame, de vous intéreſſer en elle, afin qu'on la mette ſous ma direction dès qu'on me jugera capable d'en prendre ſoin. Je ſuis ſûre que j'en agirai à ſon égard avec autant de tendreſſe que ſi j'étois ſa propre mere. C'eſt une grande ſatisfaction pour moi de ſavoir que M. B.... aime avec tant de raiſon cette innocente enfant. Je ſuis,

MADAME,

Votre très-obligée & très-humble ſervante,

P. B.

LETTRE XV.

Ma chere Myladi,

JE viens maintenant aux remarques que vous avez eu la bonté de faire ſur ma conduite envers madame Jewkes. Vous trouvez qu'elle eſt trop douce, & que j'ai été trop facile à pardonner à cette pauvre femme, vu l'infamie dont elle s'étoit rendue coupable.

Vous dites, Madame, » que je n'aurois » pas dû la ſouffrir devant moi, après l'indi» gne aſſiſtance qu'elle prêta à M. B..... pour » accomplir ſes infames deſſeins; beaucoup » moins encore la laiſſer dans ſa place, & » la récompenſer de ſon infamie. « Mais, hélas! qu'aurois-je fait, ma chere Myladi? Priſonniere pendant pluſieurs ſemaines, au

mépris de toutes les loix de la ſociété civile, ſans aucun ami qui eût la hardieſſe de ſe déclarer pour moi, & chaque jour dans l'attente d'être ruinée & perdue par l'un des hommes les plus hautains & les plus déterminés de toute l'Angleterre, quel parti auroit-il été en mon pouvoir de prendre? Lorſque Dieu eut jugé à propos de lui changer le cœur, de lui faire perdre de vue ſes mauvais deſſeins, & de l'engager à m'aimer d'un amour honnête, moi ſa pauvre ſervante, peut-on penſer que j'aurois dû réſiſter ſur certaines conditions avec un homme de ce caractere, au pouvoir duquel je me trouvois? Si je l'avois irrité, n'auroit-il pas pu reprendre ſes premiers projets contre moi?

Les dangers auxquels j'avois été expoſée étoient ſi grands, que je n'étois jamais ſans des appréhenſions qui me rendoient la mort préférable à la vie; mais, lorſqu'ils furent paſſés, j'en eus une trop grande joie pour penſer à refuſer aucune condition ſupportable, moyennant qu'elle tendît à conſerver mon honneur.

Je ſais que des perſonnes d'un rang auſſi diſtingué que le vôtre, Madame, & celui de Myladi Elizabeth, qui ſont nées dans l'indépendance, & qui, je puis bien le dire, ſont héréditairement ſur le même pied que les premiers Gentilshommes du pays, auroient fait éclater leur courage, & auroient voulu avoir le droit de changer leur domeſtique, & de choiſir ceux qu'elles auroient jugé à propos, en diſtribuant à leur goût les récompenſes & les peines, ſelon le mérite de

chacun. Mais qu'eſt-ce qu'auroit pu faire une pauvre fille comme moi ? Comment aurois-je pu me donner les airs d'une Dame, moi qui devois tous mes titres à la bonté de ma bonne Maîtreſſe défunte, & à certains agrémens qu'on avoit la bonté de trouver à ma perſonne, qui n'avoient ſervi qu'à me rendre l'objet d'infames attentats? Comment aurois-je pu marquer du mécontentement après être paſſée d'un état de crainte & de terreur à un autre où j'avois des eſpérances qui ſurpaſſoient tout ce que j'aurois jamais pu ſouhaiter? Comment m'auroit-il été poſſible de témoigner du reſſentiment, quand votre cher frere me demandoit de pardonner à cette méchante femme comme une marque que je lui pardonnois auſſi ſa dureté envers moi ? Y auroit-il eu de la prudence à le faire, puiſque j'avois ſi ſouvent éprouvé la violence & l'impétuoſité de ſon tempérament, auquel ſa chere mere ne s'oppoſoit jamais qu'après que la fougue étoit paſſée ? N'y auroit-il pas eu de l'ingratitude à lui refuſer ſa demande dans un temps où il ne ceſſoit de reconnoître ſa faute; & où il étoit toute bonté, ce dont il me ſeroit aiſé d'alléguer plus d'un exemple?

Mais, mes cheres Dames (permettez-moi dans cette occaſion de m'adreſſer à Myladi Elizabeth, auſſi-bien qu'à vous, Madame), je ſerois inexcuſable ſi je vous cachois la vérité. Je vous dirai donc que je pardonnai à cette pauvre miſérable, non ſeulement par égard pour les ordres de M. B....., mais encore par inclination.

Je vous laiſſe à juger, Meſdames, s'il y a du mal en cela. Et, comme je ne prétends point être parfaite, je ſuis toute diſpoſée à reconnoître ce que vous jugerez être condamnable dans ma conduite. Je vous dirai cependant que, ſi la choſe étoit à refaire, je crois fermement que je ne ſaurois m'empêcher de lui pardonner encore. Si je ne pouvois pas dire cela, on penſeroit que j'ai lâchement fait la cour aux paſſions de mon Maître, & que j'ai fait volontairement, & le ſachant bien, une mauvaiſe action ; ce que je ne penſe pas que perſonne voulût faire.

Vous ne ſauriez vous imaginer quel fut mon triomphe lorſqu'on remit, du moins en apparence, cette pauvre créature en mon pouvoir. Car, ſi j'avois donné lieu à M. B..... de penſer que j'en ferois un mauvais uſage, il auroit pu arriver qu'elle auroit repris le deſſus, & que l'on m'auroit de nouveau commis à ſa garde. Lorſqu'elle vit que les affaires avoient changé de face, elle paſſa du plus haut degré d'inſolence & de hauteur, qui avoient augmenté la groſſiéreté de ſes traits, à une humilité rampante, & je vis, dans toute ſa contenance, le crime mortifié.

Ce changement de conduite, qui ſe manifeſta d'abord par une crainte mêlée de triſteſſe, & enſuite par une eſpece de ſilence reſpectueux, me fit connoître quelle influence je pouvois avoir ſur elle. Il n'étoit pas étonnant que cette méchante femme, qui marquoit tant de ſoumiſſion dans le temps de la faveur d'une perſonne qui avoit été depuis peu ſa priſonniere, eût cru qu'il étoit de ſon devoir

d'exécuter des ordres auſſi injuſtes lorſque ſon Maître l'exigeoit d'elle.

Il eſt bien ſûr que ſi, après quelques-uns de ſes mauvais traitements, un regard avoit pu la tuer, elle auroit perdu la vie bien des fois. Mais, comme j'ai appris à diſtinguer les perſonnes des actions, je n'aurois pas pu, quelques odieuſes que ſes dernières actions aient été, garder un ſeul jour mon reſſentiment contre cet inſtrument purement paſſif de mon malheur. J'en excepte ſeulement le temps de ma grande épreuve. Elle ſe montra ſi méchante envers moi, que je ne pouvois la voir, même après deux jours qu'elle évita de ſe préſenter devant mes yeux, ſans de grandes émotions & de grandes palpitations de cœur. Auſſi repréſentai-je à votre frere combien il étoit dur pour moi de pardonner une méchanceté ſi indigne de notre ſexe.

Cependant, mes cheres Dames, quand j'eus mieux examiné la choſe, je lui pardonnai aiſément, & lui ayant pardonné, je la ſouffris en ma préſence, & j'agis envers elle conſéquemment à ce pardon, comme ſi elle ne m'avoit pas ſi cruellement offenſée. En effet, auroit-ce été un pardon que d'en agir autrement, ſur-tout puiſqu'elle étoit ſi honteuſe de ſon crime, & qu'il n'y avoit pas à craindre qu'on lui donnât lieu de le renouveller?

Voici les réflexions que je fis dans cette circonſtance. Pauvre & malheureuſe femme! je te pardonnerai tes deſſeins infernaux, puiſque ton Maître & le mien le ſouhaite. Tu es en effet au-deſſous du reſſentiment même d'une pauvre fille comme moi. Vile & abjecte que tu

es, je ne laiſſerai pas d'avoir pitié de toi! Mais celle qui eſt l'objet de ma pitié doit-elle être celui de ma colere? Moi qui avois accoutumé de friſſonner & de trembler lorſque j'appercevois ton orgueil, je prendrai maintenant cette ſupériorité aſſurée que donne une bonne conſcience; je regarderai avec mépris ta contenance criminelle, qui ſera une preuve que tu te condamne toi-même; je te verrai dans un état où tes yeux n'impoſeront plus ſilence aux miens, & où tu n'oſeras pas même les lever. Souffre les reproches de ta mauvaiſe conſcience, vile & criminelle femme, indigne de porter ce nom, qui paroît avoir été choiſie pour ſervir à orner l'innocence, & à faire d'autant mieux briller la pureté! Si tu ne pouvois encore ſervir d'exemple de repentance & de miſéricorde, ce ſeroit l'unique avantage qu'une auſſi malheureuſe créature que toi ſeroit capable de procurer aux autres! Tu ſeras aſſez punie par ces reproches, ſans qu'il ſoit néceſſaire de m'expoſer au blâme de m'être miſe de niveau avec toi, en puniſſant ta méchanceté, aujourd'hui qu'il n'eſt plus en ton pouvoir de me nuire!

Telles furent mes penſées, mes fieres penſées, tant mon cœur étoit éloigné d'avoir la lâche intention de pardonner, à la requiſition de M. B....., à cette malheureuſe, cette vile, cette rampante, cette abjecte femme, cette Jewkes aſſez humiliée d'elle-même, & plus qu'humiliée.

Quand vous vous rappellerez, Meſdames, qui j'étois, ce que j'étois, & à quoi j'étois deſtinée: quand vous réfléchirez ſur l'éton-

nante révolution qui venoit de ſe faire en ma faveur, & ſur la brillante perſpective que j'avois devant moi, qui étoit ſi fort au-deſſus de mes eſpérances, que, laiſſant entiérement la direction de toute cette affaire à la Providence divine, je n'oſois porter mes regards ſur ce qui paroiſſoit naturellement devoir en être les ſuites : quand vous conſidérerez que je voyois mon fier perſécuteur ſe repentir des maux qu'il m'avoit faits ; cet eſprit altier, qui avoit accoutumé de me faire trembler, & que je n'avois jamais regardé ſans une crainte reſpectueuſe, excepté dans ces circonſtances où ſon crime & mon innocence donnoient un courage ſurnaturel à mon cœur naturellement timide, me prendre hautement ſous ſa protection : quand vous vous repréſenterez cet homme d'un caractere ſi impétueux s'abaiſſer juſqu'à ſupplier une perſonne qu'il avoit ravalée bien au-deſſous de ſa condition de ſervante qui étoit ſa priſonniere, & qu'il avoit ſaiſie pour lui faire ſouffrir des choſes plus dures que la mort, & s'humilier juſqu'à reconnoître l'infamie de ſes deſſeins : quand vous penſerez qu'il alla juſqu'à me dire une fois : » que » le pardon que j'accordois à madame Jewkes » me ſeroit plus avantageux que je ne pen» ſois ; & à elle, en ma préſence, qu'à l'ave» nir elle devoit me témoigner tout le reſpect » dû à une perſonne qu'il aimoit ; & une autre fois qu'il ne valoit rien du tout, & » que j'étois bien facile à pardonner. « Enſuite, dans une autre occaſion, ſe mettant dans le même rang que madame Jewkes, il lui dit : » Nous ſommes en de généreuſes mains : en

» effet, ſi Paméla ne vous pardonnoit pas, je » croirois qu'elle ne me pardonne qu'à demi, » puiſque vous n'avez agi que par mes or- » dres. Enfin, comme nous avons été com- » plices, lui diſoit-il encore, notre grace doit » être entérinée dans un ſeul & même acte. « Quand, dis-je, vous concevrez, Meſdames, que l'on me regardoit comme une Souveraine à qui il falloit venir demander pardon, & que je voyois mon Seigneur & Maître le ſolliciter pour lui & pour une coupable créature qu'il mettoit ſous mespieds, pourriez-vous conce- voir un triomphe pareil à celui de la pauvre Paméla? Aurois-je eu la lâcheté d'écraſer cette malheureuſe femme, que l'on remettoit à ma diſcrétion, & que je voyois ſi abaiſſée & ſi humiliée dans cette occaſion? Après que mon Maître m'avoit ainſi fait connoître ſa volon- té, en aurois-je bien agi envers lui, & y au- roit-il eu de la prudence de ma part à mar- quer du reſſentiment à cette créature?

Tandis qu'en dépit des complots & des intri- gues de mon Maître, & des inſtigations & des aſſiſtances de cette méchante femme, je jouiſ- ſois des doux fruits de cette innocence que Dieu m'avoit fait la grace de conſerver: tan- dis que toutes mes eſpérances s'augmentoient au-delà de mes vœux: tandis que je ne voyois ſur moi aucun nuage; que le ſoleil brilloit dans toute ſa clarté, & que mon eſprit étoit tran- quille, qu'il n'avoit rien à faire qu'à remer- cier la Providence des tendres ſoins qu'elle avoit pris de moi, que je méritois ſi peu: tan- dis que je voyois, comme je l'ai déja dit, mon perſécuteur devenu mon protecteur, & mon

ennemie changer de conduite à mon égard ; ramper & ne marcher qu'en chancelant devant moi, & m'adreſſer la parole d'une voix craintive & entre-coupée, doutant ſi je voudrois lui pardonner : tandis que je conſidérois cet original de l'inſolence changé en perſonne douce & s'agenouiller preſque devant moi : ſes mains menaçantes ſe joindre pour me ſupplier ; ſes yeux ſans pitié pour l'innocence, ſe baiſſer pleins du ſentiment de ſon crime ; & les accents de cette langue effrayante exprimer ces mots en bégayant : » je vois » que vous ſerez ma Maîtreſſe, & je ſais bien » alors ce qu'il faudra que je devienne : » tandis, dis-je, que je me trouvois dans une ſi charmante ſituation, n'étoit-ce pas, Meſdames, un triomphe ſuffiſant pour Paméla, pour cette Paméla qui peu auparavant avoit été ſi malheureuſe, & qui ſe trouvoit alors dans une condition ſi glorieuſe ? Falloit-il encore punir cette femme, ou plutôt pouvois-je moins faire que de lui pardonner ? Mais, après lui avoir déclaré que je lui pardonnois, ne devois-je pas montrer par des effets la ſincérité de ce pardon ?

Je trouvois, mes cheres Dames, dans le changement que la Providence avoit apporté à ma condition, tant de ſujets de joie, que j'avois beaucoup de peine à ſurmonter mon orgueil naiſſant, & que je croyois qu'il y avoit bien plus de danger de m'énorgueillir, en voyant augmenter à chaque moment la contrition de cette pauvre créature, qu'il n'y en avoit de paſſer pour coupable de baſſeſſe de cœur, en m'abaiſſant (car c'eſt là, Meſdames, le terme

terme qu'il convenoit d'employer dans le degré d'élévation où je me trouvois (jusqu'à lui pardonner). Mais quoi ! ne lui aurois-je pas pardonné cette méchanceté à laquelle j'avois heureusement résisté, & qui avoit si fort contribué à mon exaltation? En effet, permettez-moi de le répéter, mes cheres Dames, il m'étoit impossible de ne lui pas pardonner. Comment l'aurois-je pu ? Si je ne l'avois pas fait, ne serois-je pas sortie de mon caractere ? n'aurois-je pas agi contre tout ce que mon Maître attendoit de moi, contre les idées de ce Maître qui a l'ame si grande, quoiqu'il lui arrive quelquefois, comme dans mon cas, d'oublier ses principes ?

Cela ne lui auroit-il pas fait voir que Paméla, née dans l'obscurité, étoit incapable de toute action généreuse, puisqu'elle rejettoit l'unique demande qu'elle auroit occasion d'accorder, en conservant son honneur, vu la bassesse de sa condition ? N'auroit-il pas pensé, qu'une pauvre villageoise devenoit, en changeant de fortune, aussi capable de ressentiment & de vengeance que la femme du plus haut rang? Ne se seroit-il pas imaginé qu'il ne lui manquoit qu'un pouvoir suffisant pour faire éprouver à celui qui l'avoit si griévement tourmentée, son humeur inflexible? Mais toutes ces réflexions ne lui auroient-elles pas donné lieu de croire que j'étois plus propre à être une arrogante Maîtresse, qu'une femme humble & obéissante ? Et conformément à cette idée, n'auroit-il pas repris son plan, & continué ses projets ?

Je vois, auroit-il dit, que cette fille a les

paſſions violentes, & qu'elle eſt ſuſceptible de vifs reſſentiments ; qu'elle s'y abandonnera & ſe laiſſera gouverner par elles : je profiterai de l'ouverture qu'elle vient de me donner, en faiſant voir ſon caractere inexorable : je ſatisferai ſa vengeance, juſqu'à ce qu'enfin je faſſe tomber ſur elle les effets de cette cruelle paſſion : je favoriſerai ſon orgueil, juſqu'à ce que je m'en ſerve pour opérer ſa chûte : car, née dans l'obſcurité, il ne faut pas penſer à en faire ma femme, ſur-tout puiſqu'elle cache dans ſon ſein toute la fierté & toute l'arrogance (car vous ſavez, Meſdames, avec quelle hauteur il parle de notre ſexe) des femmes de la plus haute qualité. Avec un peu de perſévérance, en me rendant attentif aux moments où elle n'eſt pas ſur ſes gardes, & en la prenant par ſon foible, que je tâcherai d'abord de découvrir, & dont enſuite je tirerai avantage, je ne manquerai pas de venir à bout de mes deſſeins.

N'auroit-ce pas été là le langage & la réſolution de ce cher intrigant. Car, Madame, vous auriez de la peine à concevoir les combats qu'il a eus à ſoutenir, pour porter ſon eſprit altier à faire l'humble démarche qu'il a faite. Quoique, par la grace de Dieu, je me flatte que tous ſes deſſeins auroient été ſans ſuccès, cependant que ſais-je ſi ce foible cœur n'auroit pas manifeſté par degrés des choſes qui y étoient cachées, & qui l'auroient encouragé à pourſuivre ſes deſſeins, & auroient augmenté mes épreuves & mes dangers? Peut-être même que, s'il n'avoit pu, ni ſurmonter ſa paſſion d'un côté, ni vaincre ſon orgueil de l'autre, il en ſeroit venu à une violence ouverte. Quiconque

auroit réfléchi sur la disproportion qu'il y avoit dans la naissance & la condition de l'un & de l'autre, auroit donné à cet orgueil le nom de *convenance*. Il étoit d'ailleurs, cet orgueil, si essentiel au caractere de ce cher Monsieur, que, quoiqu'il sentît bien qu'en me rendant heureuse il paroissoit ne pas le conserver, cependant ce ne fut pas un des moindres motifs qui le porterent à me choisir pour sa femme. Il s'attendoit à trouver chez moi plus d'humilité & plus de soumission qu'il ne pouvoit se flatter d'en trouver chez une Dame d'une naissance égale à la sienne, & qui auroit reçu la même éducation. Je vous enverrai, Madame, une preuve de ce que je viens d'avancer, en transcrivant un endroit de cette partie de mon journal que vous n'avez pas vue (*). Il contient les leçons qu'il me donna dans une occasion que vous n'aurez pas de peine à vous rappeller: c'est lorsque j'encourus sa disgrace pour avoir voulu faire la médiatrice au sujet de la mésintelligence survenue entre vous deux dans la salle. Je prendrai la liberté, Madame, de vous envoyer de temps en temps, lorsque l'occasion s'en présentera, quelques portions de mes mémoires que je jugerai dignes de votre attention: c'est le moins que je puisse faire pour vous marquer ma reconnoissance de la bonté que vous avez eue de m'excuser sur l'envoi de mes écrits, dont assurément une grande partie n'auroit pu manquer de paroître sottement ridicule à des personnes d'un goût aussi délicat que le vôtre. Mais j'en reviens à mon sujet.

(*) Voyez Tome IV.

L'auriez-vous penſé, Madame? Je viens de haſarder un étrange paradoxe, en diſant que ſon mariage, qui eſt un abaiſſement des plus frappants, n'eſt cependant pas une des moindres preuves de ſa fierté. Cela revient aſſez à ce que le Chevalier Simon Darnford dit un jour en votre préſence, comme ſans doute vous vous le rappellerez bien. C'eſt qu'il croyoit en conſcience que M. B..... auroit été à peine un mari ſupportable pour tout autre que pour Paméla. Et pourquoi cela? Pour les raiſons que vous verrez dans cette partie de mes mémoires ci-jointe, qui contient une mercuriale des plus noble que jamais fille ait reçue, & qui me fut faite ſi peu de temps après mon mariage. Voici quelques-unes des maximes qu'il me donna dans cette occaſion. » Qu'il attendoit d'une » femme qu'elle le ſupportât (il entend ſans » doute qu'elle ait de la condeſcendance), » même quand il auroit tort. Qu'une femme ne » doit jamais s'opiniâtrer avec lui, quand » même il n'auroit pas la raiſon de ſon côté. » Qu'elle doit montrer, par ſa complaiſance, » qu'elle ne cherchoit pas à le convaincre par » eſprit de contradiction, mais pour ſon » avantage propre, & qu'une pareille con- » duite feroit peut-être que, dans une autre » circonſtance, il prendroit de meilleures réſo- » lutions. «

J'eſpere, Madame, que ce que je viens de dire pour autoriſer le pardon que j'accordai à madame Jewkes, me juſtifiera, ou du moins me rendra excuſable à vos yeux, auſſi bien qu'à ceux de Myladi Elizabeth. J'ajouterai que, quand elle auroit été totalement en ma puiſ-

ſance, & dans l'état où la perſonne la plus vindicative du monde l'auroit pu ſouhaiter, j'avois cependant encore une raiſon qui m'engageoit à lui pardonner. En reſtant dans la maiſon d'un Gentilhomme qui donnoit de ſi belles eſpérances de réforme, & ayant devant les yeux l'exemple d'une perſonne qui, à cauſe de ſa vertu, alloit être élevée à un degré d'honneur ſi grand & ſi fort au-deſſus de ce qu'elle auroit pu eſpérer peu de jours auparavant, je pouvois me flatter que tout cela contribueroit à changer ſes ſentiments & ſes actions.

Voici l'idée que je m'étois formée d'elle dans mes jours d'épreuve. Ses actions & toute ſa conduite me la faiſoient regarder comme une malheureuſe dévouée à ſa perdition, qui ne penſoit point à une vie à venir; qui, pourvu qu'elle paſſât dans l'aiſe & dans l'abondance un petit nombre d'années, miſérable reſte d'une vie mal employée, ne s'embarraſſoit point de ce qu'elle deviendroit, & qui étoit prête à faire tout ce que des perſonnes riches & puiſſantes pourroient exiger d'elle. Si elle avoit été chaſſée honteuſement à ma requiſition, j'aurois fait voir que j'avois l'eſprit ſuſceptible de vengeance; ce que l'on auroit attribué à des motifs bons ou mauvais, ſelon que l'on m'auroit voulu du bien ou du mal. D'ailleurs, cette femme ſe trouvant hors de ſervice, n'auroit pas manqué d'être employée par des gens perdus de débauche, aux infamies deſquels elle auroit utilement ſervi. Son pouvoir de faire du mal étant ainſi augmenté, elle auroit travaillé avec plus de ſuccès à l'œuvre du Diable; & pluſieurs innocentes

créatures, ſemblables à des mouches imprudentes, auroient pu ſe laiſſer prendre aux filets de cette venimeuſe araignée, auxquels j'avois ſi heureuſement échappé. Ne vaut-il pas mieux, diſois-je en moi-même, eſſayer de convertir cette pauvre malheureuſe, dont la honte me donne l'eſpérance d'un heureux ſuccès, & ajouter au gain que je puis faire de cette ame, la délicieuſe ſatisfaction d'eſpérer que par ce moyen je préviendrois bien des maux? Moi, qu'elle a traitée avec tant de dureté, n'aurois-je pas, par cela même, plus d'influence ſur ſon eſprit que toute autre perſonne, ſans en excepter même les plus habiles Théologiens? Quand je lui parlerai de la vertu, ne verra-t-elle pas que je lui en donne l'exemple (pardonnez ma préſomption, Madame), auſſi-bien que les préceptes? Ne verra-t-elle pas que des principes de conduite qui rendent une perſonne qu'elle a maltraitée auſſi facile à pardonner qu'elle étoit prompte à faire une faute, méritent d'être ſuivis? Ne ſentira-t-elle pas ce qu'il y a de généreux à oublier, pour la ramener dans les ſentiers de la vertu, qu'on eſt ſon ennemie ou ſa Maîtreſſe, dans un temps où elle auroit eu raiſon d'appréhender l'un, & où elle voyoit qu'on étoit devenu l'autre.

Que dis-je? Cette conduite ne devoit-elle pas vraiſemblablement produire un bon effet ſur un ſujet plus grand & plus illuſtre, ſur ſon Maître, qui avoit été ſi méchant, & que je chériſſois alors; & lui faire voir la force de la vertu, & tout ce que l'habitude que l'on en contracte a d'aimable? Ne devoit-il

pas en conclure qu'il falloit qu'il y eût quelque choſe de bien fort dans ſes loix pour déterminer une jeune fille à ne les pas abandonner dans une occaſion où elles ſont ſi difficiles à ſuivre pour quelques perſonnes, & principalement pour les grands & pour ceux qui ont les paſſions vives? Que ne devoit-il pas penſer en voyant que, dans le temps qu'elle étoit à même de ſe venger, non-ſeulement elle pardonnoit, mais encore rendoit le bien pour le mal?

Lorſqu'il vit que je ne chagrinois point cette pauvre miſérable, & que je n'affectois de marquer ni air de mépris, ni mauvais viſage, ni ſévérité dans le diſcours envers une femme qui devoit s'attendre à tout cela de ma part, ne lui étoit-il pas bien facile de comprendre que j'agiſſois ſincérement lorſque je pardonnois, que j'étois incapable de haine, & que je ne ſavois ce que c'étoit que la vengeance? Ne voyoit-il pas que je poſſédois ce naturel doux & cette humeur pacifique qu'il ſouhaitoit dans une perſonne ſur qui il jettoit les yeux pour en faire ſa femme, qu'il regardoit comme le plus bel endroit & le principal ornement de notre ſexe, & qui, comme vous en conviendrez, Madame, étoit abſolument néceſſaire à ſon épouſe pour être heureux?

Je n'ai aucune idée de la mauvaiſe diſtinction entre *pardonner & oublier*, que j'ai ſouvent oui faire à des gens qui veulent rafiner ſur-tout, & ſe diſpenſer, à l'aide d'une ſubtilité, de l'obſervation des devoirs du Chriſtianiſme. Ils diſent: *Je dois pardonner cette action, mais jamais je ne l'oublierai.* Au lieu

qu'ils devroient dire : *Je me rappellerai cette action pour m'en garantir à l'avenir;* mais *je la pardonnerai auſſi ſouvent que je me la rappellerai ; autrement je tâcherai de l'oublier pour toujours, puiſqu'elle me fait violer les devoirs de la charité chrétienne.*

Il ſeroit ſuperflu, après ce que j'ai dit, de faire entrer ici en ligne de compte quelques conſidérations de moindre poids ; comme ſeroit la néceſſité de me trouver dans ſa compagnie, vu la diſette de toute autre ſociété de perſonnes de mon ſexe, excepté celle des ſervantes d'un rang inférieur, & trop ſtupides pour en faire mention.

Mais je ne dois pas omettre qu'en la gardant je donnois lieu au Public de croire que M. B..... n'avoit pas pouſſé la méchanceté auſſi loin qu'il l'auroit imaginé, ſi je n'avois pas pu la ſouffrir dans la maiſon. D'ailleurs, les perſonnes qui n'auroient pas ſu ces raiſons, qu'il n'étoit pas de l'honneur de votre cher frere que l'on ſût, n'auroient pas manqué d'imputer tout cela à un eſprit d'orgueil & de vengeance de ma part : ce qui aſſurément auroit répandu encore plus d'ignominie ſur le choix qu'il avoit fait de moi, puiſqu'elles auroient cru que j'avois le cœur aſſez mal placé pour me conduire envers lui comme s'il m'avoit obligation, dans le temps où je ne devois être que reconnoiſſante. Qui ſait encore ce que cette femme auroit dit de nous deux, en cas qu'on l'eût renvoyée?

Si toute ces conſidérations, mes très-cheres Myladis, ſont de quelque poids, pouvois-je agir autrement que j'ai fait, ſoit à cauſe de

votre honoré frere, ſoit à cauſe de moi-même, ſoit à cauſe de cette pauvre femme? Je me flatte même que vous ſerez de mon opinion ſur ce ſujet, lorſque je vous aurai dit que j'ai lieu de me féliciter d'avoir agi de cette maniere, tant à cauſe de la confiance que cette action a donnée à M. B..... pour moi, & de la bonne opinion qu'il en a conçu de la ſincérité de ma charité, qu'à cauſe des bons effets que ma conduite a produits ſur cette pauvre femme; ce que je deſirois ardemment.

Mais votre cher frere vient de me faire avertir que le ſouper eſt ſervi, & la poſte allant d'ailleurs partir, je renverrai à la premiere occaſion de vous parler de ces bons effets. En attendant je ſuis,

MADAME,

Votre très-obligée & très-humble ſervante,

P. B.

LETTRE XVI.

Ma chere Myladi,

POUR achever l'apologie de ma conduite envers madame Jewkes, je vous ferai part aujourd'hui des bons effets qu'elle a produits ſur cette pauvre femme.

Je m'étois apperçue avant de la quitter, que ma maniere d'agir l'avoit touchée comme je le ſouhaitois, non-ſeulement par les converſations

que j'eus avec elle après mon bonheur ; mais encore par ſa conduite envers les domeſtiques & les voiſins, & par ſa dévote contenance à l'Egliſe. Une lettre que j'ai reçue de Mademoiſelle Darnford m'a confirmée encore plus particuliérement cette converſion. Quoiqu'il n'y ait qu'une partie de cette lettre qui faſſe à mon but, je ſuis perſuadée, Madame, que vous la lirez avec plaiſir en entier. Dans la confiance qu'en faveur des beautés qu'elle renferme, vous excuſerez les louanges exceſſives & peu méritées que cette Demoiſelle me prodigue ſi librement, je vais la tranſcrire ici.

LETTRE de Mademoiſelle DARNFORD, *à Madame B.....*

Ma chere Voiſine,

» (C'EST ainſi, du moins, que je pouvois
» vous appeller il n'y a pas long-temps),
» j'ai beſoin que vous uſiez de votre bonté
» ordinaire pour m'excuſer de ce que je n'ai
» pas répondu plutôt à la lettre de compliment
» que vous m'avez écrite pour nous remer-
» cier des politeſſes & des faveurs, comme
» vous les appellez, que vous avez reçues de
» nous dans le Comté de Lincoln; au lieu que
» nous vous avons infiniment plus d'obliga-
» tion que vous ne nous en avez.

» La raiſon de mon ſilence eſt que mon
» pere a été fort incommodé d'une eſpece de
» rhumatiſme qui changeoit de place, & au-
» quel les Médecins donnent, dans leur ſtyle
» ſcientifique, le nom d'*Arthritica vaga*, ou

» goutte errante. Comme il eſt inutile de ca-
» cher ſes infirmités quand tout le monde les
» connoît, & que l'on ne s'embarraſſe pas qui
» en eſt inſtruit, je vous dirai que mon pere eſt
» de ſi mauvaiſe humeur au moindre mal qu'il
» reſſent, & qu'il exige tant de ſoins, que
» ma mere & ſes deux filles, dont l'une eſt
» d'une humeur auſſi chagrine que ſon pere
» (vous êtes bien sûre que ce n'eſt pas de
» moi que je parle), ont aſſez à faire à le
» tranquilliſer. Vous ſavez que je ſuis la fa-
» vorite; ainſi, dès qu'il eſt indiſpoſé, il eſt
» ſans ceſſe à m'appeller: & parce que j'ai plus
» de patience que les autres, s'il m'eſt permis
» de me donner cette louange, il veut que je
» lui liſe, quand il eſt ſérieux, ce qui n'arrive
» pas ſouvent, & que je lui conte des hiſtoi-
» res, ou que je chante quand il eſt gai. De
» ſorte que j'ai été la plus occupée autour de
» lui, & qu'il m'eſt ſouvent arrivé de m'at-
» triſter en le rendant gai, & de ſouffrir en
» cherchant à le rendre content; ſi tant eſt
» même que je puiſſe y réuſſir en quelque ma-
» niere. Dans une de ſes boutades, il me
» jetta un livre à la tête, parce qu'il y avoit
» deux heures que je n'avois été auprès de lui
» pour le ſervir, diſant qu'il ne ſauroit ſouf-
» frir de ſe voir mépriſé par de petites *bâtardes*
» (c'étoit ſon expreſſion) qu'il avoit priſes
» ſur ſon compte pour ſes péchés. Ah! pen-
» ſai-je, mais je n'oſai le dire: ſi ta femme
» avoit eu la moitié autant de vivacité que
» tu en as eu dans ton temps, tu aurois peut-
» être quelque raiſon, mon digne pere, de
» nous donner cette épithete!

» Pardonnez-moi, ma chere amie, vous ſa-
» vez que je ſuis une fille impertinente. Mais
» malgré tout cela, je l'aime tendrement, &
» l'honore de même. Il le ſait bien, & il m'ai-
» me auſſi. S'il ne m'aimoit pas, il ne m'au-
» roit pas jetté ſon livre à la tête. Oh! ces hom-
» mes, peres & maris, ſont tous les mêmes:
» l'un fait le tyran, & l'autre uſe d'inſolen-
» ce; de ſorte qu'entre ces deux, une pauvre
» fille n'a de douceur que pendant le petit
» nombre de ſemaines qu'on lui fait la cour,
» & peut-être le premier mois du mariage;
» après quoi elle devient auſſi eſclave de ſon
» mari, qu'elle avoit été dans la dépendance
» de ſon pere. J'entends que les choſes ſont
» ainſi lorſque le pere eſt comme le Cheva-
» lier Simon Darnford, & l'époux comme
» M. B.....

» Mais je vais être un peu plus ſérieuſe,
» parce qu'un ſujet plus grave l'exige, un ſujet
» cependant qui vous cauſera un plaiſir réel.
» Il s'agit du grand changement que votre
» exemple a produit ſur votre Ménagere.

» Vous ſouhaitiez qu'elle fît obſerver un
» auſſi bon ordre qu'il ſeroit poſſible parmi
» les domeſtiques qui ſont ici; elle en donne
» elle-même l'exemple, de ſorte que chacun
» en dit du bien. Elle parle de ſa Maîtreſſe
» non-ſeulement avec reſpect, mais encore
» avec vénération; & elle dit que le jour où
» vous êtes arrivée dans le comté de Lincoln
» a été un jour de bénédiction pour toute la
» famille, & en particulier pour elle. Tous les
» Dimanches au ſoir elle lit les prieres, ou les
» fait lire à quelqu'un des domeſtiques; elle

» ne manque jamais de ſe trouver à l'Egliſe le
» matin & l'après-midi ; elle ſe prépare, par
» les avis & ſous la direction de M. Péters,
» à participer au Sacrement de la Cene ; &
» elle s'impatiente extrêmement de le rece-
» voir, diſant que ce ſera le ſceau de ſa con-
» verſion.

» Voilà ce que M. Péters nous a dit. Il ajoute
» qu'elle a une vive douleur du mauvais uſage
» qu'elle a fait de ſa vie, & qu'elle lui de-
» mande ſouvent ſi tels ou tels péchés peu-
» vent être pardonnés. Elle met dans ce nom-
» bre l'infame conduite qu'elle a tenue envers
» ſon angélique Maîtreſſe ; car c'eſt ainſi
» qu'elle vous nomme.

» Il paroît qu'elle vous a écrit une lettre,
» qu'il a fallu que M. Péters ait vue avant
» qu'elle ait oſé vous l'envoyer. Elle eſt toute
» glorieuſe de la réponſe que vous avez dai-
» gné lui faire ; & elle dit qu'après ſa mort
» on trouvera votre lettre ſur ſon cœur dans
» une enveloppe de ſoie noire. Elle la place
» dans cet endroit, parce qu'elle eſt ſûre que
» tout ce qui vient de votre main lui ſervira
» à tenir les bonnes réſolutions qu'elle a priſes.
» Quand il lui vient de mauvaiſes penſées, ou
» qu'elle emploie des termes peu chrétiens,
» & des expreſſions qui marquent de l'em-
» portement, elle ſe rappelle la lettre de ſa
» maîtreſſe, ce qui lui rend le calme, & la
» met en de meilleures diſpoſitions.

» Comme elle vous a écrit, j'aurois pu vous
» épargner l'embarras de lire ce qui la con-
» cerne. Cependant je crois que vous verrez
» avec plaiſir que cette femme, dont la con-

» duite & les diſcours étoient ſi peu édifiants,
» ait d'autres témoins de la ſincérité de ſa
» converſion, que ſes propres aſſurances.
» Quelle heureuſe maîtreſſe, ſur les levres de
» qui la perſuaſion réſide, & dont l'exemple
» produit la réformation des mœurs! Nous
» n'entendons parler que de vos perfections.
» Chacun fait gloire de s'entretenir de vous,
» & de faire remarquer quelques-unes des
» qualités qu'il a remarquées en votre perſon-
» ne. Cela nous fait languir de plus en plus de
» vous voir ici Mon pere diſoit l'autre jour
» qu'il ſouhaiteroit fort que vous entrepriſſiez
» ce voyage.

» Ce n'eſt pas une des choſes les moins ad-
» mirables qu'il y ait en vous, de voir les dé-
» bauchés & les libertins de profeſſion, qui
» prennent à tâche de tourner en ridicule la
» gravité par-tout ailleurs, parler de vous
» avec vénération, & dire, tandis qu'ils attri-
» buent aux autres honnêtes gens un orgueil,
» une affectation ou une hypocriſie phariſaï-
» que, que vous mettez la Religion en crédit,
» qu'elle vous ſert d'ornement, & que vous
» lui en ſervez.

» Heureuſe, trois fois heureuſe Madame
» B...! Puiſſiez-vous ſervir long-temps d'or-
» nement à votre ſexe, & d'honneur à toutes
» vos connoiſſances! Combien les exemples
» que vous donnez ne ſont-ils pas néceſſaires
» dans un ſiecle dépravé! Je ne crains
» point de vous énorgueillir, puiſque les
» louanges ne font d'autre impreſſion ſur
» ceux qui en ſont dignes, que de les enga-
» ger à les mériter de plus en plus. Car, comme

» je vous l'ai oui dire, qui ſont ceux qui » peuvent entendre tranquillement des louanges qu'ils ne méritent point? S'ils ne veulent » pas renoncer aux louanges qu'ils n'ont point » méritées, & s'ils ſe les appliquent, ils donnent, en les recevant, une forte preuve qu'ils » tâcheront d'acquérir ce dont on les loue, » & ils ne doivent ſe donner aucun repos, » qu'ils ne ſe ſoient fait un titre à leur poſſeſſion.

» Heureux M. B....! Mais que dis-je? Ne » puis-je pas dire dans le ſens le plus propre: » heureux tous ceux qui voient, qui connoiſſent, & qui converſent avec Madame » B...., qui n'eſt pas moins la gloire d'une » humble cabane, qu'elle eſt propre à orner » le palais d'un Prince!

» Si vous ſaviez combien je vous aime, & » que la choſe dépendît de vous, vous me » favoriſeriez de votre préſence & de votre » converſation. Je me mettrois alors dans le » rang des perſonnes heureuſes, & ſerois

» *L'heureuſe* POLLY DARNFORD. «

Je le répete, Madame, je me flatte que vous aurez la bonté de me pardonner la vanité apparente qu'il y a à vous communiquer cette lettre. Mademoiſelle Darnford eſt une jeune fille charmante. Je l'ai toujours admirée; & ſes lettres ſont très-aiſées & toutes remplies de bonté. Comme je ſuis trop ſouvent le ſujet de leurs éloges, je n'en dirai pas davantage. J'aime mieux vous envoyer la copie de la lettre de cette pauvre femme; & vous verrez quelle vaſte correſpondance vous vous êtes ouverte, ſi tant eſt que vous vouliez la ſouffrir.

» *Ma très-honorée Dame*,

» J'ai eu long-temps à combattre deux diffi-
» cultés ; l'une eſt le deſir que j'avois de vous
» écrire, & l'autre la crainte qu'une telle dé-
» marche ne parût trop préſomptueuſe. Mais
» je m'en remets à votre bonté, à cette bonté
» ſi ſouvent miſe à l'épreuve; & je me mets à
» écrire dans ce même cabinet & ſur ce même
» pupitre dont vous vous êtes tant ſervie
» quand je jouois ce perſonnage qui, lorſque
» j'y penſe, me navre le cœur. Vous m'avez
» pardonné, Madame, & m'avez fait voir
» que vous aviez trop de bonté pour révo-
» quer ce pardon. Si j'avois pu appaiſer les
» reproches de ma conſcience, je n'aurois eu
» aucune raiſon de penſer que jamais je vous
» euſſe offenſée.

» Mais, hélas ! Madame, combien votre
» bonté, qui me rempliſſoit autrefois de joie,
» ne me rend-elle pas, maintenant que j'y
» réfléchis, mélancolique, & quelquefois mi-
» ſérable ? Quoi ! eſt-il poſſible que j'en aie
» agi ſi barbarement envers une perſonne ſi
» remplie de douceur, & ſi prompte au par-
» don ! Chaque lieu qui me rappelle ma du-
» reté envers vous, m'inſpire de la mélancolie,
» me porte ſouvent à me frapper la poitrine
» & à m'aſſeoir pour pleurer, gémir & la-
» menter à cauſe des actions odieuſes que j'ai
» commiſes, & de la barbarie de mon cœur !
» Mais quelles triſtes penſées ne me rappel-
» lent pas le vivier & le bûcher d'où je vous
» tirai ſi inhumainement, après vous avoir
» jettée dans le plus grand déſeſpoir ! Enſuite

» mes criminelles inſtigations ! quelle infame
» créature n'érois-je pas !

» Si ſa Grandeur avoit été auſſi abandon-
» née que moi, quelle vertueuſe perſonne n'au-
» rions-nous pas perdue, lui par ſes ordres,
» & moi par l'exécution trop exacte que j'en
» aurois fait ? Que dis-je trop exacte ? C'eſt
» plus que cela ; puiſqu'afin de faire paroître
» mon zele à mal faire je leur donnois plus
» d'étendue qu'ils n'en avoient. Je prétendois
» en cela ſervir mon Maître, auquel, quoique
» je l'honoraſſe, je n'aurois jamais dû ſi bien
» obéir dans ſes deſſeins illégitimes, comme
» vous me l'avez inſinué plus d'une fois, mais
» ſans ſuccès, tant ma méchanceté étoit
» inacceſſible aux bons conſeils.

» Sa Grandeur vous a fait réparation, a
» rendu juſtice à votre mérite, & a expié ſa
» faute. Mais, quant à moi, il n'eſt pas même
» en mon pouvoir de réparer le mal que j'ai
» fait. Tout ce que je puis, eſt de vous faire
» voir, Madame, que votre pieux exemple
» a fait tant d'impreſſion ſur moi, que la ré-
» flexion ſur mes crimes paſſés me rend mal-
» heureuſe.

» Vous m'avez pardonné, j'eſpere que Dieu
» me pardonnera auſſi : car il n'eſt pas poſſible
» qu'une créature ſoit plus miſéricordieuſe que
» le Créateur. C'eſt-là toute mon eſpérance.
» Je crains cependant quelquefois que je ne
» ſois pardonnée ſur cette terre, ou du moins
» exempte de punition, que pour en être
» d'autant plus punie à l'avenir. Que deviendra
» alors une malheureuſe créature, qui a ainſi
» vécu dans le crime, & qui, pendant le cours

» de ſa méchanceté a donné lieu de penſer
» qu'elle étoit un inſtrument propre à l'exé-
» cution des plus mauvais deſſeins !

» Ma très-bonne Dame, ne montrez pas
» cette lettre à mon très-honoré Maître. Il
» penſeroit que j'ai l'inſolence de faire des
» réflexions injurieuſes ſur ſa conduite, dans
» le temps que, Dieu m'en eſt témoin, je
» n'écris que pour me condamner moi-même
» & mes actions ſi *indignes d'une femme*,
» comme vous les avez ſouvent appellées à
» juſte titre.

» Mais je m'arrête à m'accuſer moi-même,
» ſans penſer à qui j'écris, & combien ſon
» temps lui eſt précieux. Je n'en ſuis cepen-
» dant pas encore venue à ce qui doit faire le
» principal ſujet de ma lettre, qui eſt de vous
» demander le ſecours de vos prieres. Car,
» hélas ! Madame, je crains bien que ſans
» cela je ne ſois miſérable pour toujours. Il
» ne ſe paſſe point de ſemaines que nous n'en-
» tendions parler de vos bonnes actions, &
» de vos œuvres de bénéficence envers les
» miſérables. Etendez-les, ma bonne Dame,
» ſur la malheureuſe Jewkes. Faites, je vous
» en conjure, qu'elle éprouve les effets miſé-
» ricordieux de vos charitables prieres, & ap-
» prenez-moi ſi vous croyez que mes péchés
» ſoient impardonnables: car il y a une malé-
» diction dénoncée aux pécheurs arrogants.

» Sur l'aveu des remords que je ſentois de
» mes mauvaiſes actions, & ſur la promeſſe de
» changer de conduite à l'avenir, que je vous
» fis à votre départ, Madame, vous m'aſſurâ-
» tes que vous regarderiez comme une preuve

» de mes bonnes dispositions mon attache-
» ment à faire observer un bon ordre parmi les
» domestiques, à les gagner par la douceur,
» comme je reconnoissois avoir été gagnée
» moi-même, & à tâcher de leur faire com-
» prendre que la meilleure assurance qu'ils
» pussent avoir de s'acquitter de ce qu'ils doi-
» vent à leur Maître en son absence, étoit
» de s'en acquitter comme ils feroient envers
» Dieu, dont la toute science le rend présent
» par-tout. Je me rappelle que vous me disiez,
» Madame, que c'étoit-là la meilleure preu-
» ve de la fidélité & de l'obéissance qu'un do-
» mestique pût avoir; qu'il étoit impossible
» que sans la religion les avantages temporels
» ou l'intérêt particulier fussent un lien assez
» fort pour les retenir dans le devoir; & que,
» quand on venoit à la perdre de vue, les
» domestiques croyant trouver leur intérêt
» en sacrifiant leur devoir, les plus mauvai-
» ses actions en étoient souvent les suites.

» Je suis si bien convaincue de cette vérité,
» que j'espere avoir donné un exemple qui a
» produit de bons effets. Comme dans tout le
» domestique il n'y en avoit aucun aussi mé-
» chant que moi, & que par conséquent ils
» ont eu moins de peine à se réformer, vous
» aurez de la satisfaction à savoir que vous
» avez ici des domestiques que vous n'aurez
» pas honte d'appeller vôtres.

» Il est vrai, Madame, qu'après votre dé-
» part je trouvai d'abord un peu de difficulté
» à ne leur pas laisser perdre de vue leur devoir,
» Mais quand ils virent que j'étois moi-même
» dans de bonnes dispositions, & que j'en agis-

» ſois civilement avec eux, ainſi que vous me
» l'aviez conſeillé, & que votre exemple m'a-
» voit convaincue de la bonté de cette métho-
» de; &, quand je leur eus dit que vous m'a-
» viez ordonné de vous avertir de la maniere
» dont ils obſerveroient vos excellents préceptes, la tâche devint plus aiſée. J'eſpere que
» nous nous rendrons de plus en plus dignes
» de la faveur d'une ſi bonne Maîtreſſe, & de
» celle d'un Maître ſi bienfaiſant.

» Je n'oſe pas me flatter que vous honorerez votre indigne ſervante d'un mot de
» réponſe. Si cependant cela arrivoit, ce ſeroit
» un grand ſujet de gloire pour moi. Quoi
» qu'il en ſoit, je ne ceſſerai jamais de prier
» pour votre proſpérité & celle de ſa Grandeur. Je ſuis, &c.

» *Madame*,

» *Votre indigne ſervante*, K. JEWKES.

La copie des lettres de mademoiſelle Darnford & de madame Jewkes a déjà occupé une grande partie de la mienne: cependant, comme il y a encore dans votre lettre un article relatif à madame Jewkes, qui exige une réponſe, je l'examinerai, ſi cela ne laſſe point votre patience. Le voici.

Myladi Elizabeth remarque fort bien,
» qu'il (M. B...) n'ignoroit pas quelle infame
» créature étoit madame Jewkes, lorſqu'il
» vous remit entre ſes mains; & qu'il ne faut
» pas douter qu'il n'employât ſon miniſtere,
» parce qu'il étoit ſûr qu'elle entreroit dans
» toutes ſes vues. Elle ajoute qu'elle auroit une

» fort petite idée de la ſincérité de ſa réfor-
» me, tandis qu'il auroit marqué tant d'em-
» preſſement pour retenir cette femme dans ce
» lieu. «

Je ne doute point, Myladi, que madame Jewkes ne fût placée-là comme une perſonne capable de ſervir M. B..... dans tous ſes mauvais deſſeins, & que ce ne fût le motif pour lequel il m'avoit fait conduire dans cette maiſon. Mais c'étoit auſſi là une preuve de mon peu d'eſpérance, & de mon manque de pouvoir pour opérer ſa converſion.

Hélas! Madame, je devois, comme je l'ai déjà inſinué, le prendre tel que je le trouvois, aſſez joyeuſe de ma conſervation. L'unique eſpérance que j'avois, étoit que Dieu achevât la bonne œuvre déjà commencée; car lui ſeul pouvoit l'opérer, puiſque ni les loix ni l'équité n'avoient pu tenir contre la méchante conduite de cet homme. Comme il avoit d'abord empêché qu'il n'exécutât une choſe abſolument réſolue, il falloit eſpérer qu'il lui découvriroit enſuite ſon erreur, & qu'il lui feroit enfin la grace de ſe convertir tout-à-fait.

Myladi Elizabeth ajoute » que, ſi elle avoit
» été à ma place, quoi qu'il en pût arriver, elle
» auroit fortement inſiſté ſur ce qu'on ren-
» voyât madame Jewkes. Comme ma vertu
» l'avoit charmé, quand il auroit voulu s'op-
» poſer ſérieuſement à ce renvoi, il n'auroit
» pas laiſſé que de regarder mon empreſſe-
» ment pour cela comme une conſéquence na-
» turelle des principes dont j'étois imbue. «

Mais, hélas! Madame, il n'étoit pas auſſi charmé de ma vertu pour l'amour de la vertu

elle-même, que Myladi Eliſabeth ſe l'imagine. Il auroit été bien aiſe, dans ce moment même, de me trouver moins ferme ſur ce chapitre. Il ne faiſoit pas tant que de me donner lieu de prétendre qu'il étoit diſpoſé à changer de conduite. Non, il ne le faiſoit pas ; non aſſurément.

Il avoit pour moi, comme tout le prouve, une violente paſſion. Cette paſſion s'étoit accrue par ma réſiſtance. Son orgueil & les avantages de ſa perſonne & de ſa fortune ne lui permettoient pas de ſouffrir qu'on réſiſtât à ſa volonté. Quand il vit qu'il ne pouvoit pas me poſſéder aux conditions qu'il vouloit, Dieu changea ſon mauvais deſſein en un bon ; & il réſolut d'en paſſer par où je voudrois, ou plutôt de propoſer cette condition, ſans laquelle il ſentoit bien que je ne me rendrois jamais. Pendant tout ce temps-là je n'avois moi-même aucune condition à propoſer. Car la baſſeſſe de ma fortune, mon injuſte captivité, mon ſexe, ma jeuneſſe ſans expérience, mon éloignement de tout ami & de toute perſonne pour me donner des conſeils, ne me permettoient pas de penſer à en venir à aucune compoſition avantageuſe avec lui, ſi je l'avois irrité en m'oppoſant à ſa volonté, & en rejettant ſon interceſſion en faveur de cette femme. Mais c'eſt à quoi, comme je l'ai déjà dit, je n'étois point du tout diſpoſée. Il n'y avoit qu'une ſeule choſe à laquelle j'étois fermement réſolue d'adhérer ; & Dieu m'ayant fait la grace d'y réuſſir, M. B.... réſolut, voyant qu'il ne pouvoit pas vaincre ſa paſſion pour moi, de me poſſéder honnêtement. Mais, encore une fois,

je doute qu'il ait fait cette démarche par amour pour la vertu. Cet amour pour la vertu s'eſt enflammé dans la ſuite, & j'eſpere que ce ſera toujours le motif qui le fera agir à l'avenir. Ce ſera alors que je ſerai réellement heureuſe.

Myladi Eliſabeth penſe » que je ſuis blâmable d'avoir mis, dans mon préſent de noces, » madame Jewkes en égalité avec madame » Jervis. « Mais le cas devoit être propoſé autrement. C'eſt madame Jervis que j'ai miſe en égalité avec madame Jewkes. Mon cher ami ayant marqué la ſomme que je devois donner à madame Jewkes, je ne voulois pas donner moins à madame Jervis, que j'aimois plus; mais auſſi je ne pouvois lui donner davantage dans cette occaſion. Si je l'avois fait, c'auroit été mettre de la différence entre deux perſonnes qui ſe trouvoient dans la même ſituation; & cela à l'occaſion d'une ſolemnité à laquelle l'une avoit été préſente & m'avoit aſſiſté, tandis que l'autre ne s'y étoit pas même trouvée. Cette conduite n'auroit-elle pas paru partiale; & leur Maître n'auroit-il pas été tenté d'en conclure que je n'avois pas pardonné auſſi ſincérement qu'il le ſouhaitoit, & que je l'avois réellement fait?

Mais il y a encore une plus forte raiſon de ma conduite. C'eſt que je pouvois marquer mon amour & ma reconnoiſſance à madame Jervis d'une maniere beaucoup plus agréable, tant pour cette bonne femme que pour moi. C'eſt à votre jugement, Madame, que je ſoumettrai ce que j'ai fait pour elle: car c'eſt à ce tribunal que je veux porter tout ce que je ferai, &

qui ſera relatif à votre cher frere. Vous ne trouverez pas que je ſuis une femme trop prodigue & trop dépenſiere, & j'eſpere de ne vous pas donner ſujet de le penſer. Si cependant vous le trouviez, ne m'épargnez pas, ma chere Myladi, je vous en prie. Si vous jugez que je ſois prodigue dans une choſe, je tâcherai de regagner cela ſur une autre.

Mais je ferai de tout ce que j'ai à dire ſur cette matiere le ſujet d'une autre lettre. En attendant je ſuis,

MADAME,

Votre très-obligée & très-obéiſſante ſervante,

P. B.

LETTRE XVII.

Ma chere Myladi,

POUR mieux comprendre ce que j'ai dit dans ma derniere lettre devoir faire le ſujet de celle-ci, il faut que vous ſachiez, Madame, que votre généreux frere m'a fait ſon aumônier. Pour cet effet, il a ordonné à M. Longman de me payer cinquante livres ſterling par quartier, dont il ne me demande aucun compte, quoique je ſois toujours prête à le lui produire. Outre cela il me donna deux cents livres ſterling pour le ſoulagement des pauvres objets de compaſſion, la premiere fois que je ſortis. Avec ces ſecours vous ne ſauriez croire, Madame, combien d'honnêtes cœurs j'ai déjà remplis de joie, & combien j'eſpere d'en réjouir avant la fin

fin de l'année, ſans cependant aller au-delà de mes revenus.

Après ces marques préliminaires, je viens à madame Jervis. Je ſavois qu'elle étoit bien éloignée d'être au large, ſe croyant obligée de payer les dettes de deux fils qui s'étoient mal conduits, & qui, en mourant, avoient laiſſé trois enfants, que cette bonne femme étoit obligée d'entretenir à l'école, & d'habiller, ce qui la mettoit toujours à l'étroit. Quand nous ne ſommes que nous deux, nous repaſſons fréquemment ſur les choſes qui ont fait autrefois le ſujet de notre converſation, ou ſur celles qui nous ſont arrivées. Un jour que nous étions occupées à travailler enſemble à l'aiguille, & à nous entretenir de pareilles choſes, je la mis ſur le chapitre de l'état de ſes affaires. Permettez-moi, lui dis-je, ma bonne madame Jervis, de vous demander dans quel état ſont vos affaires particulieres, & ſi vous êtes dans une certaine aiſance à cet égard ?

Vous êtes bien bonne, Madame, me répondit-elle, de vous embarraſſer de ſujets auſſi chétifs que ceux qui me concernent. Il y a tant d'autres choſes plus importantes qui occupent vos penſées, & qui exigent tout votre temps depuis le moment de votre lever juſqu'à celui de votre coucher, que des bagatelles comme celles-là ne ſemblent pas devoir arrêter votre attention. Je vous dirai cependant avec un très-grand plaiſir, que votre bonté & celle de mon très-honoré Maître m'ont mis dans une ſituation qui devient de jour en jour plus agréable.

Mais, dites-moi, ma chere madame Jer-

vis, repris-je, l'état particulier de vos affaires. J'aime à partager les inquiétudes de mes amis; &, comme je ne leur cache rien, j'espere qu'ils en agiront de même avec moi. Je vous ai toujours aimée, continuai-je, & je vous aimerai toujours; il n'y a que la mort qui puisse mettre fin à notre amitié.

Elle avoit les yeux pleins de larmes de reconnoissance; & ôtant ses lunettes, elle me dit: chere Dame! Oh! ma chere Paméla, interrompis-je. Combien de fois faudra-t-il vous gronder, pour ne m'appeller que *votre Paméla*, quand nous sommes seules?

Votre bonté, reprit-elle, me pénetre le cœur; je ne saurois la soutenir. Il faut bien que vous la souteniez, répondis-je, & bien d'autres fatigues encore plus rudes à votre cœur reconnoissant; c'est ce que je puis vous dire. Ce seroit une jolie chose, en vérité, de voir une pauvre fille sans espérance, élevée de la poussiere & de la misere par la générosité du meilleur des mortels, seulement parce qu'elle étoit jeune & bien faite, se donner les airs de Dame avec une femme de naissance, qui par sa sagesse, ses fideles services & sa bonne économie, a plus mérité de cette famille que moi! Rendrai-je, dans le temps de mon élévation, des insultes & du mépris pour les marques de bonté & de bienveillance que j'ai reçues d'elle dans le temps de ma pauvreté? En effet, ma chere madame Jervis, je ne vous pardonnerois pas, si je vous croyois capable de me regarder sous un autre point de vue que sous celui de votre fille; car vous avez été ma mere, lorsque l'éloignement de la mienne ne lui permettoit pas de me donner les sou-

lagements & les conſeils que je recevois chaque jour de vous.

Alors approchant ma chaiſe d'elle, & lui prenant la main avec une des miennes, tandis que de l'autre j'eſſuyois avec mon mouchoir ſes joues vénérables : Venez, venez, ma chere ſeconde mere, lui dis-je, appellez-moi votre fille, votre Paméla ; c'eſt ſous ce nom que j'ai paſſé tant d'agréables heures avec vous. Et comme j'ai trop rarement à mon gré des occaſions comme celle-ci, profitons-en, ouvrez-moi votre cœur, & apprenez-moi ſi je ne puis pas rendre ma ſeconde mere auſſi contente & auſſi heureuſe que notre cher Maître a rendu la premiere ?

Pendant ce temps là elle avoit la tête penchée, & j'attendis que les larmes lui permiſſent de parler. Je lui dis ſeulement pour l'exciter : vous aviez ci-devant trois petits-fils, à l'inſtruction & à l'habillement deſquels vous deviez pourvoir. Ils ſont encore en vie, j'eſpere.

Oui, Madame, répondit-elle, ils ſont encore en vie, & votre derniere généroſité (vingt guinées étoient une groſſe ſomme, & cela tout à la fois) m'a miſe au large, & m'a rendue heureuſe. Comment cela vous a-t-il miſe au large, & vous a-t-il rendue heureuſe, madame Jervis, repris-je ? J'en ai donné, ma chere Dame, repliqua-t-elle, cinq à un ancien créancier de mes malheureux fils ; autant à un ſecond ; deux & demi à chacun des deux autres, à proportion de ce qu'ils avoient à prétendre ; & avec les cinq autres j'ai payé les arrérages de ce que je devois pour l'inſtruction & l'entretien de

ces pauvres enfants. Chacun a été ſatisfait & content, & ils ont tous déclaré que jamais ils n'uſeroient de dureté envers moi, quand même je ne leur paierois plus rien.

Mais continuant à la preſſer : dites-moi, madame Jervis, à quoi monte tout ce que vous devez ? & vous & moi, ſans faire tort à notre meilleur ami, chercherons les moyens de vous en débarraſſer tout-à-fait ; car je ne ſaurois ſouffrir qu'à votre âge il y ait quelque choſe que je puiſſe éloigner qui vous inquiete. Ne me faites donc point un myſtere de tout cela, ma chere madame Jervis. Je ſais, bonne & juſte femme, que je chéris tendrement, que vos dettes, *ſemblables aux péchés de* DAVID, ſe préſentent ſans ceſſe à vos yeux. Mettant en même-temps la main dans ſa poche : permettez, continuai-je, que je vous enleve votre livre de raiſon ; après quoi nous verrons dans quel état ſont les choſes, & ce qu'il y aura à faire. En lui ôtant ce livre qu'elle portoit toujours ſur elle, je vois, dis-je, que vous vous êtes trop émue, & que votre excellent cœur eſt trop touché ; j'irai dans mon cabinet, & incontinent je ſerai de retour. Après quoi je la laiſſai pour rappeller ſes eſprits, & je me retirai dans mon cabinet avec le livre de raiſon de cette bonne femme.

Dès que je fus ſortie de la ſalle, votre cher frere y entra. Où eſt votre Maîtreſſe, dit-il à madame Jervis? Quand il l'eut appris, il monta vers moi, diſant : qu'eſt-ce, ma chere, que cette bonne femme a, qu'elle paroît ſi affligée là-bas ? J'eſpere que vous n'avez point eu de paroles enſemble.

Non, assurément, Monsieur, répondis-je. S'il y a eu quelque chose, c'est certainement ma faute; car j'ai tiré de sa poche son livre de raison, pour examiner l'état de ses affaires particulieres, & voir si je ne pourrois point-sans faire tort à notre commun bienfaicteur, la mettre autant à l'aise que vous y avez mis mes chers autres parents.

Béni soit le cœur bienfaisant de celle qui m'enchante, dit ce cher ami! Je laisserai tout cela entiérement à votre discrétion, ma chere. Faites à votre madame Jervis tout le bien que vous pourrez lui faire prudemment.

J'osai l'embrasser; & les yeux pleins de larmes de reconnoissance, je lui dis: vous me touchez aussi sensiblement, mon cher, mon très-cher Monsieur, que j'ai fait madame Jervis. Si quelqu'autre que vous avoit raison de me demander, comme vous avez fait tout-à-l'heure à madame Jervis, qu'est-ce qu'a votre Paméla, je lui répondois que, dans tous les moments du jour, je suis tellement accablée de vos bontés, qu'à peine éprouvé-je quelque joie supportable.

Il me baisa, me disant que j'étois une chere & aimable créature. Mais, continua-t-il, je venois vous dire qu'après dîné, s'il vous plaît, nous ferons un tour chez Madame Arthur. Quelques-uns de ses parents de Londres sont logés chez elle, & elle m'a prié de vous engager à les aller voir & de m'y accompagner, seulement pour boire le thé, car je lui ai dit que nous attendions des amis à souper.

Je vous accompagnerai très-volontiers, Monsieur, repris-je, quoique je craigne de n'y

aller que pour être en ſpectacle. C'eſt quelque choſe d'approchant, repliqua-t-il; car Myladi a promis à ſes parents de leur procurer la ſatisfaction de vous voir. Je n'ai pas beſoin, dis-je, de m'habiller autrement que je ſuis. Il eut la bonté de me répondre que non, ajoutant que j'étois toujours parée comme il avoit ſouhaité que je fuſſe. Après cela il me quitta, me laiſſant occupée à mes *bonnes œuvres*, comme il les appelloit.

Je parcourus le livre de Madame Jervis, & je trouvai dans un ſeul feuillet une balance claire de toutes ſes petites affaires. Elle avoit écrit au-deſſous un témoignage de ſa reconnoiſſance envers Dieu, pour la derniere marque de bonté qu'elle avoit reçue de ſon Maître, » qui l'avoit miſe en état de ſatisfaire les » autres, & de ſe procurer par ce moyen un » grand plaiſir à elle-même «.

Le total de ces dettes montoit à trente-cinq liv. ſterling, onze ſchellings & quelques ſols. J'en pris quarante dans mon bureau, & je me hâtai de retourner joindre ma bonne madame Jervis. Voici votre livre, ma chere & tendre amie, lui dis-je : mais ne devez-vous rien au monde que ces trente-cinq ou trente-ſix liv. ſterling ?

Non, Madame, répondit-elle : auſſi eſt-ce bien aſſez. C'eſt une groſſe ſomme; mais elle eſt due à quatre perſonnes différentes, qui ſont fort à leur aiſe. Ils ſont tellement convaincus de ma probité, parce que, depuis que je ſuis au ſervice de mon Maître, j'ai payé tous les ans quelque choſe en déduction du capital, qu'ils ne m'inquiéteront jamais pour le paiement du

reſte.... Ni il ſera au pouvoir de perſonne, interrompis-je, de vous inquiéter jamais pour cela. Je vais vous dire quels arrangements nous prendrons.

Je m'aſſis alors & la fis aſſeoir auprès de moi. Voici, ma chere madame Jervis, lui dis-je, quarante livres ſterling. Ce n'eſt pas aujourd'hui autant pour moi, que deux guinées l'étoient pour vous lorſque j'étois ſur le point de quitter cette maiſon pour aller chez mon pere. Vous vous ſouvenez ſans doute que vous me les offrîtes, & qu'il ne tint pas à vous que je ne les acceptaſſe. Je pourrois donc, ſans que cela dût vous faire de la peine, vous prier de les recevoir. Mais je ne veux pas vous les donner, du moins à préſent, comme vous l'allez voir; car je ne voudrois pas vous gêner au point que cela le feroit. Prenez donc cet argent; acquittez-en les trente-cinq liv. ſterling & ce qu'il y a de plus juſqu'au dernier ſol; & les quatre livres ſterling qui reſteront ſeront un petit fonds en avance pour le paiement de ce qu'il en coûte pour l'inſtruction de vos petits-fils. Voici maintenant comment vous me rendrez cette ſomme. Tandis que j'étois *Paméla Andrews*, notre cher Maître ajouta cinq guinées par an à votre ſalaire, en reconnoiſſance de vos ſervices; j'ai toujours eu le deſſein de l'imiter, & d'en ajouter autant à commencer depuis le temps que je ſuis devenue madame B.... Les quarante livres ſterling que je vous donne aujourd'hui ſont une avance faite ſur la nouvelle augmentation de votre ſalaire, qui reſtera ſur le pied où il eſt maintenant, juſqu'à ce qu'en déduiſant chaque année cinq livres

ſterling de ce capital, vous vous en ſoyez entiérement acquittée. Vous voyez, ma chere madame Jervis, qu'en tout cela vous ne m'avez aucune obligation, que celle de vous avancer cet argent. Mais cela eſt ſi peu de choſe, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler; j'en aurai d'ailleurs un reçu par précaution.

Si vous aviez vu, Madame, la contenance de cette bonne femme dans cette occaſion, vous ne l'auriez jamais oubliée. Elle ne pouvoit parler; un ruiſſeau de larmes couloit le long de ſes joues; ſes modeſtes mains éloignoient doucement les miennes, qui lui préſentoient cet argent; ſon cœur s'enfloit, & l'agitation intérieure où elle étoit, la faiſoit ſanglotter; ce qui la mit pour quelques momens hors d'état de parler.

Enfin je me levai, & l'embraſſant, j'eſſuyai ſes yeux & la baiſai. C'en eſt trop, ma chere, ma très-chere maîtreſſe, s'écria-t-elle alors! oui, c'en eſt trop! je ne ſaurois y tenir! puis ſe jettant à mes pieds (car je n'étois pas aſſez forte pour l'en empêcher), & les mains élevées: Faſſe le Dieu tout-puiſſant, dit-elle..... Je me mis auſſi à genoux, & joignant mes mains aux ſiennes, pour les élever enſemble vers le Ciel: Faſſe le Dieu tout-puiſſant, dis-je (ma forte voix l'emportant ſur la ſienne), que nous vivions heureuſes enſemble un grand nombre d'années! Puiſſe-t-il bénir & récompenſer ce cher Monſieur, qui m'a miſe en état de faire *chanter de joie le cœur de la veuve!*

Ma chere, ma bonne femme, lui dis-je en me levant & en lui aidant à ſe lever, penſiez-vous me ſurpaſſer à faire des prieres &

à rendre des actions de graces à celui qui eſt la ſource de toute miſéricorde? Penſiez-vous cela? Tandis qu'il eſt en mon pouvoir de faire du bien à tant de dignes objets de compaſſion au-dehors, aurois-je oublié de rendre heureuſe ma chere madame Jervis, qui eſt dans la maiſon?

C'eſt ainſi, Myladi, que je forçai cette bonne femme à recevoir les quarante livres ſterling que je lui préſentois.

Permettez-moi de finir ici cette lettre, & de reprendre le même ſujet dans la ſuivante. J'ai l'honneur d'être,

Madame,
Votre très-obligée & très-fidelle ſervante
P. B.....

LETTRE XVIII.

Ma chere Myladi,

JE reprends le ſujet de ma derniere lettre où j'en ſuis reſtée, afin que vous puiſſiez voir tout de ſuite ce qui ſe paſſa à cette occaſion.

Après dîné, j'allai chez madame Arthur avec mon cher bienfaiteur. Je m'étois pourvue de nouveaux motifs à l'humilité, parce que je prévoyois bien que j'aurois à me tenir en garde contre les effets trop naturels des louanges des hôtes de cette Dame, auſſi-bien que de celles de mon cher M. B..... & de M. & madame Arthur. Votre tendre frere eut la bonté de m'entretenir, pendant la route, des ordres qu'il

avoit donnés au ſujet de la maiſon de Londres, qui étoit actuellement priſe, & de la maniere dont il avoit intention de la meubler ; de ſorte que je n'eus pas occaſion de lui parler de ce que j'avois fait pour madame Jervis.

Après ſouper je quittai la compagnie, & me rendis dans mon cabinet, où, après que ſes amis furent retirés, il monta environ vers le temps que nous allons nous coucher. Il me demanda avec bonté à quoi j'étois occupée ; je répondis que j'eſſayois de lire dans le *Télémaque François* ; car il faut que vous ſachiez, Madame, que j'apprends la langue françoiſe. Mais quel maître croyez-vous que j'aie ? Le meilleur que je puiſſe avoir dans le monde, votre très-cher frere, qui ſe plaît à dire que je ne ſuis pas une écoliere tout-à-fait bête. Auſſi ſerois-je inexcuſable de ne pas profiter avec un maître qui m'enſeigne ſur ſes genoux, qui me récompenſe d'un baiſer toutes les fois que je fais bien, & qui dit que j'ai preſque déjà attrapé l'accent de la prononciation, ce qui eſt une grande difficulté, du moins à ce qu'il dit.

Je le priai de traduire en Anglois deux ou trois endroits que je n'entendois point. Après qu'il l'eut fait, il me demanda en François ce que j'avois fait pour madame Jervis.

Permettez-moi de vous dire en Anglois, Monſieur, car je ne ſuis pas encore aſſez habile pour vous répondre dans ma nouvelle langue, que j'ai rendu cette bonne femme tout-à-fait heureuſe. Si je puis avoir votre approbation dans ce que j'ai fait, je ſerai moi-même auſſi heureuſe dans cette occaſion, que je la ſuis en toute autre.

Il eut la bonté de me dire : j'oſerois bien répondre de votre prudence, ma chere ; mais elle eſt votre favorite. Comme vous avez le cœur ſi bon pour les étrangers, apprenez-moi ce que vous faites pour ceux que vous diſtinguez ſi glorieuſement.

Je répondis alors : permettez-moi, Monſieur, d'obſerver attentivement vos yeux ; mais pour cela il faut que vous les détourniez de deſſus les miens : comment pourrois-je autrement vous regarder en face ? Et ſans cela, comment verrois-je ſi ma conduite vous déplaît, car votre bonté ſupporte mes foibleſſes avec tant d'indulgence, que vous ne voudriez pas me cenſurer par vos diſcours.

Il me prit après cela par le milieu du corps, & baiſſoit les yeux de temps en temps, comme je le ſouhaitois ; car, Madame, il eſt toute condeſcendance & toute bonté pour ſa Paméla, qui ne mérite pas ces faveurs, quoiqu'elle en ſoit reconnoiſſante. Je lui racontai pendant ce temps-là tout ce que je vous ai écrit au ſujet de ces quarante livres ſterling. Quand j'eus fini, je lui dis, cachant mon viſage à moitié dans ſon ſein : vous venez d'entendre, mon cher Monſieur, ce que j'ai fait pour la bonne madame Jervis, cenſurez, ou battez même votre Paméla, ſi vous le jugez à propos ; tout cela me ſera agréable de votre part, & me ſervira de leçon & de direction pour l'avenir.

Il me releva la tête, & me baiſa trois ou quatre fois, diſant : c'eſt ainſi que je gronde & que je bats mon Ange. Je trouve cependant une faute dans votre conduite. Faites venir

madame Jervis, ſi elle n'eſt pas encore couchée, & qu'elle entende ce que j'ai à vous dire ; car je vous expoſerai en ſa préſence, comme vous le méritez. J'ordonnai à Polly, ma femme-de-chambre, qui étoit aux écoutes pour ſavoir quand j'aurois beſoin de ſon ſecours pour me déshabiller, d'appeller madame Jervis. Quoique je viſſe bien par ſes doux regards, ſes agréables diſcours & ſes manieres tendres, que je n'avois pas beaucoup à craindre, je ne laiſſois pas cependant de m'impatienter de ſavoir quelle faute j'avois commiſe, pour laquelle je devois ainſi être expoſée. La bonne femme vint; & comme elle entroit avec cet air modeſte qui lui ſied ſi bien, il éloigna ſa chaiſe de moi, & avec un viſage compoſé, mais ſans aucune marque de mécontentement, il dit: entrez, madame Jervis; votre maîtreſſe (car il m'appelle toujours ainſi en parlant de moi à madame Jervis & aux domeſtiques) a mérité ma cenſure; mais je n'ai voulu lui dire en quoi, qu'en votre préſence.

Elle regardoit avec étonnement, tantôt moi, tantôt ſon cher Maître; & comme j'ignorois ce qu'il alloit dire, je regardois auſſi avec quelque attention. J'en ai du chagrin, j'en ſuis très-fâchée, Monſieur, dit-elle en faiſant une profonde révérence; mais j'en ſerois encore bien plus affligée, ſi j'en étois la malheureuſe occaſion.

Je ne ſaurois m'empêcher de vous dire, madame Jervis, reprit-il, que c'eſt pour une choſe qui vous regarde que je dois la cenſurer.

Ce diſcours nous donna de la confuſion à

l'une & à l'autre, mais principalement à cette bonne femme; car pour moi j'avois de meilleures eſpérances, à cauſe de ſa charmante maniere d'agir à mon égard quelque-temps auparavant. Elle répondit: en effet, Monſieur, je n'aurois jamais mérité..... Il l'interrompit en diſant: je ne vous charge d'autre choſe, Paméla, que de meſquinerie; car il faut vous tirer de peine l'une & l'autre. Vous n'auriez pas dû propoſer le moyen d'un pareil rembourſement.

Cette chere créature, continua-t-il, s'adreſſant à madame Jervis, fait rarement quelque choſe qui ait beſoin d'être redreſſé: mais je penſe que, puiſque votre bonne conduite méritoit, en reconnoiſſance de ma part, une augmentation annuelle de gages, la Dame auroit dû montrer que vos ſervices ne lui étoient pas moins agréables qu'à Monſieur. N'eût-ce été que pour la vieille connoiſſance, & pour l'amour de ſon ſexe, elle n'auroit pas dû me donner lieu de lui faire des reproches ſur ce ſujet. Je vous dirai donc que vous devez regarder les quarante livres ſterling que vous avez reçues, comme l'effet de la juſte diſtinction qui vous eſt due à pluſieurs égards & votre ſalaire vous ſera payé depuis votre dernier quartier ſur le même pied que notre chere avare avoit intention de le mettre dans quelques années d'ici. J'ajouterai ſeulement que, quand ma Paméla commencera à marquer de la froideur à ſa chere madame Jervis, je ſoupçonnerai alors qu'elle commence à décheoir de cette humble vertu, qui lui eſt maintenant particuliere, & qui fait les délices

de tous ceux qui converſent avec elle.

Voilà ce qu'il eut la bonté de dire, & d'exécuter avec cette généroſité & cette grandeur d'ame qui lui eſt vraiment particuliere. Mais que penſez-vous que Madame Jervis ou moi lui répondîmes? Rien du tout, en vérité. Tout ce que nous pûmes faire, fut de nous regarder l'une & l'autre, nos yeux étant ſi pleins de larmes & nos cœurs de reconnoiſſance, qu'il ne nous étoit pas poſſible de parler. Nous nous exprimions de l'unique maniere qui étoit en notre pouvoir, en élevant nos mains jointes, & en répandant des larmes de joie: langage que M. B... voulut bien trouver plus élégant que celui de la parole.

O ma chere Dame! combien d'occaſions ont les riches bienfaiſants de ſe rendre eux-mêmes heureux, auſſi-bien que leurs ſemblables! J'étois obligée ci-devant à ne penſer, à ne parler & à n'agir que pour faire mon devoir: mais combien le ſentiment des obligations que j'ai au plus généreux des mortels ne m'y oblige-t-il pas plus étroitement!

Il eſt temps de mettre fin à ce ſujet, dont on ne ſauroit excuſer l'ennuyeux détail, que parce qu'il eſt une preuve de la joie avec laquelle j'obéis à vos ordres. Je vous raconte, Madame, tout ce qui eſt de quelque importance pour moi, avec la même liberté que j'avois accoutumé de le faire à mes chers parents. Vous attendiez de ma part que je rapportaſſe les raiſons de la conduite que j'ai tenue envers les deux ménageres, je l'ai fait.

Je finis donc cette apologie, s'il m'eſt permis de l'appeller ainſi, en vous aſſurant que je ſuis,

Ma très-chere Myladi,

Votre très-obligée & très-fidelle ſervante,

P. B....

LETTRE XIX.

De Myladi DAVERS *à madame B...., en réponſe aux ſix dernieres lettres.*

JE ne ſais où elle a pris tout ce qu'elle dit ; mais je n'ai de ma vie vu une fille comme elle, à quelque âge que ce ſoit. Ce ſont-là, autant que je me le rappelle, les termes de mon frere, parlant de ſa Paméla, dans la premiere partie de vos mémoires. Vous êtes en vérité une étonnante créature ! nous ne recevons aucune de vos lettres, ſans y trouver de nouveaux ſujets ds vous admirer. Vous imaginez-vous, Myladi Eliſabeth, dis-je, quand j'eus achevé la lecture de ce qui regarde madame Jervis, que je ne me mettrai pas inceſſamment en chemin, pour donner une couple de ſoufflets à cette charmante fille ? Pourquoi cela, Myladi Davers, répondit-elle ? Pourquoi, repliquai-je ? Ne voyez-vous pas combien cette petite inſolente me maltraite ? Ses AIRS DE DAME ! Je lui apprendrai à me blâmer, & tant d'autres perſonnes qui lui ſont ſupérieures : cela lui ſied bien avec ſes qualités villageoiſes & des progrès qui font rougir notre éducation !

Je vous pardonnerois, charmante Paméla, ſi c'étoit ſeulement en expreſſions que vous me ſurpaſſez ; parce que l'on pourroit dire que ce n'eſt qu'une adreſſe & une volubilité de langue qui ſupplée, quant aux expreſſions, aux talents naturels : mais de voir qu'on l'emporte encore en penſées & en actions, qui pourroit le ſouffrir ! Et cela encore par une jeune inſolente !

Lorſque je vous verrai, Paméla, attendez-vous à ſentir le poids de mes mains, ou le preſſement de mes levres : oui, attendez-vous à l'un ou à l'autre dans très-peu de temps ; car, au lieu que je croyois m'abaiſſer en vous nommant ma ſœur, je ſerai bientôt forcée ici à penſer que vous ne devez me reconnoître pour votre ſœur qu'après que je me ſerai rapprochée davantage du modele que vous nous preſcrivez.

Mais il en faut venir à ce que je me propoſe de vous écrire. Pour vous convaincre de mon amitié par la liberté de mes remarques ſur les ſujets que vous avez traités dans vos obligeantes lettres, je m'arrêterai à obſerver en gros les particularités ſuivantes.

I. Je ſuis très-charmée de ce que vous dites des avantages que vous avez reçus de la faveur de ma chere mere. Comme vous l'avez ſervie pendant les trois ou quatre dernieres années de ſa vie, vous ſavez quantité de choſes relatives à ce temps-là, dont je ſouhaite que vous me faſſiez part lorſque l'occaſion s'en préſentera. N'omettez rien de tout ce que vous pourrez recueillir concernant cette très-honorée Dame, ſa bonté & ſes manieres à votre égard,

relativement à cette clarté qui commença à paroître de bonne heure en vous, & qui annonçoit dès-lors le brillant éclat de cet aſtre. Ce n'eſt pas moi ſeule qui vous demande cette grace : la Comteſſe, Myladi Elizabeth, & Myladi Jeanne ſa ſœur, avec leſquelles je relis vos Mémoires, ſe joignent à moi pour vous en prier.

II. J'ai beaucoup goûté la relation de votre voyage dans le comté de Kent. Nous aurions cependant ſouhaité que vous fuſſiez quelquefois entrée dans des détails plus circonſtanciés; car nous ſommes enchantées de vos deſcriptions, & du récit de vos converſations. Je dois néanmoins avouer que les lettres de votre honnête pere & les vôtres, ſuppléent en bonne partie à ce défaut, comme le plaiſir que nous trouvons à lire vos relations nous le fait appeller. Vos parents ſont honnêtes & diſcrets, je le vois; j'ai de l'eſtime pour eux. Vous êtes la plus prudente créature dans tout ce que vous faites, que j'aie jamais connue; cette prudence ſe fait remarquer en particulier dans les avis que vous donnez à votre pere au ſujet de vos parents, & dans le conſeil que vous lui propoſez de ne pas s'étendre au-delà de ſa ſphere. En un mot, tout eſt bien, & tel qu'il doit être. C'eſt ſur cela que tout le monde jugera que vous, & vos parents auſſi, méritez le bonheur qui vous eſt arrivé.

III. La relation de la maniere dont mon frere vous communiqua ſon aventure avec *Sara Godfroy*, & la conduite que vous tintes à cette occaſion, m'ont infiniment réjouie.

Cette hiſtoire, comme il vous la rapporta, & comme vous la racontez, eſt touchante; il a été fidele dans ſa relation, ce miſérable! Ne croyez-vous pas qu'il ait été un méchant drôle? Vous avez bien raiſon de vous féliciter d'avoir échappé à ſes intrigues. Aſſurément, vous avez bien raiſon; j'admire ſurtout votre conduite, & nous l'admirons tous; mais aucune de nous ne penſe qu'elle l'eût imitée dans toutes ſes parties. Nous aimons à lire les charitables réflexions que vous faites en faveur de cette pauvre Demoiſelle, d'autant plus qu'elle les mérite certainement auſſi-bien qu'une meilleure mere, & un plus fidele amant.

IV. Vous avez parfaitement donné dans ſon foible, en montrant tant d'inclination pour la petite demoiſelle Goodwin. Je vois, mon enfant, que vous connoiſſez votre mari; & je ne craindrai pas que vous le perdiez jamais, ſi vous continuez à vous conduire & à ſurpaſſer, comme vous avez fait, les perſonnes de votre ſexe. Je ne crois pas qu'il vous convienne d'inſiſter ſur ce qu'il vous permette d'avoir cette jeune Demoiſelle auprès de vous. Cette fille ſeroit vive, peut-être inſolente; &, connoiſſant ſon pere, vous ne vous ſouciriez pas de la corriger ſévérement; vous auriez diverſes raiſons pour vous conduire ainſi; ce qui ne manqueroit pas de vous cauſer de l'embarras, quelque parti que vous priſſiez; car ſi vous la grondiez, quelques bons que fuſſent vos motifs, il pourroit le prendre mal. Je penſe donc que vous ferez mieux de la voir de temps en temps à la lai-

terie, ou à l'école, que de la prendre auprès de vous. Mais je laiſſe cela à votre prudence & à ſon bon plaiſir; car il faudra s'en tenir à ſa volonté, quelque choſe que vous, moi ou toute autre perſonne puiſſions dire.

V. Vous avez pleinement ſatisfait à toutes nos objections contre votre conduite envers madame Jewkes. Nous n'avions pas examiné les circonſtances où vous étiez alors, avec autant d'attention que nous aurions dû le faire. Vous êtes une aimable fille, & les motifs de vos actions ſont toujours ſi juſtes, qu'à l'avenir nous ſerons plus retenues dans nos cenſures. Nous avons principalement admiré le triomphe de votre innocence ſur les criminels deſſeins de mon frere & de cette femme; & nous convenons unanimement que jamais nous n'avons vu de meilleures raiſons pour ſe glorifier, ni qui ſoient mieux ſoutenues que les vôtres.

En un mot, je dirai avec la Comteſſe: cette bonne fille n'eſt pas ſans orgueil: mais c'eſt un orgueil bienſéant, & qui n'accompagne qu'un cœur plein d'innocence. Je ſoutiendrai, continua-t-elle, que perſonne ne ſe conduira d'une maniere plus ſéante à ſa condition, que celle qui eſt capable d'un orgueil auſſi-bien placé que celui-là.

Mais quelle mercuriale as-tu eue, Paméla? tu l'appelle une *noble mercuriale*. Quel malheureux as-tu trouvé, qui exige que tu ne t'oppoſe jamais à ſes volontés deſpotiques, quand même il auroit tort, qu'après lui avoir obéi, & par conſéquent t'être réunie à lui pour le mal qu'il t'impoſe la néceſſité de fai-

re ! Il eſt vrai qu'il dit dans les choſes peu importantes ; mais je ſuppoſe qu'il ſera juge de ce qui eſt ou qui n'eſt pas important.

Je me rappelle à ce ſujet que mon frere nous parloit un jour d'une propoſition faite à la Chambre des Communes, d'accorder une groſſe ſomme pour ſuppléer à la non-valeur de la liſte civile. Comme quelques-uns s'y oppoſoient, le Miniſtre trouva un expédient, qui étoit d'accorder *premiérement* l'argent, & d'examiner *enſuite* ſi la demande étoit fondée. Nous liſons de même que, dans certains pays, on met à mort la perſonne accuſée, après quoi l'on examine ſi l'accuſation étoit fondée. Toute ſon eſpérance eſt que, ſi on l'abſout, ſes parents & ſa propre famille ne ſeront pas expoſés à l'ignominie après ſa mort.

Puiſſiez-vous vous trouver bien d'un tel mari, dit Myladi Elizabeth ! Chacun vous admirera, mais perſonne n'auroit raiſon de vous envier ce bonheur aux conditions dont vous en jouirez. Je ne ſais ce qui en ſera ; mais il eſt clair qu'il n'y a pas dans le monde un couple plus heureux que vous l'êtes à préſent.

VI. Vous me faites un véritable plaiſir en promettant de m'envoyer ceux des articles de vos mémoires que vous n'avez pas voulu me montrer en entier, leſquels vous jugerez devoir m'être agréables. Cela eſt très-obligeant. Vous êtes une bonne fille, & je vous aime tendrement.

VII. Nous n'avons pu nous empêcher de ſourire à la lecture de votre paradoxe, Pa-

méla, que ſon mariage avec vous eſt une preuve de ſon orgueil. Quoi qu'il en ſoit, la penſée eſt jolie & fort ingénieuſe; mais je ne veux pas examiner maintenant ſi elle eſt juſte ou fauſſe.

VIII. Nous ſommes fort ſatisfaits de votre remarque ſur les termes d'oublier & de pardonner; & nous croyons que vous avez fort bien éclairci cette fauſſe diſtinction.

IX. Vous êtes bien obligeante de m'avoir envoyé la lettre de Mademoiſelle Darnford. C'eſt une aimable Dame. J'ai toujours eu grande opinion de ſon mérite, & ſa lettre m'a pleinement confirmée dans mes idées. J'eſpere que vous me communiquerez toutes celles que vous vous manderez de part & d'autre; & je vous prie de m'envoyer, la premiere fois que vous m'écrirez, la copie de votre réponſe à ſa lettre. Il eſt néceſſaire d'inſiſter là-deſſus, je penſe.

X. Je me réjouis de tout mon cœur d'apprendre la converſion de la pauvre Jewkes. Votre exemple entraîne tout; mais faites-moi la grace de m'envoyer la réponſe à ſa lettre. Ne penſez pas que je ſois déraiſonnable. Tout ce que j'en fais, eſt pour l'amour de vous. Vous devez le ſavoir, ou il faut que vous ne ſachiez rien. Car je penſe que vous méritez tous les éloges de mademoiſelle Darnford: & c'eſt beaucoup.

Je vous prie, avez-vous montré la lettre de la Jewkes à votre bon ami? Myladi Elizabeth voudroit bien ſavoir, en cas que vous la lui ayiez montrée, ce qu'il en a dit. Car elle juge que cette lettre atteint juſqu'au vif; & j'en penſe de même, s'il prend la choſe comme il

doit. Mais, comme vous dites, il eſt au-deſſus de la foibleſſe d'aimer la vertu *pour l'amour de la vertu* : j'en réponds. Il l'aime en ſa femme, parce qu'il eſt aſſuré alors d'être à couvert de la *loi du Talion*. C'eſt en bonne partie pour cela, je vous en aſſure. J'ai oui ce miſérable ſoutenir une fois que les femmes n'avoient point d'ame. Je lui demandai ſi, quand il ſeroit marié, il voudroit bien que ſa femme agît conformément à ce principe ? C'eſt une autre choſe, diſoit-il. Il fallut avouer qu'il ſouhaiteroit que ſa femme s'imaginât en avoir une, & qu'une telle croyance ne lui feroit point de mal. Ah ! Paméla, pour n'être pas un parfait ſcélérat, jamais il n'y eut de libertin pareil dans la théorie & dans la pratique.

XI. Votre maniere d'agir envers madame Jervis, en ménageant ſi bien les intérêts de mon frere, la conduite de cette bonne femme, & ce que vous dites du caractere généreux de votre mari, en approuvant & en blâmant à différents égards ce que vous aviez fait, & en allant au-delà de votre prudente généroſité, ne ſont pas un des moins beaux endroits de vos lettres. Myladi Eliſabeth diſoit à cette occaſion : il a encore quelques excellentes qualités. On ne ſauroit s'empêcher de penſer en bien de lui, & ſes bonnes actions expieront ſes mauvaiſes. Mais c'eſt vous, Paméla, qui en avez toute la gloire. Nous vous demandons en particulier, quel qu'en ſoit le ſujet, que vous ne laiſſiez paſſer aucune de ces ſcenes touchantes, que vous ſavez ſi bien décrire. Vos deſcriptions ſont d'après nature, & c'eſt en quoi vous excellez. Attachez-vous à cela ; car je ſuis très-

perſuadée qu'une perſonne plus ſavante que vous ne ſauroit écrire d'une maniere ſi inſtructive, ſi amuſante, ſi touchante, & tout enſemble ſi engageante que vous le faites.

XII. Je ſuis charmée que vous appreniez la *langue françoiſe*. Vous êtes une heureuſe fille d'avoir un tel maître, & il eſt heureux d'avoir une telle écoliere. Nous avons lu avec plaiſir la jolie relation que vous nous donnez de ſa maniere d'inſtruire & de récompenſer. Quand vous auriez beaucoup moins de naturel que vous n'en avez, il ſeroit étrange que vous n'appriſſiez pas promptement quelque langue que ce fût avec un homme que vous aimez, qui ſuit une ſi charmante méthode, & qui récompenſe ſi joliment. Nous ſouhaiterions ſeulement que vous vous fuſſiez plus étendue ſur ce ſujet. Une pareille tendreſſe, & à laquelle nous nous attendions ſi peu de la part de mon frere, eſt quelque choſe de ſi extraordinaire pour des femmes qui ont été mariées pendant pluſieurs années, que nous nous promettions de trouver pour le moins une page ſur cette matiere.

Quelle enchantereſſe! Quel exemple ne donnes-tu pas aux femmes, après en avoir donné aux filles! Tu apprivoiſerois des lions, j'en ſuis ſûre, ſi tu l'entreprenois. Ramener un débauché dans le plus fort de ſon libertinage! Engager un homme du caractere de mon frere, non-ſeulement à t'épouſer, mais encore à t'aimer davantage, s'il eſt poſſible, après pluſieurs mois de mariage, qu'il ne le faiſoit le premier jour! Fille merveilleuſe! Tu n'as cependant employé pour cela que des

moyens honnêtes, tels que la prudence & la nature les dictent; des moyens propres à rendre le devoir aimable, & à t'acquérir un certain air d'autorité dans le temps même que tu paroiſſois la plus ſoumiſe!

Il faut avouer auſſi que tu n'as pas rencontré un eſprit brutal. Quelque méchant qu'il ſoit, on doit dire qu'il a le cœur ſenſible & généreux, & qu'il ne met pas ſa gloire à voir qu'on lui ſoit aveuglément ſoumis & en eſclave: mais, ſemblable à un véritable Monarque de la grande Bretagne, il aime à régner ſur des eſprits libres plutôt que rampants. Il eſt cependant jaloux en tyran de ſes prérogatives. Vous avez néanmoins trouvé le ſecret d'endormir ce dragon vigilant, & de vous emparer ainſi des riches fruits du contentement & de la vraie félicité: récompenſe due à votre conduite incomparable.

Je crois, ma chere Paméla, avoir parcouru les articles les plus importants de vos lettres. Je n'ai plus rien à vous dire, ſinon: écrivez, & vous nous ferez plaiſir; n'oubliez pas de m'envoyer la copie de votre lettre à Mademoiſelle Darnford, & de celle que vous avez écrite à la pauvre pénitente Jewkes. Souvenez-vous de tous les articles ſur leſquels je ſouhaite que vous m'écriviez. Mandez-moi tout ce qui vous viendra dans l'eſprit, ou qui vous arrivera, & vous obligerez

Votre, &c. B. DAVERS.

LETTRE

LETTRE XX.

Ma chere Myladi,

J'AI lu avec plaiſir les ordres que vous me donnez dans votre derniere lettre, ſi obligeante & ſi tendre. Aſſurez-vous d'une prompte obéiſſance dans tout ce qui dépendra de moi.

Je commencerai par ce qui m'eſt le plus facile, c'eſt-à-dire, par copier les réponſes que j'ai faites aux lettres de mademoiſelle Darnford & de madame Jewkes. Voici le contenu de la premiere, qui eſt aſſez longue.

„ *Ma chere Demoiſelle*,

„ JE commence à craindre de n'avoir pas le „ plaiſir & l'avantage que je m'étois promis, „ de paſſer quinze jours ou trois ſemaines dans „ le comté de Lincoln, & de jouir de votre „ charmante converſation, de celle de toute „ votre famille, & des autres perſonnes de „ votre agréable voiſinage, dont je me ſou- „ viendrai toujours avec autant de reſpect que „ de plaiſir.

„ Le principal fondement de la crainte eſt „ que nous attendons dans peu la viſite de My- „ lord & Myladi Davers, qui ſe propoſent de „ demeurer ici quinze jours pour le moins. „ Après leur départ, la ſaiſon, déjà avancée, „ nous appellera à Londres, où M. B..... a „ pris maiſon, pour y faire ſa réſidence pen- „ dant l'hiver, & ſe trouver à l'Aſſemblée du

» Parlement. Juſqu'ici, dit-il, il ne s'eſt pas
» acquitté du devoir de Membre de cette Aſ-
» ſemblée d'une maniere conforme à l'inten-
» tion de ſes conſtituants, ni qui puiſſe ſa-
» tisfaire ſa conſcience. Car, ajouta-t-il, quoi-
» qu'il ne ſoit qu'*un*, cependant ſi cet *un* peut
» quelquefois donner un bon avis, chaque
» Membre du Parlement a à ſe reprocher ſon
» abſence, quand on a pris une mauvaiſe ré-
» ſolution, qu'il auroit empêchée par ſon ſuf-
» frage, s'il avoit été préſent. Il a non-ſeule-
» ment ſon abſence à ſe reprocher, mais auſſi
» cette mauvaiſe réſolution, & toutes les con-
» ſéquences qui en naiſſent, par la perte de ce
» bien qui, autrement, en ſeroit revenu à l'Etat.
» D'ailleurs, continue-t-il, chacun pourroit
» s'excuſer comme lui, & l'on pourroit laiſſer
» l'adminiſtration des affaires publiques au Mi-
» niſtère, ſans aſſembler de Parlement.

» Il remarque de plus que tout Membre
» abſent favoriſe, par ſon abſence, le Miniſ-
» tre, quel qu'il ſoit, dans tous ſes deſſeins
» quels qu'ils puiſſent être; & qu'il eſt moins
» excuſable envers ſa patrie, que ne le ſeroit
» un homme, qui, pour l'avantage particu-
» lier de ſa famille, recevroit des penſions ou
» des récompenſes pour ſon ſuffrage. La ſeule
» différence qu'il y ait entre ces deux perſon-
» nes, c'eſt que l'un ſouffre par ſa négligence
» & par ſon indolence que l'on ruine ſa pa-
» trie, ce qu'aucun honnête homme ne doit
» ſouffrir, & l'autre s'étant laiſſé corrompre,
» la ruine plus activement par ſon ſuffrage.
» Mais ce dernier, quoique nuiſible à toute
» la Nation, dans le bien-être de laquelle il

» trouve ſon propre avantage, en retire ce-
» pendant quelque fruit pour lui-même ou
» pour ſa famille, tandis que le premier n'en
» retire rien du tout.

» Voyez-vous, ma chere Demoiſelle, com-
» ment, de ſimple villageoiſe, votre amie
» eſt devenue une perſonne d'état! Conſidé-
» rez combien il eſt aiſé aux gens hardis de
» regarder toujours en avant, & d'oublier peut-
» être ce qu'ils ont été. Elle s'imagine tenir ſa
» partie dans ce qui concerne la nation, &
» ſe donne des airs auſſi importants que ſi,
» comme ſa chere demoiſelle Darnford, elle
» étoit née pour cela. Si cependant quelqu'un
» me blâmoit de me remplir la tête d'affaires
» politiques, je lui répondrois que j'eſpere être
» en droit de vous dire le ſentiment de M. B...
» ſur ces importants ſujets, ſans que perſonne
» puiſſe y trouver à redire. C'eſt auſſi tout ce
» que j'ai fait.

» Mais, ma très-chere Demoiſelle, ne pour-
» rois-je pas prendre la liberté de vous deman-
» der ſi, en cas que je ne puiſſe pas aller dans
» vos quartiers, vous ne viendrez point dans
» le nôtre? Puiſque la viſite de Myladi Davers
» eſt ſi incertaine, tant par rapport à ſa réalité
» que par rapport à ſa durée, & que je la
» regarde comme une grande faveur, ainſi
» qu'elle le ſera réellement; outre que c'eſt la
» premiere viſite dont elle m'honorera, & puiſ-
» que nous devons aller nous mettre en poſſeſ-
» ſion de notre maiſon de Londres, le Chevalier
» Simon Darnford ne ſauroit-il ſe priver en
» notre faveur de ſa chere fille, envers laquelle
» il en uſe ſi durement, & dont il ne mérite

„ pas entiérement les ſervices dans cette occa-
„ ſion, quoiqu'il ait droit de les exiger ?

„ Après tout, Chevalier, lui aurois-je dit, ſi
„ j'avois été préſente à cet accès de mauvaiſe
„ humeur, vous êtes un joli Gentilhomme,
„ n'eſt-il pas vrai? Pour faire voir à votre chere
„ fille qu'elle n'eſt pas venue aſſez tôt, vous
„ lui prouvez par votre conduite qu'elle eſt
„ venue trop tôt; & vous faites d'un bon li-
„ vre (car je ne doute point qu'il ne fût tel,
„ parce que vous étiez affligé, quoique ſi peu
„ touché des choſes qu'il contenoit) qu'elle
„ avoit mis devant vous un ſi mauvais uſage.
„ Comme les exemples des peres & des meres
„ ſont d'une ſi grande influence, je ſuppoſe que
„ mademoiſelle Darnford eût pris ce même
„ livre & l'eût jetté à la tête de ſa ſœur, ma-
„ demoiſelle Nanette à ſa femme-de-chambre,
„ & qu'il eût fait ainſi le tour de la famille,
„ n'auroit-ce pas été une excuſe pour chacun
„ de dire que le pere, le chef de la famille, en
„ avoit donné l'exemple?

„ D'ailleurs, je ſuppoſe que vous euſſiez
„ bleſſé les beaux yeux de ma chere demoi-
„ ſelle Darnford, ou bien que vous euſſiez
„ meurtri ou écorché quelque partie de la belle
„ peau de ce joli viſage, qui, à la premiere
„ vue, donne des aſſurances ſi claires que ſon
„ eſprit eſt encore plus beau, qu'auriez-vous
„ pu alléguer, Monſieur le Chevalier, pour
„ vous ſervir d'excuſe? La vue de cette chere
„ Demoiſelle avec un œil poché, avec une em-
„ plâtre au front, ou la joue couverte, évitant
„ de paroître en préſence de toute autre per-
„ ſonne que celle de ſon pere, de ſa mere af-

„ fligée, & de ſa ſœur compatiſſante, n'au-
„ roit-elle pas été un reproche continuel de
„ l'imprudence de votre action ? Que dis-je ?
„ ſon honnêteté à ne vous faire aucun repro-
„ che, ſon humeur joyeuſe en vous ſervant,
„ n'auroient-elles pas été des reproches plus
„ piquants que ſi elle avoit été capable de ſe
„ répandre en plaintes ameres & en lamenta-
„ tions pleines d'aigreur ?

„ Ma chere demoiſelle Darnford m'a dit
„ que vous ſouhaitiez qu'elle vous ſoignât
„ preſque toujours : c'eſt un effet de votre bonté,
„ M. le Chevalier, aurois-je ajouté, ſi ſon
„ indulgente patience avoit ſouffert que j'euſſe
„ continué à parler ſur ce ſujet. Mais j'eſpere,
„ puiſque vous êtes ſi ſenſible, & que vous
„ avez beſoin que l'on vous ſoigne (ce dont
„ votre humeur chagrine, qui vous porte à faire
„ des actions ſi imprudentes, m'eſt un garant)
„ lorſque votre indiſpoſition exigera le ſervice
„ de votre femme & de vos filles, que vous ne le
„ leur rendrez pas plus déſagréable, en ajou-
„ tant de nouvelles difficultés à vous ſatisfaire,
„ & de l'impatience à l'intérêt que le devoir &
„ l'affection leur font prendre à ce qui vous re-
„ garde : ou du moins réſolvez-vous à ne te-
„ nir jamais de livres, ſi vous n'en ſavez pas
„ faire un meilleur uſage que vous en fîtes
„ alors.

„ Je vous en prie, ma chere Demoiſelle,
„ dites à votre pere que je lui demande la
„ grace de me faire préſent de ce livre. J'y
„ mettrai une marque, & il ne ſervira plus à
„ l'avenir à un pareil miniſtere, j'en réponds.
„ Quel que ſoit ce livre, je ſouhaite qu'il m'en

» faſſe préſent, & je lui en enverrai un autre
» auſſi bon.

» J'écrirai deſſus pour mémorial : ce livre,
» contre la bonne intention de l'auteur, a
» penſé cauſer un malheur preſque impar-
» donnable. Ou bien : ce livre, au lieu de
» calmer les paſſions du lecteur, a été la
» cauſe d'un mal triſte & violent (vous
» voyez bien, Mademoiſelle, que je compte
» que ce livre étoit la *Morale de Séneque*,
» ou quelque choſe de pareil). Sois donc
» condamné, infructueux Docteur, à de-
» meurer ſur une tablette de mon cabi-
» net, hors de ma portée & de celle de toute
» autre perſonne, pour avoir préſumé de ré-
» gler les paſſions avec ſi peu de ſuccès : pour
» couvrir le crime dont tu te ſens coupable,
» livré à la pouſſiere & aux araignées, ne
» préſume pas d'être rangé avec les meilleurs
» livres, ou même avec ceux qui inſtruiſent
» mieux que toi.

» Penſez-vous, ma chere Demoiſelle, que
» M. le Chevalier ſe fût mis en colere, ſi
» l'occaſion s'étant préſentée, je lui avois
» parlé ſi hardiment ? Si vous le croyez, ne
» lui faites pas connoître que j'en ai eu la
» penſée. Mais après tout, ſi je l'avois traité
» avec tant de liberté, & qu'il en eût *rougi de*
» *colere*, je n'aurois fait que lui rendre ce
» que je lui dois ; car plus d'une fois il m'a fait
» *rougir de honte*, & cela en préſence de ſes
» vertueuſes filles, de ſorte que je ne me ſuis
» encore vengée qu'à demi. Serez-vous donc
» ſuſceptible de reſſentiment, madame B....,
» me dira-t-il ? Oui, M. le Chevalier, & rien :

» ne pourra m'engager à vous pardonner que
» votre amendement. Comment, en effet par-
» donner autrement à un Gentilhomme qui
» eſt réellement tel, & qui, oubliant ſon ca-
» ractere, en préſence d'une compagnie, ne
» ſe fait point de peine d'expoſer une jeune
» fille modeſte aux regards effrontés & aux
» éclats de rire de jeunes Meſſieurs, qui n'o-
» ſeroient pas prendre de pareilles libertés,
» s'ils n'y étoient autoriſés par celles du Che-
» valier Simon Darnford, qui cependant pro-
» met de s'en corriger ?

» M. le Chevalier dira que je l'ai déjà
» entrepris ſur ce ſujet lorſqu'il m'en donna
» l'occaſion. Il eſt vrai que madame Darnford
» me pria une fois de lui donner un ou deux
» avis là-deſſus ; ajoutant, avec ſa politeſſe
» ordinaire, qu'ils ſeroient mieux reçus de
» moi que de tout autre. Si je fus un peu
» trop ſévere, ce n'étoit qu'une juſte repré-
» ſaille de la part d'une perſonne qui auroit
» paſſé pour hypocrite dans ſon eſprit, s'il
» n'avoit pas cruellement offenſé ſes oreilles
» deux ou trois fois, ſans y comprendre ce
» qu'il appelle ſes *innocents* mots à double
» ſens. Voilà pour vous, M. le Chevalier, &
» je mets fin ici à mon animoſité ; car j'ai
» déchargé mon cœur.

» Je me flatte cependant que votre cher
» pere ne ſera pas ſi irrité contre moi, à
» cauſe de ma maniere libre de parler, que
» de me refuſer la grace que je lui demande,
» auſſi-bien qu'à votre très-honorée mere &
» à vous-même, de m'accorder votre chere
» compagnie pour un mois ou deux, que

„ vous paſſerez dans le comté de Bedford & à „ Londres. Si vous pouviez obtenir la per- „ miſſion de paſſer l'hiver avec nous, que „ je ſerois heureuſe ! La choſe ſera à moitié „ faite dès que vous la ſouhaiterez. M. le Che- „ valier vous aime trop pour vous refuſer cela, „ ſi vous marquez quelque empreſſement à „ l'obtenir. Votre très-honorée mere ne man- „ que jamais d'indulgence pour vous accorder „ ce que vous ſouhaitez. M. B...., autant par „ tendreſſe pour moi, qu'à cauſe du grand cas „ qu'il fait de vous, ſe joint ici pour deman- „ der cette grace au Chevalier, à madame vo- „ tre mere, & à vous-même.

„ Si je puis obtenir cette faveur, quelle ſa- „ tisfaction & quel avantage ne me propoſai- „ je pas de retirer d'une compagne ſi polie, „ lorſque M. B..... nous conduira à la Comé- „ die, à l'Opéra, & aux autres divertiſſe- „ ments de la ville ! nous travaillerons enſem- „ ble, nous ferons des viſites enſemble, nous „ lirons enſemble, nous chanterons enſem- „ ble, & nous nous perfectionnerons l'une „ l'autre. Vous me cultiverez l'eſprit par vos „ diſcours & par votre exemple ; & moi je cul- „ tiverai le vôtre par mes queſtions & par le „ deſir de m'inſtruire, ce qui vous engagera à „ m'ouvrir votre cœur, à déployer ce riche „ magaſin de vertueuſes connoiſſances, & à „ perfectionner de plus en plus vos idées en me „ les communiquant. O ma chere demoiſelle „ Darnford, quelle félicité n'eſt-il pas en vo- „ tre pouvoir de me faire goûter !

„ J'ai été fort touchée du détail que vous „ m'avez fait de la converſion de madame

„ Jewkes. Quand le plaiſir de jouir d'un
„ auſſi agréable voiſinage, & d'une auſſi char-
„ mante compagnie que la vôtre ne m'auroit
„ pas fortement engagée à ſouhaiter d'aller
„ dans le comté de Lincoln, j'aurois été char-
„ mée de pouvoir y aller à cauſe de cette pau-
„ vre femme, & pour l'affermir dans ſes nou-
„ veaux & bons deſſeins. Dieu lui faſſe la grace
„ d'y perſévérer. Etre l'humble inſtrument du
„ ſalut d'une ame criminelle ! ô ma chere
„ demoiſelle Darnford, que mon cœur ſe ré-
„ jouiſſe dans cette eſpérance raviſſante ! Ar-
„ racher du feu un tiſon tel que celui-là, ai-
„ der à éteindre ce penchant enflammé à faire
„ du mal, & le rendre après cela utile à de bons
„ deſſeins, quels plaiſirs de pareilles actions
„ ne procurent-elles pas ! Combien un tel ſuc-
„ cès n'encourage-t-il pas à ſuivre la route où
„ l'on eſt entré ! Cela me fait eſpérer que le
„ but de Dieu en m'élevant a été de me ren-
„ dre, dans la main de ſa Providence, un hum-
„ ble inſtrument du bonheur des autres, &
„ d'étendre ainſi ſur pluſieurs perſonnes les
„ bienfaits que j'ai reçus ! Quelle mépriſable
„ & ingrate créature ne ſerois-je pas, ſi je les
„ bornois à moi ſeule !

„ Je vois, ma très-chere demoiſelle Darn-
„ ford, de quelle utilité un tour d'eſprit ver-
„ tueux & grave eſt dans toutes les conditions
„ de la vie.

„ Combien de fois n'ai-je pas vu de Dames
„ d'un rang diſtingué ſe conduire comme
„ ſi elles avoient penſé que de bonnes actions,
„ de pieuſes penſées étoient ſi peu à la mode,
„ qu'elles les auroient rendues ridicules aux

» yeux du monde, & de cette maniere avoir
» honte de leur devoir ! Mais voici en quoi je
» mettrai ma gloire : c'eſt qu'une pauvre fille
» tirée d'une chaumiere pour être placée, s'il
» m'eſt permis de m'exprimer ainſi, dans un
» palais, qui a perſévéré dans les bons deſſeins
» qui m'ont été inſpirés par de dignes, quoique
» pauvres parents, & par ſa Maîtreſſe la meil-
» leure des Dames, & qui s'eſt obſtinée dans le
» bien contre les efforts du libertinage, ait don-
» né lieu au monde de s'attendre à lui voir faire
» de bonnes actions, & à la reſpecter à cauſe de
» cela ; & que, par la grace de Dieu, ſon
» exemple ait été aſſez efficace pour porter à la
» repentance & à l'imitation une pauvre créa-
» ture qui avoit accoutumé de la tourner en ri-
» dicule, uniquement à cauſe de ſon innocence
» & de ſa vertu, & dont les diſcours & les ac-
» tions étoient le ſujet perpétuel de ſes mépris,
» auſſi-bien que le motif de ſa perſécution !

» Mais il ne faut pas m'arrêter trop long-
» temps ſur ces penſées touchantes, de peur de
» tomber dans ce piége que les perſonnes qui
» penſent juſte ont raiſon de craindre. Je veux
» parler de l'*orgueil ſpirituel*, le plus dange-
» reux de tous.

» Dans l'eſpérance de vous voir chez nous,
» je ne m'étendrai pas ſur divers ſujets agréa-
» bles auxquels je m'arrêterois avec plaiſir. Ou-
» tre ma réception ici, & les bonnes manieres
» de notre charmant voiſinage, dont je vous ai
» parlé dans ma précédente lettre, j'aurois à
» vous entretenir de diverſes autres particulari-
» tés. Telles ſont l'arrivée de mon cher pere &
» de ma chere mere, & le tendre & généreux

„ accueil que leur fit le meilleur de mes amis,
„ ſa condeſcendance non-ſeulement à me per-
„ mettre de les ſuivre dans le comté de Kent,
„ mais à nous y accompagner lui-même; & le
„ bonheur dont il les a fait jouir, en les éta-
„ bliſſant d'une maniere ſi fort au-deſſus de ce
„ qu'eux & moi pouvions ſouhaiter, & tout cela
„ avec tant de dignité, pour m'exprimer ainſi,
„ qu'il n'y a perſonne qui ne doive approuver
„ ſa judicieuſe bienveillance; la bonté de My-
„ ladi Davers, qui, trouvant du plaiſir à lire
„ mes lettres, a bien voulu entretenir une
„ correſpondance avec moi; & mille autres
„ choſes que je dois communiquer de bouche
„ à ma chere demoiſelle Darnford.

„ Ayez la bonté d'aſſurer de mes reſpects
„ madame Darnford & mademoiſelle Nanet-
„ te Myladi Jones, & tous vos bons amis de
„ Stamford, M. & Madame Péters & leur
„ niece. Priez de ma part ce bon Paſteur d'en-
„ courager par toutes ſortes d'endroits ſa nou-
„ velle proſélyte, & je ne doute point que cette
„ pauvre femme ne faſſe honneur à ſes ſoins.
„ Dans l'eſpérance que vous aurez la complai-
„ ſance de vous rendre à mes vœux & à mes
„ ſollicitations, je ſuis,

„ *Ma très-chere Demoiſelle*,

„ *Votre fidelle & obligée amie & ſervante*,

P. B....

Voilà, Myladi Davers, la longue lettre que j'ai écrite à mademoiſelle Darnford; elle m'engagea, en partant, à entretenir une correſpon-

dance avec elle, & me fit eſpérer de paſſer un ou deux mois avec nous à la campagne que M. B..... a dans le comté de Lincoln, ſi nous y revenions, & ſi elle pouvoit perſuader au Chevalier Simon & à ſa mere de s'en priver en ma faveur. Vous me pardonnerez, Madame, ſi je parle ſi négligemment des honneurs que vous me faites; mais je ne veux ni ajouter ni diminuer aux lettres que je vous communique.

La lettre ſuivante eſt la copie de celle que j'écrivis à madame Jewkes.

„ Vous m'avez fait un très-grand plaiſir, „ madame Jewkes, en m'apprenant que Dieu „ avoit enfin touché votre cœur, & vous avoit „ fait appercevoir vos égaremens, tandis que „ vos forces & votre ſanté durent encore. Plu„ ſieurs perſonnes ont été aſſez malheureuſes „ pour perſévérer dans leur mauvaiſe conduite, „ juſqu'à ce qu'elles euſſent été punies par quel„ que grande affliction, ou confinées par les „ douleurs dans un lit. Alors elles ont fait des „ vœux, elles ont pris des réſolutions que peut„ être elles n'ont tenues qu'auſſi long-temps „ que le châtiment a duré. Mais vous me don„ nez de meilleures eſpérances de votre con„ verſion, puiſque vous êtes ſi bien touchée, „ avant que d'avoir été ſurpriſe par quelque „ affliction douloureuſe. C'eſt une marque de „ la faveur de Dieu, qui doit vous empêcher „ de perdre courage.

„ Quant à moi, il me convient de vous par„ donner, ainſi que je l'ai fait du meilleur de „ mon cœur, puiſque vos manieres envers moi, „ comme l'expérience l'a fait voir, étoient un

„ moyen néceſſaire dans les mains de la Provi-
„ dence pour m'élever à cet état de félicité
„ où chaque jour le plus tendre & le plus géné-
„ reux des hommes me donne de nouveaux
„ ſujets de joie.

„ Comme j'ai ſouvent prié pour vous, même
„ dans le temps que vous me traitiez le plus
„ inhumainement, je loue maintenant Dieu de
„ ce qu'il a exaucé mes prieres, & je vous re-
„ garde avec un plaiſir infini, comme une ame
„ égarée ramenée au bon chemin par mes ſup-
„ plications. Faſſe la Bonté divine que vous per-
„ ſévériez dans la route où vous êtes entrée !
„ Quand vous goûterez les plaiſirs incompara-
„ bles qui rempliſſent l'eſprit d'une perſonne
„ vertueuſe en ſe voyant dans une ſituation où
„ ſon exemple peut être avantageux au ſalut
„ des autres, auſſi-bien qu'au ſien propre ; ces
„ plaiſirs dans leſquels tout eſprit bien fait ſe
„ glorifie, & que perſonne ne peut goûter
„ auſſi parfaitement qu'elle ; alors ſoyez per-
„ ſuadée qu'il ne manque que votre perſévé-
„ rance, & les progrès qui en réſultent, pour
„ vous convaincre que vous êtes dans la bonne
„ voie, & que cette malédiction, prononcée
„ contre les pécheurs arrogants, ne vous re-
„ garde pas.

„ Mais, ma chere madame Jewkes (car
„ maintenant vous m'êtes chere en effet), per-
„ mettez-moi de vous avertir de deux choſes.
„ L'une, qu'après vous être repentie, vous ne
„ retourniez pas à votre premier train de vie, &
„ ne vous égariez pas de nouveau volontaire-
„ ment ; car Dieu regarderoit cette conduite
„ comme une inſulte faite à ſa bonté, il ſe

„ retireroit de vous, & votre état ſeroit beau-
„ coup plus dangereux alors que ſi vous ne
„ vous étiez jamais repentie. L'autre, que vous
„ ne devez point déſeſpérer de la miſéricorde
„ divine, qui s'eſt ſi clairement déployée en
„ votre faveur, & qui vous a réveillée de votre
„ déplorable léthargie, ſans employer ſes mé-
„ decines ameres & ſes opérations douloureu-
„ ſes qu'il a fait éprouver à d'autres perſonnes
„ qui peut-être n'étoient pas plus coupables
„ que vous. Avancez donc avec joie dans l'heu-
„ reux ſentier où vous avez commencé de mar-
„ cher. Tenez-vous-en à ceci, c'eſt que vous êtes
„ dans le bon chemin, & ne vous en détournez
„ ni à droite ni à gauche. Vous en ſerez récom-
„ penſée par une bonne réputation dans cette
„ vie, & une éternelle félicité dans l'autre.

„ Votre lettre porte le caractere d'une fem-
„ me ſenſible, comme j'ai toujours jugé que
„ vous l'étiez; & véritablement pleine de con-
„ trition, comme j'eſpere que vous l'êtes main-
„ tenant. Je m'en flatte parce qu'alors je ſaiſirai
„ toujours avec empreſſement toutes les occa-
„ ſions qui ſe préſenteront de vous rendre des
„ ſervices réels, tant pour ce qui regarde la vie
„ préſente, que pour celle qui eſt à venir. Je
„ contribuerai avec plaiſir aux agréments de
„ l'une, & je ſerai heureuſe ſi je puis con-
„ tribuer au bonheur de l'autre. Car je ſuis,
„ ma bonne madame Jewkes, comme j'eſpere
„ pouvoir vous appeller maintenant,

Votre amie affectionnée à vous ſervir,

P. B.....

P. S. » Tous les livres que le digne M. Pé-

„ ters aura la bonté de vous recommander, tant pour vous que pour ceux qui ſont „ ſous votre direction, faites-les chercher à „ Lincoln ou à Stamford, ou à Granthan, ſelon le lieu où vous trouverez à les acheter, „ & mettez-les ſur mon compte. Puiſſent-ils „ être un moyen efficace pour vous confirmer, „ de même que les autres domeſtiques, dans „ le bon chemin où vous êtes ! J'en ai fait autant ici, & avec ſuccès, j'eſpere. Je leur „ ferai dire par madame Jervis, quand l'occaſion s'en préſentera, que je me flatte qu'ils „ ne ſe laiſſeront pas ſurpaſſer dans le comté „ de Bedford, & par madame Jewkes dans le „ comté de Lincoln ; mais qu'il faut que les „ domeſtiques des deux maiſons faſſent honneur au meilleur des Maîtres. Adieu, bonne „ femme, que je prends plaiſir à appeller ainſi „ encore une fois.

C'eſt ainſi, Madame, que je vous ai obéie, en tranſcrivant ces deux lettres. Je paſſerai maintenant aux douze articles de la vôtre.

I. Lorſque l'occaſion ſe préſentera de donner, dans la ſuite de mes lettres, des marques de la faveur & de la bonté de ma chere maîtreſſe défunte envers moi, & que je jugerai que cela pourra cauſer quelque plaiſir, tant à vous, Madame, qu'aux autres illuſtres perſonnes dont vous parlez, je ne manquerai point d'en faire mention.

II. Je ſuis très-charmée de ce que vous penſez ſi avantageuſement de mes chers parents. Ce ſont en effet de bonnes gens, qui jamais n'ont

eu la penſée de faire aucune action baſſe & honteuſe. Dieu & votre cher frere les ont récompenſés plus amplement dans ce monde qu'ils ne l'auroient jamais pu eſpérer, après une ſuite de mauvais ſuccès dans toutes leurs entrepriſes.

Vous dites, Madame, que les gens d'un rang élevé aiment à voir comment la ſimple nature agit ſur des cœurs honnêtes qui n'ont preſque d'autre guide qu'elle. Si je ne craignois pas que l'on penſât que je deſcends à des choſes indignes de votre attention (car pour moi j'eſpere de regarder toujours avec plaiſir derriere moi, pour me rappeller ce que j'ai été, afin que cette vue augmente la reconnoiſſance que je dois avoir de ce que je ſuis), je vous donnerois, Madame, un exemple de réſignation & de contentement dans la pauvreté, dont vous ne pourriez que très-difficilement vous former une idée ſans cela. Quoi qu'il en ſoit, je vous le donnerai cet exemple, parce que, quoique bas, il eſt dans la ſimple nature, qui eſt ce que vous aimez, Madame, & que d'ailleurs il ne ſera pas long.

C'étoit au ſujet d'un grand dérangement & d'une groſſe perte arrivée à mes chers parents. Car, Madame, quoiqu'ils n'aient jamais été dans une ſituation fort brillante, ils n'ont cependant pas toujours été dans une auſſi grande pauvreté que celle où ma très-honorée maîtreſſe les trouva lorſqu'elle me prit. Dans le temps de cette perte, dis-je, mon pere vint au logis. Et comme elle étoit de nature à ne pouvoir point être cachée à ma mere, il lui raconta le malheur qui lui étoit arrivé. Après quoi,

prenant ſa main, je m'en ſouviens parfaitement, il lui dit : „venez, ma chere, conſolons-nous, „ parce que nous avons fait de notre mieux dans „ cette affaire, & que, comme nous le devions, „ nous en avons laiſſé le ſuccès à la Providence, „ qui l'a tournée ſelon ſon bon plaiſir; & nous „ devons être contents, quoique Dieu ne „ nous ait pas favoriſé ſelon nos vœux. Toute „ notre affaire eſt de penſer que notre ſort „ n'eſt pas d'être heureux dans cette vie. Réſi- „ gnons-nous donc à la volonté divine, conti- „ nuons à faire notre devoir, & cette courte „ vie ſera bientôt paſſée. Nos maux ſeront in- „ continents diſſipés, & nous ſerons heureux „ dans une autre, je n'en doute point. «

Ma mere jettant alors les bras au cou de mon pere, lui répondit, les larmes aux yeux : » la „ volonté de Dieu ſoit faite, mon cher ami ! „ Tous ne peuvent pas être riches & heureux. „ Je ſuis contente, & aime mieux pouvoir dire, „ j'ai un mari pauvre, mais honnête homme, „ qu'un mari riche, mais vicieux. Qu'avance- „ t-on à ſe chagriner? Que le monde aille comme „ il voudra, nous y aurons toujours du moins „ une place capable de nous contenir en lon- „ gueur & en largeur. La Providence, je n'en „ doute point, ſera un meilleur ami à notre bon- „ ne fille que voilà, parce qu'elle eſt vertueuſe, „ que nous ne l'aurions été, ſi cela n'étoit „ point arrivé. « En diſant cela, ma bonne mere me montroit du doigt : j'avois environ onze ans; car ceci ſe paſſa avant que Myladi me prît chez elle : j'étois aſſiſe au coin de la cheminée, près d'un peu de cendres encore chaudes, fondante en larmes à ces diſcours touchants.

Je me levai, & baiſant les mains de l'un & de l'autre, & les béniſſant, je dis : » cette place „ de notre longueur & de notre largeur, mes „ chers parents, ſera un jour tout ce que les „ riches & les grands poſſéderont, & des héri- „ tiers ingrats fouleront peut-être aux pieds „ leurs cendres, & ſe réjouiront de ce qu'ils „ ſont morts, tandis qu'une pauvre fille com- „ me moi aurai en vénération la mémoire de „ mes parents, qui, par la bonne réputation „ qu'ils ſe ſont acquiſe, & par les excellentes „ leçons qu'ils m'ont données, me laiſſeront „ le meilleur des héritages. «

Ils embraſſerent alors tous deux, l'un après l'autre, avec beaucoup de tendreſſe, leur babillarde de fille ; & nous nous trouvâmes tous trois ſi remplis de conſolation, qu'après nous être réunis pour chanter un cantique de reconnoiſſance, nous nous mîmes au lit avec tant de joie (quoique ſans avoir ſoupé), que peut-être il n'y a qu'un petit nombre de riches & de grands qui puiſſent s'en former quelque idée. J'allai dans mon grenier, & eux dans leur chambre à coucher, dont le chaſte lit repoſoit ſur un plancher tout délabré. Nous dormîmes d'un ſommeil ſi doux, & nous eûmes des ſonges ſi agréables, que nous éprouvâmes un plus grand plaiſir à nous les raconter réciproquement à notre premier moment de loiſir, que nous n'en aurions goûté ſi nous avions eu les ſoulagements qui nous manquoient.

Quand un pauvre vertueux goûte des plaiſirs auſſi doux que ceux-là, qu'il a l'eſprit content, Madame, pendant le jour, & que ſes ſonges & ſes viſions ſont agréables pendant la

nuit! je ne ſais s'il ne jouit pas de plus de douceurs, de celles même de ce monde, que les riches. Quand les heures de la nuit ſont ſi bien proportionnées à celles du jour, ne peut-on pas dire, à prendre même les choſes au pire, que les pauvres vertueux paſſent la moitié de leur vie avec plus d'agréments que n'en connoiſſent les grands, ſi ſouvent incommodés?

Mais, pour faire encore mieux voir qu'une honnête pauvreté n'eſt pas un état ſi déplorable, je demande quel plaiſir peuvent goûter ces gens ſi heureux, qui n'ont jamais connu ni la faim ni la ſoif? Semblables à un Monarque d'Orient, qui, comme je l'ai lu, marchant à la tête d'une grande armée, au travers d'un déſert où il n'y avoit point d'eau, ni quoi que ce ſoit pour étancher ſa ſoif ardente, avala avec avidité un peu d'eau bourbeuſe, qu'un de ſes ſoldats lui préſenta dans un caſque tout craſſeux, diſant que de ſa vie il n'avoit goûté d'un breuvage plus délicieux: ils mangent toujours avant d'avoir faim, & boivent avant d'avoir ſoif.

Quand je parle ou que j'écris ſur le compte de mes chers & honnêtes parents, combien ne m'y étends-je pas! Pardonnez-moi, ma chere Myladi, & ne penſez pas qu'à cet égard je reſſemble trop au chat de la fable, qui fut changé en une belle femme; car il me ſemble que, quoique je ne vouluſſe jamais oublier ce que j'ai été, je voudrois cependant paſſer pour ſavoir jouir de mon bonheur avec reconnoiſſance, tant envers Dieu qu'envers votre cher frere. Mais il faut paſſer à votre troiſieme article.

III. Vous ne ſauriez concevoir, Madame,

combien vous avez tranquilliſé mon cœur, en m'apprenant que mon cher M. B..... m'a fait un fidele récit de ſon aventure avec mademoiſelle Godfroy. Car lorſque vous avez ſouhaité ſavoir comment il m'avoit raconté cette hiſtoire, de peur qu'en diſant plus qu'il n'en avoit dit vous ne cauſaſſiez quelque refroidiſſement ſubit entre nous, je ne ſavois que penſer. Je tremblois qu'il n'y eût eu quelque ſang répandu dans cette occaſion; car la Demoiſelle étant perdue de réputation, il ne pouvoit, quant à elle, lui arriver rien de pire. L'intérêt que je prenois à ſon bonheur futur, qui dans les prieres que j'avois faites continuellement en ſa faveur dans le particulier, m'avoit cauſé bien des larmes, me donnoit de grandes appréhenſions, & me mettoit dans une inquiétude qui n'étoit pas petite. Mais après que j'ai appris de vous, Madame, qu'il m'a fait un fidele narré de toute cette affaire, j'ai repris ma tranquillité ordinaire.

D'où vient, ma chere Myladi, que, dans notre plus grande proſpérité, il y a toujours quelque mélange de craintes & d'inquiétudes ſur l'avenir, qui nous prive de la tranquillité, la plus parfaite de toutes les joies de ce monde? C'eſt, direz-vous, que ces appréhenſions ſont, pour de ſages & de bonnes raiſons, tellement unies à notre nature, qu'on ne ſauroit les en ſéparer; car je ne crois pas d'être d'une humeur mélancolique, ni la ſeule qui ſoit ainſi conſtituée. Dieu a voulu nous empêcher, par cette conſtitution, de concevoir de ſi grandes idées de notre bonheur ici-bas, qu'elles nous fiſſent oublier qu'il y a un état meilleur, & où nous

ſerons plus parfaitement heureux, à la poſſeſſion duquel nous devons aſpirer. Je crois que c'eſt-là la raiſon pour quoi nous ſommes ainſi faits. Mais ſi c'en eſt la raiſon, quel utile cenſeur ne portons-nous pas au-dedans de nous, qui, quand nous ſommes dans la proſpérité, nous fait réfléchir ſur notre état; & qui, dans l'adverſité, nous donne l'eſpérance d'un ſort plus heureux! Ce qui a été très-bien exprimé par le traducteur de quelques-unes des Odes d'*Horace*. (1). *Ayez du courage & de la conſtance*, dit-il, *lorſque la fortune ne vous eſt pas favorable, rappellez alors toute la vigueur de votre eſprit; mais ſoyez prudents, & pliez doucement les voiles lorſque vous avez le vent en poupe.*

IV. Je viens maintenant à votre quatrieme article; & je vous dirai, Madame, que j'ai eu un plaiſir infini à voir que ma conduite envers la petite Goodwin & envers M. B...., au ſujet de l'infortunée demoiſelle Godfroy, ait eu votre approbation. Vos prudentes inſinuations, ſur l'envie que j'ai eue de prendre cette fille auprès de moi, ont fait ſur mon eſprit les impreſſions que l'on en devoit attendre. Elles m'ont fait appercevoir, avec une ſatisfaction mêlée de reconnoiſſance, les tendres attentions que vous avez pour moi, qui le

(1) Ces mots ſe trouvent dans l'original en quatre vers. On a mieux aimé rendre le ſens en proſe, que d'ennuyer les lecteurs en leur donnant un échantillon du peu de talent du traducteur pour la poéſie. Il a beſoin de leur indulgence ſur tant d'autres choſes, qu'il n'a pas cru devoir multiplier mal-à-propos les occaſions de la faire éclater. Il en uſera de même dans la ſuite, à moins qu'il ne trouve des morceaux de poéſie en françois, qui répondent à la poéſie angloiſe.

mérite ſi peu. Je ne ſais cependant pourquoi, mais j'ai conçu une forte paſſion pour cette chere enfant. Je ne ſaurois m'empêcher de regarder ſa pauvre mere comme ma ſœur en fait d'épreuves. Mais une ſœur qui eſt dans la proſpérité n'aimera-t-elle pas & n'aura-t-elle pas de compaſſion pour celle qui eſt tombée en marchant dans un ſentier ſi gliſſant, tandis qu'elle a eu le bonheur de s'y tenir ferme?

Il ne faut pas douter que mademoiſelle Godfroy n'aimât la vertu, & ne la préférât à toute autre conſidération. Elle l'a montré clairement après ſa faute; car, comme je l'ai obſervé dans la relation que je vous ai envoyée de cette hiſtoire, ne falloit-il pas aimer la vertu pour ſe réſoudre à quitter ſa patrie, ſes parents, ſes amis, & l'homme qu'elle aimoit le plus, & à aller chercher une nouvelle fortune, au milieu des dangers de la mer, & aux haſards de rencontrer des hommes plus méchants encore, plutôt de s'en fier à ſes propres forces dont elle avoit déjà malheureuſement éprouvé la foibleſſe? Je ne connois perſonne qui eût pris une auſſi vertueuſe réſolution.

Les autres articles de votre lettre, Madame, ne m'ont pas donné moins de plaiſir & de ſatisfaction. Si je puis conſerver la faveur de votre cher frere, & faire des progrès dans celle de ſon illuſtre ſœur, ô que je ſerai heureuſe! je ne négligerai rien de tout ce que je croirai propre à me conduire à ce but. Je me flatte, Madame, que vous regarderez comme une preuve de cette intention la joie avec laquelle j'obéis à vos ordres, en écrivant à une

perſonne d'un goût & d'un diſcernement auſſi fin des choſes ſi mal digérées, que j'aurois honte de lui préſenter ſi je n'y étois déterminée par ce motif.

Je m'impatiente d'avoir l'honneur de vous voir ici, comme vous me le faites eſpérer. Je ne ſuis pas cependant ſans inquiétude de paroître mériter peu de près l'opinion que vous avez la bonté de concevoir de moi de loin. Mais je me flatte que, ſi c'eſt le cas où je ſerai dans votre premiere viſite, je ferai tant de progrès par l'avantage que je tirerai de vos leçons & de votre bon exemple, que, quand vous m'accorderez la grace de m'en faire une ſeconde, vous trouverez moins de défauts chez moi, juſqu'à ce que renouvellant ſouvent cette faveur, je ſois avec le temps telle que vous ſouhaiteriez que je fuſſe; & par conſéquent, plus digne que je ne le ſuis de l'honneur d'être,

Madame,
Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante,

P. B.....

LETTRE XXI.

De Mademoiſelle DARNFORD, *en réponſe à celle de Madame B....*

Ma chere Madame B.....

LA chaleur avec laquelle vous faites connoître votre empreſſement à m'avoir, eſt des plus obligeantes. Hors de notre famille, je ne connois perſonne au monde dont la

compagnie me ſoit plus agréable que la vôtre. Mais mon pere ne veut pas ſe priver de moi, je penſe. J'ai cependant mis ma mere dans mes intérêts, & je ſais que Nanette ſeroit charmée de mon abſence; parce que cette méchante vicieuſe, que j'aime cependant, s'imagine qu'on fait plus de cas de moi que d'elle. Elle eſt bien folle; car elle ne conſidere pas que, ſi le motif de ſon envie eſt fondé, je reviendrai avec le double d'avantages que je n'en ai préſentement, tant j'aurai tiré de parti de votre exemple & de votre charmante converſation.

Mon pere affecta une terrible colere à la lecture de l'endroit de votre lettre où vous le cenſurez avec tant de raiſon; car ma mere voulut abſolument qu'on le lui fît voir. Il dit en autant de termes, qu'il demanderoit ſatisfaction à M. B..... des airs que vous vous donnez de le traiter ſi cavaliérement. Comme il ne croit pas être en état d'aller chercher M. B..... il prétend qu'il vienne dans le comté de Lincoln, qu'il vous amene, & qu'il vous conſtitue priſonniere avec lui pour un mois; alors tout ira bien.

M. B..... eſt bien obligeant de ſe joindre à vous dans votre tendre invitation. Cependant (c'eſt à regret que je vous le dis) le caractere de ce Monſieur fait un peu de peine à mon pere, & eſt, ſi je ne me trompe, un obſtacle à ce que je ſouhaite. Il eſt préciſément débauché, dit-il, au point qu'il faut l'être pour plaire à une Demoiſelle, à une Demoiſelle s'entend qui ſe contente de ſauver les apparences, & puis

puis c'eſt tout. Il eſt d'ailleurs trop bien fait, trop ſpirituel & trop entreprenant pour qu'un *honnête homme*, c'eſt l'expreſſion du Chevalier, *lui confie ſa fille.*

Ma mere alléguoit qu'il étoit marié. Ah! Madame, repliqua-t-il, qu'eſt-ce que cela fait? Eſt-ce que quand un homme trouve une jolie fille, il penſe à ſa femme? Non, aſſurément. Elle ne lui vient dans l'eſprit que parce qu'il la craint; ce qui n'auroit pas lieu dans le cas préſent. Quoi! ajouta ſa chagrine Alteſſe, s'il arrivoit à notre Polly de faire un faux pas (je le remercie de ſa ſuppoſition), il engageroit ſa femme, s'il l'entreprenoit, à nourrir ſon enfant, & le *bâtard* (autre expreſſion polie du même Auteur) de ſon mari, & elle n'oſeroit le refuſer! Vous auriez aſſez de confiance pour placer une fille auſſi vive que Polly, dans la même maiſon, avec un pareil drôle!

Il me ſemble qu'il parla & raiſonna ainſi; je lui ſuis obligée de la bonne opinion qu'il a de ſa fille. Il ne me convient pas de dire par quelles regles mon pere juge des hommes: regles qui, quelles qu'elles ſoient, ne font pas beaucoup d'honneur à ſon ſexe. Mais, quoi qu'il en ſoit, cela me fit prendre, lorſque je vins ſouper, un air fort ſérieux. Je n'avois point dîné avec mon pere, parce qu'après ſon refus, & les raiſons qu'il en avoit alléguées, étant à demi fâchée & à demi effrayée de ſes railleries, j'avois prétexté une indiſpoſition pour dîner ſeule. Dès qu'il m'apperçut, il me dit: eh bien, Polly, comment va-t-il? Quoi! petite fille, vous voilà de mauvaiſe humeur? Je répondis que j'avois eſpéré ne lui avoir

jamais donné lieu de ſoupçonner ma conduite, & qu'il auroit eu meilleure opinion de l'efficace de l'exemple & des préceptes de ma chere mere.

Ne parlez-vous point de l'exemple de votre pere? Fort bien effrontée, je vous entends.

Mais, Monſieur, dis-je, j'eſpere que, ſi je ne vais pas dans le Comté de Bedford, vous me permettrez du moins d'aller à Londres, quand madame B..... y ira. Non, reprit-il, je ne vous le permettrai pas. Non, comptez là-deſſus.

Hé bien! Monſieur, je n'en parlerai plus, repliquai-je. J'aurois cependant ſouhaité que vous m'euſſiez fourni de meilleures raiſons à alléguer à madame B..... du refus que vous faites de me permettre de profiter de ſon obligeante invitation, que celle que vous avez jugé à propos de me donner.

Se quarrant alors, & parlant avec cet air abſolu qui lui eſt ordinaire, il répondit qu'il n'en avoit point d'autres à donner. Dites-lui, ajouta-t-il, qu'elle eſt une inſolente Dame pour la derniere lettre qu'elle vous a écrite; que je ne me fie point à ſon Seigneur & Maître; & que ma volonté abſolue & mon bon plaiſir ſont qu'elle ne vous faſſe plus d'inſtances là-deſſus.

Je lui en ferai un très-fidele rapport, Monſieur, repris-je. Faites-le, repliqua-t-il. C'eſt auſſi ce que je viens de faire. De ſorte, Madame, que votre Polly Darnford eſt privée d'un des plus grands plaiſirs qu'elle pût avoir. Je ne ſaurois qu'y faire.

Si cependant vous avez quelque pitié de

moi, je vous indiquerai un moyen de me rendre ce contre-temps plus ſupportable. Faites-moi la grace de vous entretenir avec moi par lettre, puiſqu'on me refuſe de m'entretenir avec vous de bouche. Ma mere ſe joint à moi pour vous en prier. Elle ſouhaite ſurtout que vous nous faſſiez le détail de la maniere dont ſe paſſera la premiere viſite de Myladi Davers; & madame Péters & Myladi Jones, qui la connoiſſent ſi bien, s'impatientent de le ſavoir. C'eſt le meilleur moyen que vous puiſſiez employer pour compenſer la perte que nous faiſons de ne vous pas avoir dans notre voiſinage, comme nous nous en étions flattés.

Depuis que j'ai commencé ma lettre, je viens de découvrir que la principale cauſe du refus de mon pere, eſt la propoſition qui lui a été faite par un très-humble ſerviteur pour l'une de ſes filles. Il dit, dans ſon ſtyle ordinaire, qu'il ne déclarera point de laquelle il s'agit, de peur que nous ne faſſions manquer la choſe.

Je ſuppoſe, c'eſt mon pere qui parle, que ce jeune Gentilhomme choiſira celle des deux qui lui agréera le plus. Mais fût-il Duc, il eſt aſſez indifférent à Polly laquelle il choiſiſſe, s'il n'eſt pas au-deſſus de la claſſe ordinaire de nos Chaſſeurs de renards du Comté de Lincoln.

J'ai fait voir votre lettre à M. & à madame Péters; ils vous admirent au-delà de tout ce que je pourrois dire. M. Péters dit qu'il ne ſait pas avoir jamais rien commis en ſa vie dont il ſe ſoit fait autant de reproches,

que le refus de la protection de ſa famille, que M. Williams cherchoit à vous aſſurer, lorſque vous étiez priſonniere dans la maiſon de M. B..... avant qu'il y fût venu le cœur rempli de mauvais deſſeins. Tout ce qui le conſole, c'eſt que ce même refus, auſſi-bien que les autres duretés que vous avez éprouvées, étoit néceſſaire pour accomplir le deſſein de la Providence, qui vouloit récompenſer votre incomparable vertu.

Il doute cependant que vous, qui êtes ſi exacte à remplir vos devoirs, le trouviez excuſable d'avoir eu le malheur de perdre une auſſi belle occaſion de faire honneur à ſon emploi, que celle qui ſe préſentoit, s'il avoit eu aſſez de fermeté pour faire ce que ce même emploi exigeoit de lui. Il m'a prié de vous informer, quand l'occaſion s'en préſenteroit, & de la maniere qu'il me conviendroit, des inquiétudes que tout cela lui cauſe; & de vous dire de ſa part qu'il eſpere que, ni la Religion, ni les gens de ſon ordre, ne ſouffriront dans votre eſprit de la faute commiſe par un particulier, qui juſques-là ne s'étoit jamais autant éloigné de ſon devoir.

Il a ſouvent eu la penſée, dit-il, de vous écrire ſur ce même ſujet; mais il n'en a jamais eu la force. D'ailleurs, il ne ſait point comment M. B..... prendroit la choſe, s'il voyoit la lettre. Les circonſtances en ſont ſi délicates, qu'en ſe blâmant lui-même, comme il le feroit avec toute la ſincérité poſſible, il n'auroit pu s'empêcher de jetter implicitement un plus grand blâme encore ſur M. B,.....

M. Péters eſt certainement un très-honnête homme, & par cela même mon favori. J'eſpere que, puiſque vous avez ſi aiſément pardonné à la Jewkes, jadis ſi méchante & aujourd'hui ſi remplie de componction, vous aurez la bonté de ne vous pas appercevoir de la faute de cet honnête homme, qui a plutôt été l'effet de ſa puſillanimité & de ſon tempérament, que d'un manque de principes. Une fois qu'il en parloit à ma mere & à moi, il condamnoit ſa conduite la larme à l'œil. Ma mere, cette bonne Dame, vous auroit auſſi volontiers accordé la protection que deſiroit M. Williams, s'il avoit été en ſon pouvoir de le faire.

Vous voyez, ma chere madame B....., comment votre vertu les a couverts de confuſion, & leur a rappellé un ſentiment vif de ce qu'ils auroient dû faire; que les bons, les méchants, & ceux qui ont tenu le milieu, cherchent également à s'excuſer de leur mauvaiſe conduite paſſée, & promettent de ſe corriger: ſemblables en cela à des ſujets repentants, qui, après s'être indignement révoltés contre leur Souverain, rentrent dans le devoir lorſqu'il en a triomphé.

Heureuſe, heureuſe Dame! puiſſe votre félicité durer à jamais! Puiſſiez-vous toujours convertir vos ennemis, affermir les tiedes, & augmenter chaque jour le nombre de vos amis! Ce ſont-là les vœux

De votre très-affectionnée,

POLLY DARNFORD.

P. S. Oh! que je prends part à la joie de vos honnêtes parents! Dieu les béniſſe. Je ſuis charmée que Myladi Davers ait pris un ſage parti. Tous ceux que j'ai nommés vous aſſurent de leurs reſpects. Donnez-moi plus ſouvent de vos nouvelles ; & n'omettez rien, pas même les choſes les moins importantes ; car tout devient inſtructif en paſſant par vos mains.

LETTRE XXII.

Du Chevalier SIMON DARNFORD, *à M. B...*

Monſieur,

JE ne croyois pas avoir jamais occaſion de faire des plaintes formelles contre une perſonne qui vous eſt fort chere, & qui, je crois, a mérité cette tendreſſe : mais ne permettez pas qu'elle ſoit ſi fiere & ſi vaine du bonheur de vous plaire, que tout le reſte des hommes ſoit un rien pour elle, & qu'elle ne s'embarraſſe pas ſi elle les inſulte ou non.

Cette perſonne eſt votre chere moitié, qui s'eſt donnée des libertés avec moi qu'elle n'auroit pas dû prendre, & qui a entrepris de ſoulever mes propres enfants contre moi, & de faire une fille rebelle d'une fille obéiſſante.

Si quelqu'un veut paſſer pour vertueux, & tout ce qui s'enſuit, qu'il ſoit conſtamment vertueux ; autrement je ne donnerois pas un liard de ſes prétentions à la vertu.

Depuis que vous nous avez quittés, j'ai été

tourmenté de la goutte, de rhumatiſme, & d'incommodités ſans nombre; ce qui a fait que j'ai exigé un peu plus de ſoins qu'à l'ordinaire. On ne m'a pas toujours bien ſervi, & j'ai eu lieu de penſer qu'on me négligeoit dans des choſes que le pere le plus indulgent ne ſauroit ſouffrir que l'on néglige, c'eſt-à-dire, dans ce qu'il aime le plus. Et par qui encore négligé? Par une jeuneſſe inſolente, qui ſemble ne croître que pour jouir de ces plaiſirs qui m'ont abandonné; de ces coquins de plaiſirs qui ne font que paſſer, & qui ſe ſont envolés avant que je vouluſſe me ſéparer d'eux. Je ſonnois & reſonnois, & je diſois à chacun de ceux qui venoient voir ce que je demandois : où eſt Polly? où eſt Polly? car je fais l'honneur à cette inſolente de faire trop d'attention à elle. Enfin, cette impertinente ſouillon entra dans la chambre avec un air d'aſſurance, comme ſi elle fût venue à point nommé quand je l'avois appellée, & me dit : avez-vous beſoin de moi, mon cher pere?

Si j'ai beſoin de vous, repliquai-je? quelle effronterie! Oui ſans doute, j'en ai beſoin! Où avez-vous été pendant ces deux heures que vous n'êtes point venue auprès de moi, quoique vous n'ignoraſſiez pas que c'étoit le temps de me frotter le pied, qui me fait des douleurs mortelles? Car il faut que vous ſachiez, M. B....., qu'il n'y a perſonne qui ait la main ſi légere que Polly.

Elle me fit une réponſe inſolente; j'étois du moins diſpoſé à le croire, parce que je ſentois dans ce moment même une douleur ſi

aiguë, que j'avois peine à la ſupporter ; & la douleur eſt une maudite choſe pour un homme auſſi vif que je le ſuis. Pourquoi ne peut-elle pas paſſer chez quelque faquin de léthargique, dont le ſang eſt prêt à s'épaiſſir ? Elle pourroit lui faire quelque bien : au lieu qu'en reſtant chez moi, elle rend miſérable un honnête homme, qui n'a pas beſoin de ſes aiguillons pour ſanimer ſes ſens.

Elle me donna, dis-je, une réponſe impertinente, & ſe tournant ſur le talon, ſans venir à moi, je lui jettai à la tête un livre que j'avois à la main.

Voilà ce que cette inſolente (car aujourd'hui les filles ne ſe font aucune peine d'expoſer leurs tendres parents) a écrit à votre femme, & ſur quoi celle-ci m'a maltraité ſi cruellement, que.... Quoi qu'il en ſoit, ſi vous ne voulez pas prendre de juſtes meſures avec elle, il eſt sûr que je ſerai obligé d'en prendre avec vous. Tout jeune que vous ſoyez, & tout eſtropié que je ſois, je me traînerai au rendez-vous, pour m'y procurer la ſatisfaction d'un homme d'honneur.

Votre femme a écrit à Polly tout ce qu'elle m'auroit dit à ce ſujet, ſi elle avoit été préſente. Elle m'a attaqué ſur ce que je ne liſois pas de livres de pénitence, tandis que j'en faiſois moi-même une ſi rigoureuſe, & que j'étois dans un fauteuil ſans pouvoir m'en remuer ; moi à qui, il n'y a pas long-temps, une demi-douzaine de Comtés pouvoit à peine ſuffire. Elle a mis dans l'eſprit de Polly de jetter à mon exemple ce même livre à la tête de ſa ſœur, dans l'eſpérance que Nanette

le jettera à quelqu'autre, juſqu'à ce qu'il ait ainſi fait le tour de la maiſon. Elle me reproche de ne pas faire un meilleur uſage d'un bon livre : c'eſt ainſi qu'elle nomme *le Pantagruel de Rabelais*, que je liſois alors fort innocemment, pour m'aider à ſupporter mes douleurs avec moins de peine. Elle dit un tas de pauvretés ſur les yeux, la peau, & je ne ſais quoi encore de Polly, dans le deſſein de remplir l'eſprit de cette fille de choſes qui ne lui conviennent point, & de la rendre fiere & impertinente. Et afin de lui inſpirer de l'inſolence envers moi, elle fait des ſuppoſitions ſur le mal que j'aurois pu lui faire, en cas que ce livre eût meurtri ſon viſage, ſes yeux, & ainſi de ſuite : tout comme ſi les yeux de nos filles n'étoient pas nos yeux, & que leurs viſages effrontés ne fuſſent pas à nous, du moins juſqu'à ce que nous trouvions quelqu'un qui veuille nous en débarraſſer, en ſe chargeant d'elles & de tout le reſte de leurs guenilles. Effrontées ! qui ont tiré de nous & l'ame & le ſentiment, dont les os & la peau qui les couvrent, tout ce qui fait leur gloire & leur ornement, ſont autant de parties de nos os & de notre peau qu'elles mépriſent, & que nous avons ridée à force de prendre de la peine pour unir la leur !

Votre charmante femme, ce modele de douceur & d'humilité, me commande, ou ce qui eſt bien pis encore, charge ma fille de me commander de ne jamais prendre de livre, ſi je ne ſais pas en faire un meilleur uſage. Mais quel meilleur uſage un pere offenſé peut-il faire du plus excellent livre, que de s'en ſervir pour

corriger un enfant rebelle, & obliger, par ſon moyen, une fille impertinente à rentrer tout-d'un-coup dans le devoir.

D'ailleurs, Monſieur, permettez-vous à votre femme de demander des préſents aux Cavaliers? C'eſt ici un article bien délicat à toucher. Je vous dirai cependant tout, j'y ſuis réſolu. Elle écrivoit à Polly qu'elle ſouhaitoit que je lui fiſſe préſent de ce livre, promettant de m'en renvoyer un autre auſſi bon à la place.

Tout cela, Monſieur, paſſe la raillerie. N'eſt-ce pas une choſe bien triſte que les femmes, jeunes ou vieilles, bien ou mal mariées, ne puiſſent pas vivre ſans intrigues? Si je n'étois pas trop honnête homme, votre ami, & réſolu à vivre vertueuſement en dépit de la tentation, qui ſait à quoi auroit abouti une correſpondance pareille à celle qu'on vient de commencer, ou plutôt qu'on ſouhaite de commencer? Mais j'ai trop d'honneur pour donner là-dedans, à cauſe de vous, & j'eſpere que vous m'en aurez beaucoup d'obligation. Je me ſouviens d'un temps où j'ai profité d'une ouverture bien plus myſtérieuſe que celle-là, pour arriver au but que je ſouhaitois. Il eſt heureux pour vous, mon voiſin, que je ſois obligé d'être vertueux, ce que je ſerai en effet, quelle que ſoit la tentation : car, dans mon état de réforme, la plus belle femme du monde eſt un rien pour moi.

Mais ce n'eſt pas encore tout. Madame B..... me fait des reproches pour l'avoir fait rougir ci-devant, en diſant des choſes en préſence de mes filles dont j'aurois dû vraiment avoir honte; & ſoutient en même-temps que l'animoſité, la vengeance, & tout cela eſt

permis. Quoi, Monſieur ! Quoi mon voiſin ! ces choſes ſont-elles ſupportables ? Permettrez-vous à votre femme de s'ériger en cenſeur général de tout le monde, excepté de vous ? Permettrez-vous qu'elle condamne l'unique marque d'eſprit qui reſte à cette génération, ſes cheres & polies expreſſions à double entente, qui ſoutiennent l'attention, qui égaient l'imagination des meilleures compagnies, & qui ſont le ſel, l'aſſaiſonnement, & ce qui donne du goût à tous nos amuſements ?

La choſe eſt en vérité très-bien imaginée. Plus de la moitié du monde ſeroit exclue de la ſociété, & privée de leur part de la converſation parmi les perſonnes gaies & polies de l'un & de l'autre ſexe, ſi les choſes alloient comme votre femme l'entend. Qu'elle trouve premiérement des perſonnes qui puiſſent ſoutenir une converſation avec autant d'eſprit & de bon ſens qu'elle, & alors il y aura quelque choſe à dire en ſa faveur. Mais, avant ce temps-là, je déclare poſitivement, & j'en jurerai dans l'occaſion, que les expreſſions à double entente ne ſeront pas bannies de nos tables ; & que, lorſqu'elles ne feront pas rougir ou n'exciteront pas des éclats de rire, nous ſerons en liberté, en dépit de madame B..... & de ſes nouvelles idées, de faire naître l'un & l'autre par force, en nous expliquant encore plus clairement. Qu'elle emploie alors les moyens qu'elle jugera à propos pour ne pas perdre contenance, c'eſt ſon affaire.

J'eſpere, Monſieur, que vous regarderez mes plaintes comme étant de la derniere importance, puiſqu'elles concernent la tranquil-

lité des familles, l'obéiſſance que les enfants doivent à leur pere, les avances qu'une Dame mariée fait à un Cavalier réſolu à être vertueux,& la liberté de la converſation : point où votre épouſe s'eſt étrangement oubliée. J'inſiſte donc pour que vous m'en donniez ſatisfaction, ou que vous corrigiez la belle coupable de la maniere qu'il eſt en votre pouvoir de le faire ; ce qui préviendra les ſuites du reſſentiment de

Votre offenſé ami & ſerviteur,

SIMON DARNFORD.

LETTRE XXIII.

De M. B..... en réponſe à la précédente

Mon cher Chevalier,

VOUS vous imaginerez ſans peine que j'ai été extrêmement ſurpris à la lecture de la lettre où vous vous plaignez de la conduite de ma femme. De pareilles plaintes de votre part ſont une preuve qu'elle eſt en faute. J'en ſuis véritablement ſâché pour l'amour de l'un & de l'autre. Je lui ai parlé ſur un ton que j'oſe bien vous aſſurer qu'elle ne vous donnera jamais plus occaſion de vous adreſſer à moi.

Il eſt arrivé que la criminelle elle-même a reçu votre lettre des mains de ſa femme de chambre, & qu'elle me l'a apportée dans mon cabinet, d'où elle s'eſt retirée, après m'avoir fait ſes civilités ordinaires ; car elle eſt très-

obligeante envers moi, quoiqu'elle ſe donne de pareilles libertés avec mes amis. Après avoir lu avec la derniere ſurpriſe, comme vous pouvez bien le croire, ce dont vous la chargiez, je la fis chercher; mais elle étoit allée voir un pauvre malade du voiſinage. Il eſt vrai qu'elle m'en avoit averti auparavant, parce qu'elle avoit pris la voiture pour cela; mais la colere où j'étois me l'avoit fait oublier.

Ce fut un bonheur pour elle de n'être pas au logis; car, dans les premiers mouvements, j'aurois uſé d'un correctif plus ſévere que je ne fis enſuite. Quoi qu'il en ſoit, je m'impatientois qu'elle fût de retour. Il y a encore une autre choſe qui lui fut avantageuſe, c'eſt qu'on auroit été fâché de perdre un fils, un héritier; vous me comprenez bien, Chevalier, avant de ſavoir ſi ce petit coquin méritoit quelque attention.

Je fais toutes ces conſidérations pour vous faire remarquer que ce n'a point été par aucun égard pour la criminelle elle-même que je ne l'ai pas punie autant que l'exigeoit l'injure faite à mon ami.

Elle vint enfin avec cet air ſatisfait, que donne la perſuaſion que l'on ſe conduit généralement bien, quoique dans cette circonſtance elle ſe fût ſi étrangement écartée du devoir, qu'il me convenoit de couper une pareille hardieſſe par la racine, autant pour rendre juſtice à mon ami, que par politique pour moi-même. Car qui ſait ſi l'on pourra arrêter les progrès des premieres fautes, ſi l'on ne s'y oppoſe pas à temps? Cependant, dès le moment que je vis celle qui a ſu charmer mon cœur

(car il eſt certain que je l'aime trop), toute ma colere fut déſarmée; &, ſi l'offenſe n'avoit regardé que moi, je lui aurois pardonné, en dépit de tout ce que j'avois penſé contr'elle; mais comme elle regardoit un ami, il me convenoit de ne me pas laiſſer ſurmonter trop tôt par la violence de ma paſſion pour elle. Je repris donc cet air ſévere & chagrin que ſon abord avoit preſque diſſipé. Je lui pris la main. Ses yeux charmants, vous les connoiſſez, Chevalier, étoient effrayés, à l'aſpect de mon air ſombre, & ſes levres, à demi-ouvertes par un gracieux ſourire, trembloient de crainte, à cauſe de cette contenance ſi différente de celle où elle m'avoit laiſſé.

Je m'approchai d'elle, la regardant avec autant de fierté & de hauteur qu'il m'étoit poſſible, & lui dis: Paméla, venez avec moi dans mon cabinet, j'ai quelque choſe à vous dire.

Mon cher Monſieur, répondit-elle, mon bon Monſieur, qu'eſt-ce que vous avez à me dire? qu'eſt-ce que j'ai fait?

Nous entrâmes. Je m'aſſis, ſans abandonner ſa main tremblante, dont le pouls battoit ſous mes doigts comme le cœur d'un oiſeau mourant.

Cela eſt bien, dis-je, cela eſt bien; l'état où vous êtes préſentement plaide en votre faveur. Je ne dois pas pouſſer les choſes trop loin, moins cependant pour vous, que pour une perſonne que l'on ne fauroit voir encore. J'ai néanmoins de grands ſujets de plaintes contre vous.

Contre moi, Monſieur, reprit-elle. Qu'eſt-ce que j'ai fait? apprenez-le moi, mon cher Monſieur. En diſant cela, elle regardoit de

tous côtés les yeux à demi-effrayés, jettant ſes regards tantôt ſur des livres, tantôt ſur des tableaux, tantôt ſur moi.

Vous ſaurez bientôt, dis-je, le crime dont vous vous êtes rendue coupable.

Faites-le-moi connoître, Monſieur, je vous en prie, repliqua-t-elle. J'eſpere que ce cabinet ne ſera pas une ſeconde fois témoin d'une émotion pareille à celle où vous m'y avez miſe ci-devant.

Cette réponſe, Chevalier, fait alluſion à une aventure que je ne ſerai pas aſſez ſot de vous raconter, puiſqu'elle fut le commencement du triomphe de cette petite enchantereſſe.

Je tenois encore une de ſes mains, & elle étoit debout devant moi, comme les criminels doivent être en préſence de leur Juge. Je vois, Monſieur, me dit-elle, & cela très-ſûrement (car autrement que deviendrois-je), qu'il y a moins de ſévérité dans vos yeux, que vous n'en affectez dans vos diſcours. Mon cher Monſieur, faites-moi connoître ma faute! Je l'avouerai, je m'en repentirai, je m'en corrigerai; apprenez-la moi ſeulement.

Votre faute eſt de telle nature, Paméla, repliquai-je, qu'il faut que vous ayiez une grande préſence d'eſprit pour pouvoir me regarder en face, tandis que je vous la ferai connoître.

Que je cache donc, reprit cette puiſſante enchantereſſe, en cachant ſon viſage dans mon ſein, & en paſſant ſon bras autour de mon cou, que je cache de cette maniere mon cher Monſieur B....., ce viſage criminel, tandis que vous m'apprendrez quelle eſt ma faute. Après

quoi je ne chercherai à l'exténuer que par mes larmes & par ma pénitence.

Je pouvois à peine me contenir. Quelles créatures inſinuantes ſont ces femmes, quand elles veulent ſe donner la peine d'adoucir & de calmer l'agitation d'un cœur irrité! Quand, au lieu de lancer des regards mépriſants en échange de regards pleins de colere, de braver la mauvaiſe humeur de ceux avec qui elles ont affaire, de continuer à ſoutenir une faute par une autre, de montrer un courroux véhément pour une légere colere, & tous les autres actes d'hoſtilité d'un mariage malheureux, elles cachent leur cher viſage dans notre ſein, & ne demandent qu'à connoître leurs fautes pous s'en corriger!

Je le répete, je ne réſiſtois qu'avec peine à la conduite pleine de douceur de cette femme. Que dis-je! Je crois que, ſans y prendre garde, & au mépris de mon mécontentement prémédité, je baiſai ſon front, ne pouvant en baiſer davantage, parce que le reſte de ſon viſage étoit caché dans mon ſein. Réfléchiſſant cependant que j'avois à ſoutenir la cauſe d'un ami, d'un ami offenſé, maltraité & inſulté en pluſieurs manieres par cette charmante coupable, je lui parlai fiérement en ces termes, empruntant toute la pompe du ſtyle tragique.

Imprudente & mal aviſée Paméla, je ne vous tiendrai pas plus long temps en ſuſpens, pour une raiſon qui doit aujourd'hui vous cauſer autant de joie qu'elle m'a fait de plaiſir juſqu'à maintenant, puiſqu'elle plaide en votre faveur, dans un temps où ſans cela vous

devriez vous attendre aux plus ſéveres châtiments. Apprenez que la lettre que vous m'avez remiſe avant de ſortir eſt d'un ami, d'un voiſin, & d'un voiſin de mérite, qui ſe plaint de votre conduite à ſon égard. Cet ami eſt le Chevalier Simon Darnford (car je ne voulois pas l'amuſer trop long-temps), Gentilhomme à qui je dois le reſpect, & à qui, en tant que mon ami, vous en devez auſſi; car un mari doit toujours juger de la ſincérité des égards que ſa femme a pour lui, par le cas qu'elle fait de ceux qu'il eſtime.

Sur cela elle leva la tête, & dit: n'eſt-ce que cela? le Ciel en ſoit loué! je ne ſavois preſque plus de quel côté me tourner, tant j'étois en peine; mais préſentement je ſais à quoi m'en tenir. Pourquoi, mon cher Monſieur, m'effrayez-vous ainſi? Je ſais ce que c'eſt, & je puis à cette heure vous regarder en face, & écouter tout ce dont le Chevalier me charge; car je ſuis bien ſûre de ne l'avoir pas outragé au point de le mettre réellement en colere. En vérité (continua-t-elle, aſſurée de ſon pardon, à ce qu'il paroiſſoit), je reſpecterois le Chevalier, non-ſeulement parce qu'il eſt votre ami, mais encore à cauſe de lui-même, s'il n'étoit pas un ſi méchant drôle dans certaines occaſions.

Vous comprenez bien, mon cher Chevalier, que je l'interrompis: car comment aurois-je ſouffert qu'elle traitât ſi librement mon digne ami? Comment, Paméla, dis-je, eſt-ce en commettant la même faute que vous prétendez l'expier? Penſez-vous que je ſouffre que l'on ſe donne tant de libertés en parlant de mon ami en ma préſence?

Je reſpecte en effet beaucoup le Chevalier, reprit-elle, en tant qu'il eſt votre ami ; mais, permettez-moi de le répéter, je ne ſaurois le reſpecter pour ſes défauts volontaires. Ne ſeroit-ce pas, en quelque ſorte, approuver ce qu'il y a de défectueux dans une converſation, ſi on l'écoutoit ſans la blâmer, lorſque l'occaſion s'en préſente? J'ai été charmée, continua-t-elle, qu'elle ſe ſoit préſentée ; & je dois vous avouer que j'ai éprouvé quelque ſatisfaction à le railler un peu. Mais ſi la choſe vous déplaît, ou qu'elle lui ait véritablement fait de la peine, j'en ſuis fâchée, & à l'avenir je ſerai moins hardie.

Liſez, lui dis-je, & voyez combien l'accuſation eſt grave; je reviendrai incontinent pour ſavoir votre réponſe : après quoi je la quittai pour quelques moments.

Mais, le croiriez-vous, Chevalier? A mon retour elle parut ſe mettre fort peu en peine de vos juſtes plaintes. Que ces femmes ont de penchant à ſe juſtifier elles-mêmes! Au lieu de la trouver fondante en larmes, comme l'on s'y ſeroit attendu, elle avoit pris votre lettre pour un badinage, & j'eus beaucoup de peine à la convaincre de l'atrocité de ſa faute, ou de la réalité de votre colere. Etant donc déterminé à rendre juſtice à mon ami, & à faire ſentir à la coupable la grandeur de ſa faute, je m'exprimerai ainſi :

Paméla! Paméla! faites attention qu'il ne faut pas que la pureté de votre ame vous rende, au mépris de votre charité, un cenſeur trop rigoureux des actions des autres. Ne ſoyez pas ſi remplie de vos perfections, pour vous

imaginer que, parce que d'autres perſonnes ſe donnent des libertés que vous ne vous permettez pas, ils doivent par conſéquent être méchants. Le Chevalier Simon Darnford eſt un homme qui ſe livre à ſon imagination pleine d'idées agréables, & qui, je crois, auſſi-bien que vous, a été un grand débauché & un grand libertin (excuſez ma franchiſe, Chevalier, ce n'eſt qu'en prenant votre parti) : mais que s'enſuit-il delà? Vous voyez que tout cela eſt paſſé : vous voyez qu'il dit lui-même qu'il eſt obligé d'être vertueux, & qu'il le ſera en effet. Faut-il toujours rebattre les oreilles d'un homme des vices de ſa jeuneſſe, quand il veut les oublier?

Ah! Monſieur, Monſieur, dit cette effrontée, pouvez-vous dire qu'il veut les oublier? Ne témoigne-t-il pas du chagrin dans cette même lettre de ce qu'il eſt obligé de les abandonner? & n'eſt-il pas clair qu'il chérit encore ſes inclinations paſſées, quand il avoue...? Elle héſitoit, & je lui demandai, qu'avoue-t-il? Vous ſavez bien ce que je veux dire, Monſieur, reprit-elle, & il n'eſt pas néceſſaire que j'en diſe davantage. Y a-t-il un caractere plus digne de cenſure, & cela, mon cher Monſieur, en préſence de ſes filles, en préſence de ſa vertueuſe femme, en préſence de tout le monde? Quelle mauvaiſe conduite à un âge où il devroit donner un meilleur exemple?

Mais, mon cher Monſieur, continua cette hardie babillarde, qui prenoit avantage d'un ſilence qui étoit plutôt l'effet de mon chagrin que de mon approbation, permettez-moi de dire ſeulement une choſe; car je ne veux pas

m'ériger en cenſeur (Non, non, dis-je en moi-même, dans un acte même de cenſure dire cela) : croyez-vous que le Chevalier ne fût pas fâché qu'on le regardât comme un homme converti ? Ne voyez-vous pas quel plaiſir il prend à rappeller ſes anciennes fredaines, comme s'il lui faiſoit de la peine de ne pouvoir pas les renouveller ? Conſidérez ſeulement comme il ſourit, & ſe délecte, pour ainſi dire, au récit de quelque vilain conte ! N'avez-vous pas remarqué combien de fois il eſt forcé de tirer ſon mouchoir, pour eſſuyer le dehors de ſa bouche, quoique l'intérieur en eût plus de beſoin, après qu'il a offenſé les oreilles d'une Dame, & qu'il a vuidé, pour ainſi dire, ce qu'il avoit ſur ſon cœur criminel ? Je ſuis effrayée, Monſieur, de voir votre digne voiſin dans l'état déplorable de regarder comme un malheur qu'on le crût converti. Mais alors, comment puis-je l'outrager, en le repréſentant dans un point de vue ſous lequel il aime à être conſidéré ?

Falloit-il, répondis-je (car, je l'avoue, Chevalier, j'étois embarraſſé à vous défendre), falloit-il écrire avec tant de liberté ſur le compte d'un pere à ſa fille ? Cela étoit-il à ſa place, Paméla ?

O Monſieur ! ce bon Gentilhomme a pourvu lui-même à ce qu'un caractere tel que celui que j'ai tracé de lui à ſa fille ne fût point une choſe extraordinaire pour cette Demoiſelle. Vous avez vu vous-même, Monſieur B....., dans quelles appréhenſions ſa femme & ſes filles, qui le connoiſſent bien, étoient lorſque ſes œillades malignes, & l'attitude qu'il a accoutumé de

prendre dans ces occaſions, nous annonçoient quelque conte malhonnête ; &, en particulier, avec quelles inquiétudes ma chere Demoiſelle Darnford me regardoit, ſouhaitant, ſi la choſe étoit poſſible, de ſauver ſon pere de la cenſure que ſes coupables expreſſions devoient naturellement lui attirer. N'eſt-il pas bien déſagréable, mon cher Monſieur, pour une jeune Demoiſelle, qui chérit & reſpecte ſon pere, de remarquer qu'il ſe déshonore lui-même, & qu'il manque à l'exemple qu'il doit donner ? Pardonnez-moi, Monſieur, ſi je badine ſur un ſujet auſſi grave, continua-t-elle; mais n'eſt-ce pas un ſpectacle fort agréable de voir un homme, comme nous avons vu plus d'une fois le Chevalier, tirer gravement ſes lunettes pour lire quelqu'endroit malhonnête d'un mauvais livre, dont il juge à propos de régaler la compagnie ? Il me ſemble que je le vois, ajouta cette inſolente ſouillon, à meſure qu'il fait des remarques obſcenes ſur ce qu'il lit, éclater de rire & faire une ouverture qui, s'étendant d'une oreille à l'autre, coupe ſon viſage en deux parties, & montre l'intérieur d'une bouche où à peine on découvre une dent.

Après quoi cette chere petite impertinente ſe mit à éclater de rire, pour me tenir compagnie : car, y fût-il allé de la vie, je n'aurois pas pu m'empêcher d'éclater à la peinture qu'elle me fit de mon vieux ami, que j'avois vu dans deux ou trois occaſions avec ſes lunettes, ſa grande bouche, & ſes gencives d'un noir éclatant, qui avoient ſuccédé à ſes dents d'ivoire, dont il s'étoit ſouvent vanté comme d'une choſe qui avoit fait l'ornement de ſes

beaux jours. Je ne pus m'empêcher, Chevalier, de vous condamner en moi-même, parce que, tandis que j'ai fait le garnement, j'ai toujours eu pour maxime de toucher le cœur d'une Dame ſans bleſſer ſes oreilles. J'ai en effet quelquefois trouvé mon compte à ſuivre cette méthode.

Mais reprenant ma gravité : penſez-vous, lui dis-je, que je ſouffre que mon ancien ami devienne ainſi l'objet de vos railleries ? Je ſuppoſe qu'il y eût eu un cartel envoyé à votre ſujet, quelles en auroient été les ſuites ? Voir un vieux Gentilhomme ſe traîner, comme il dit, avec des béquilles, pour ſe battre en duel & défendre ſon honneur attaqué ! Cela auroit fourni un joli ſpectacle, n'eſt-il pas vrai ? Si quelqu'un l'avoit rencontré, qu'auroit-il dit qu'il alloit faire ? Ne conſidérez-vous pas qu'un homme eſt reſponſable des fautes de ſa femme ? Et ſi ma paſſion pour vous m'avoit empêché de rendre juſtice à mon ami, & qu'au contraire j'euſſe pris la réſolution de lui marquer un lieu pour nous battre, & qu'il m'eût jetté ſa béquille à la tête comme il a jetté un livre à celle de ſa fille, quelles en auroient pu être les conſéquences ?

Très-mauvaiſes, Monſieur, répondit-elle, aſſurément très-mauvaiſes. Je le vois, & j'en ſerois fâchée : car, ſi vous aviez porté en triomphe la béquille du Chevalier, ce pauvre Gentilhomme ſeroit reſté étendu gémiſſant & ſe lamentant, comme un ſoldat qui reſte bleſſé ſur le champ de bataille, juſqu'à ce qu'on lui en eût rapporté une autre, pour ſe traîner par ſon moyen au logis.

J'ai trouvé un expédient, mon cher Chevalier, qui, j'eſpere, raccommodera tout. C'eſt que Mademoiſelle Polly & ma Paméla ſeront punies comme elles le méritent, ſi ce n'eſt pas par votre propre faute qu'elles ſont coupables. On m'a dit que les péchés de votre jeuneſſe ne ſont pas autant appeſantis ſur vos membres, que vous vous l'imaginez. Je crois donc que le changement d'air, & le plaiſir de la vengeance, qui n'eſt pas petit pour les gens auſſi vifs que vous, ſeront de bons moyens pour vous rétablir. Prenez donc une voiture, & amenez votre jolie criminelle vers la mienne. Quand elles ſeront enſemble, elles s'humilieront d'elles-mêmes devant nous, & il dépendra de vous de les abſoudre, ou de les punir, comme vous le jugerez convenable. Car je ne ſaurois ſouffrir que mon digne ami ſoit inſulté d'une maniere ſi atroce par deux inſolentes filles, qui, ſi l'on n'y apporte pas du remede de bonne heure, iront de faute en faute, juſqu'à ce que perſonne ne puiſſe plus vivre avec elles.

Mais parlons ſérieuſement. Si Myladi Darnford & vous-même vouliez accorder Mademoiſelle Polly aux vœux de ma Paméla, qui eſpere d'obtenir qu'elle paſſera l'hiver avec nous en Ville, nous vous aurions l'un & l'autre beaucoup d'obligation; & comptez, mon cher Chevalier, ſur une grande reconnoiſſance de la part de

Votre affectionné & humble Serviteur,

P. B.....

LETTRE XXIV.

Du Chevalier SIMON DARNFORD, *en replique à la précédente.*

ECOUTEZ-MOI, Ecuyer B..... Je n'ai qu'un mot à vous dire. Je vous déclare, ſans détour, que ni vous ni votre femme ne me plaiſez pas aſſez pour vous confier ma Polly. Vous lui montreriez, en la perſonne de votre femme, tout le jeu d'un accouchement; & vous mettriez cette fille, pour le moins, dans l'impatience d'entrer en danſe avant que j'aie trouvé un homme propre pour danſer avec elle.

Il paroît qu'il y a une guerre déclarée contre mes pauvres gencives. Hé bien! je n'ouvrirai jamais la bouche (ſi je puis, s'entend) tant que je vivrai, en préſence de votre femme. Il y a dix ans que j'évite de mettre ma cravate moi-même. Et pourquoi croiriez-vous que je le fais? parce que je ne puis ſoutenir la vue des ravages qu'un petit nombre d'années a fait ſur un viſage accoutumé à inſpirer de l'amour, ou de la terreur, comme je le jugeois à propos. Et voici votre femme qui, avec toute l'inſolence de la jeuneſſe & de la beauté, me ſuit avec un miroir, & veut, bon gré malgré, que je m'y regarde! Il faut que je ſois un maudit vieux penard de bonne humeur (ſi tant eſt que je ſois un vieux penard), autrement je ne ſupporterois pas les inſultes contenues dans votre lettre. Entre vous & votre femme, il eſt certain que vous

vous faites un vilain portrait de ma figure. Je pourrois cependant dire, M. B...., que c'eſt le fruit d'une débauche à laquelle vous avez pris part. Mais à cauſe de votre femme .... Vous voyez que j'ai de la charité plus qu'elle, à proportion de la pureté qu'elle a de plus que moi; autrement je ne vous aurois pas ſauvé cela en ſa faveur.

Lunettes ſur le nez, grande bouche, gencives d'un noir éclatant, & d'autres choſes ſemblables, ſont les beaux traits dont vous & votre femme embelliſſez vos deſcriptions. Je ſuis bien aiſe de ſavoir tout cela, M. B....

Mais après tout, que d..... e un homme doit-il faire? Je ſerois bien aiſe d'être, à certain prix, dans les bonnes graces de votre femme; & je ne voudrois pas être le dernier des débauchés & des libertins qu'elle aura réformé par ſon exemple : car, de la maniere dont elle y va, je ſuppoſe qu'elle mettra la vertu à la mode. Mais je ſuis accoutumé à la raillerie & au badinage; &, autant que je puis le comprendre, cela a contribué à me conſerver la vie au milieu des douleurs, des tourments, de deux grandes filles & des autres mortifications qui ſont les ſuites d'un âge avancé : car on me pendroit plutôt que de me faire avouer que je ſuis abſolument vieux.

J'aime, il faut que j'en faſſe l'aveu, à faire rougir une jolie femme; c'eſt donner un double incarnat à une belle roſe. D'ailleurs, juſqu'au moment que j'ai vu votre (ne me gênez point ſur la maniere dont je dois la nommer, puiſque j'ai toujours aimé à être libre avec les

jolies perſonnes, quoique je ſois un vieux campagnard, qui ne mérite que des cenſures de ſa part, il me ſemble que ſon nom Arcadien me plaît) juſqu'au moment donc que j'ai vu votre Paméla, je m'étois imaginé que toutes les Dames etoient bien aiſes dans le fond de leur cœur qu'on tirât quelques petites fuſées de cette ſorte. Comment, en effet, n'aimeroient-elles pas une choſe qui ajoute tant de graces à leurs traits, & qui augmente ſi fort leurs charmes naturels? Souvent il m'eſt arrivé de pouſſer cette ſorte de badinage, dans l'intention de leur faire plaiſir autant qu'à moi-même. Il faut cependant convenir que j'ai toujours couvert ce que je diſois d'un voile honnête, prenant pour maxime de me mettre à la portée des perſonnes qui m'entendoient, & de ne pouſſer les choſes que juſqu'au point que ces cheres fripponnes y fuſſent ſenſibles, & fiſſent paroître qu'elles me comprenoient.

Il faut que je renonce maintenant à tout cela, ou que je me réſolve à la mortification de me voir préſenter un miroir devant les yeux, qui me montre chaque ride de mon viſage auſſi clairement que ſi elles étoient de la groſſeur d'un cable. Quelles ſeront, je vous prie, les ſuites de cette réforme? Je ne ſaurois ni jeûner, ni prier; j'en doute du moins. D'ailleurs, s'il faut renoncer à l'appétit & aux railleries, portez-vous bien; c'en eſt fait du Chevalier Simon Darnford!

Mais, après tout, ne croyez-vous pas que je puiſſe paſſer pour un homme d'un caractere néceſſaire dans la ſociété? Je ſers de mouche, comme quelques-unes de vos actions en ont

ſervi à la vertu de votre femme, pour rehauſſer l'éclat d'un exemple plus édifiant, lorſqu'il eſt beſoin de tours d'eſprit différents pour égayer la converſation.

Je vous en prie, Paméla de M. B....., mettez-moi dans le bouquet que vous avez formé de vos belles fleurs; &, ſi vous ne voulez pas me mettre dans votre ſein, placez-moi ſur le coin de votre cheminée dans quelque beau pot-à-fleurs; je ſervirai au moins à la vue, ſi ce n'eſt pas à l'odorat. Ou bien permettez que je tienne la baſſe dans votre concert, & que mon bourdonnement capricieux faſſe une ſorte de diſcordance qui fera d'autant mieux ſentir les charmes de votre mélodie. Je ſuis convaincu que je ne ſaurois être auſſi honnête homme que vous ſouhaitez que je le fuſſe. Laiſſez donc partir, je vous en prie, le pauvre *Anacréon* avec ſes amours. Ce ſeroit une choſe bien cruelle, ſi vous ne le vouliez pas.

Après tout, je crois que, quelque libertin que vous ayiez été, j'aurois pu vous confier ma fille ſous les yeux de votre femme: car, quoique vous nous donniez quelques eſpérances de réforme, vous avez été, pour votre âge, un pécheur plus déterminé que moi. Venez après cela avec votre belle maxime, de toucher le cœur des Dames ſans bleſſer leurs oreilles, ce qui donne aux deſſeins formés ſur elles des ſuccès plus heureux! Si vous êtes véritablement converti, j'en félicite tout le quartier qui eſt aux environs de vous, tant ceux de l'Orient & de l'Occident, que ceux du Nord & du Sud, qui tous doivent avoir de

grandes obligations à votre belle convertiſſeuſe. Mais, pour en revenir à ce qui m'empêche de vous envoyer ma fille, je vous dirai qu'il eſt arrivé ici de Norfolk un beau jeune homme, bien mis, qui poſſede de belles terres dans pluſieurs comtés, qui a en main de quoi faire une belle conſtitution à une femme qui a la tête remplie d'eſprit, & plus d'argent dans les poches que je n'en ſaurois employer. Il eſt venu voir notre Polly, à qui je dis cependant que, s'il eſt dans le deſſein de la rechercher en mariage, je doute fort de la principale des qualités qu'on lui attribue, qui eſt l'eſprit. Quoi qu'il en ſoit, voudriez-vous qu'elle fût occupée dans la chambre d'enfants de votre femme, tandis qu'elle eſt peut-être en chemin de ſe procurer une boîte de curioſité pareille à celle-là, qui lui appartiendra en propre?

Voilà la raiſon pour quoi je ne puis pas conſentir à accorder ce que madame B..... exige de moi. Mais ſi cette affaire n'avoit pas lieu, ſi elle ne lui plaiſoit pas, ou bien qu'elle ne le trouvât pas de ſon goût; ſi je n'agréois pas ſes propoſitions, ou qu'il n'agréât pas les miennes; ſi enfin il trouvoit Nanette plus à ſon gré, peut-être qu'alors, ſi Polly eſt une bonne fille, & ſi je me puis fier à ſa vertu & à votre probité, je lui permettrai d'aller paſſer chez vous un ou deux mois. Il faudroit que vous fuſſiez poſſédé du démon pour abuſer d'une ſemblable confiance. C'eſt là tout ce qui me tranquilliſe; car je ne fais pas grand fond, avec vous autres jeunes drôles, pour qui la diverſité a en général de grands char-

mes, ſur la beauté incomparable de votre épouſe.

Ce que j'ai dit juſqu'ici, & ce que je vais ajouter, & que je pardonne à la ſévere madame B....., & à vous auſſi (qui n'êtes pas plus excuſable dans les airs que vous vous êtes donnés avec moi, que le ſeroit un Ramonneur qui appelleroit ſon camarade faquin chargé de ſuie), eſt une preuve de ma charité, qui, j'eſpere, couvrira une multitude de péchés : d'autant plus que, ne pouvant être imitateur de la vertu de votre femme dans le ſens le plus étroit, j'en ſuis un grand admirateur; c'eſt du moins quelque choſe : auſſi douté-je que vous-même en puiſſiez dire davantage ſur ce ſujet que

Votre très-humble ſerviteur,

SIMON DARNFORD.

LETTRE XXV.

Mes très-honorés & très-chers parents,

J'ESPERE que vous excuſerez mon long ſilence, cauſé par diverſes raiſons, & parce que je n'avois rien de nouveau à vous communiquer. Cette derniere conſidération eſt cependant une chétive excuſe auprès de vous, qui trouvez agréables toutes les bagatelles qui viennent de votre fille.

J'attends ici de jour à autre Mylord & Myladi Davers. Ce n'eſt pas une petite ſatisfaction pour moi : elle eſt cependant mêlée d'in-

quiétudes, cauſées par la crainte qu'étant vue de plus près, ma conduite ne réponde pas à ce que cette Dame attend de moi. Je ſuis néanmoins réſolue à ne point ſortir de la ſphere de ma capacité, en m'étudiant à l'imiter. La converſation, auſſi-bien que l'éducation, lui ont donné de ſi grands avantages, qu'il y auroit de l'arrogance à m'approprier, ou même à penſer à l'imiter.

Je m'attacherai donc uniquement à avoir pour Myladi des attentions reſpectueuſes & ſortables au rang où je ſuis élevée, afin qu'elle ne ſoit point fondée à m'accuſer d'orgueil dans mon élévation, ni ſon cher frere à me reprocher une baſſe condeſcendance. Pour ce qui regarde l'économie du ménage, je n'ai pas la moindre crainte qu'on l'examine de près, parce que, par la grace de Dieu, mon penchant naturel m'éloigne de ces ſombres réſerves, & de toute vue ſordide & intéreſſée qui pourroient me faire craindre la pénétration d'un œil vigilant.

J'ai entamé une correſpondance avec mademoiſelle Darnford, qui eſt une jeune Dame d'un mérite peu commun. Vous devez la connoître par ce que j'en ai dit dans mes précédents mémoires. Elle ſouhaite ardemment d'être inſtruite de tout ce qui me concerne, & en particulier comment Myladi Davers & moi vivons enſemble. Dès le premier moment que je la vis je l'aimai, parce que je n'ai jamais connu de jeune Demoiſelle qui ait moins d'orgueil, plus de bienveillance, & plus de ſolidité dans les penſées que celle-là, & que je ne ſais ce que c'eſt que porter envie à quel-

qu'un. Je lui écrirai ſouvent; & comme j'aurai diverſes occupations qui me prendront beaucoup de temps, je me perſuade que vous m'excuſerez ſi, après avoir obtenu de cette Demoiſelle, comme je m'en flatte, qu'elle me renvoie les lettres que je lui écris, je les deſtine à votre uſage & à votre amuſement dans vos heures de loiſir. Par ce moyen vous apprendrez de temps en temps ce qui m'arrive, comme vous le ſouhaitez. Mais, pour ce qui concerne vos affaires particulieres, je vous demande la grace de m'en écrire auſſi ſouvent que vous pourrez, quand même je ne vous répondrois pas; car c'eſt une de mes plus grandes ſatisfactions d'avoir des parents auſſi tendres & auſſi honnêtes, qui me rendent heureuſe, & qui entretiennent avec moi une correſpondance que j'eſpere que Dieu fera durer long-temps.

Les papiers que je joins ici vous amuſeront un peu; ceux en particulier qui regardent le Chevalier Simon Darnford. Je ſouhaite, quand vous les aurez lus, que vous ayiez la bonté de me les renvoyer; & que vous en uſiez de même à l'égard de ceux que je vous enverrai à l'avenir.

La relation que M. Longman me fit, à ſon retour de Kent, de l'état de votre ſanté, & de l'heureux ſort dont vous jouiſſez, m'a fait un très-grand plaiſir. Il faut que je vous faſſe part d'une converſation courte que j'eus à ce ſujet, laquelle, j'oſe bien l'aſſurer, vous fera autant de plaiſir qu'elle m'en a fait.

Après que M. Longman eut fini quelques affaires avec ſon cher Maître, ce qui les avoit

occupés environ deux heures, mon très-cher ami m'envoya chercher. Ma chere, me dit-il en me faiſant aſſeoir à côté de lui, & en ordonnant à cet honnête vieillard d'en faire autant (car il veut toujours ſe lever lorſque je parois), M. Longman & moi avons réglé, dans l'eſpace de deux heures, des comptes qui auroient occupé certaines perſonnes pendant pluſieurs mois. Mais jamais il n'y eut de chiffreur plus exact, plus méthodique que M. Longman. Il m'a fait une relation, continua-t-il, qui m'a procuré beaucoup de plaiſir, parce que je ſais qu'elle vous en cauſera un très-grand. Elle roule ſur nos affaires du comté de Kent, & ſur la ſatisfaction que votre pere & votre mere y goûtent. Je m'apperçois, ma charmante Paméla, que vos beaux yeux ont un nouvel éclat, & que ce ſujet ranime tous vos eſprits. Jamais il n'y eut de fille, dit-il à M. Longman, qui remplît mieux ſes devoirs envers ſes parents, & jamais il n'y eut de parents qui méritaſſent mieux les devoirs de leur fille.

Je m'efforçois, en préſence de M. Longman, d'arrêter les effets de ma reconnoiſſence, que la palpitation de mon cœur manifeſtoit au travers même de mon mouchoir. Mais ce bon vieillard voyant combien j'étois touchée, dirai-je accablée, de la bonté & des tendres expreſſions de ce cher ami, ne put lui-même s'empêcher de faire connoître la ſenſibilité de ſon cœur par ſes larmes. Pardonnez-moi, Monſieur, pardonnez-moi, Madame, dit-il en s'eſſuyant les yeux; mais je ne ſaurois contenir ma joie, lorſque je vois tant de mérite

ſi juſtement récompenſé. Il ſe leva en diſant cela, & s'avança vers la fenêtre.

Lorſqu'il ſe fut remis : honnête M. Longman, lui dis-je, vous m'apprenez que mon pere & ma mere ſe portent bien, & qu'ils ſont heureux, parce qu'ils ont occaſion de faire du bien ; cela me réjouit beaucoup.

Oui, Madame, ils ſe portent bien & ſont heureux ! Oui, ils le ſont. Jamais il n'y eut de couple plus digne de cette félicité, je vous en aſſure. Tout va parfaitement bien dans la ferme. Votre Grandeur eſt le plus heureux Gentilhomme du monde. Tout le bien que vous faites revient à vous au triple. On peut bien dire que vous *jettez votre pain ſur les eaux*, puiſqu'il vous revient préſentement en plus grande abondance que quand vous l'y avez jetté. Tous les fermiers, Madame, ſont très-charmés de cet honnête Receveur qu'on leur a donné. Tout proſpere ſous ſa bonne économie. La Nobleſſe l'aime auſſi-bien que ſa femme, & le pauvre peuple les adore. Ils font en effet une infinité de bonnes actions, en viſitant les pauvres voiſins, en leur donnant des cordiaux, & d'autres choſes ſemblables : de ſorte que les coliques, les fievres, & vingt autres eſpeces de maladies prêtes à éclorre s'enfuient devant eux. Je compte donc que les Médecins ſeront les ſeuls ennemis qu'ils aient au monde : car, à dix milles à la ronde de leur demeure, il n'y aura rien à faire pour les gens de cette profeſſion.

C'eſt ainſi que s'exprima le bon M. Longman, à ma grande ſatisfaction, comme vous pouvez croire. Lorſqu'il ſe fut retiré, mon

cher M. B.... eut la bonté de me dire : c'eſt une bonne ame, & je l'aime à cauſe de ſa tendreſſe reſpectueuſe pour mon Ange, & du cas qu'il fait de ce digne couple. Je ſuis très-charmé que tout réponde à leurs vœux. Puiſſent-ils jouir long-temps de cette félicité !

Lorſque ce cher ami touche cette corde, je ne ſaurois m'empêcher de lui ſauter au cou ; car il parle toujours de vous avec généroſité & tendreſſe : & il eſt charmé, dit-il, de ce que vous ne vivez pas uniquement pour vous-mêmes. Il ajoute de temps en temps que votre prudence & la mienne font plus d'honheur à ſon choix qu'une alliance avec une perſonne de la premiere qualité ne lui en auroit fait, puiſque chacun a la bonté de parler de notre mérite. Oh ! que cette bonté, mes chers parents, eſt agréable ou plutôt raviſſante pour votre heureuſe fille ! Pourquoi ne vous répéterois-je pas toutes ces choſes, puiſqu'elles vous font voir combien on eſt ſatisfait de tout ce que vous faites ?

Après la viſite de Mylord & de Myladi Davers, l'hiver qui n'eſt pas éloigné, nous attirera à Londres. Comme nous ſerons alors plus près les uns des autres, nous pourrons réciproquement nous donner plus de nos nouvelles, ce qui ne pourra qu'augmenter de beaucoup mes plaiſirs.

On m'a parlé des déréglements qui regnent dans cette Capitale, & qui accompagnent les divertiſſements publics, d'une maniere à diminuer un peu la ſatisfaction que j'aurois eu à penſer que je dois y aller dans peu. On dit que les différents, les duels, les galanteries,

comme ils les appellent, ſont ſi fréquents à Londres, que l'on apprend ces énormités ſans étonnement & ſans la moindre ſurpriſe.

Cela me rend quelquefois bien rêveuſe. Mais j'eſpere que Dieu préſervera notre très-cher bienfaiteur, & qu'il me continuera ſon affection. Alors je ſerai toujours heureuſe, principalement lorſque votre ſanté & votre félicité affermiront & couronneront la joie de celle qui eſt & ſera toujours

Votre obéiſſante fille,

P. B.....

LETTRE XXVI.

Ma très-chere enfant,

IL ne ſera pas hors de propos de faire nous-mêmes mention de la nature des bienfaits que nous conférons à nos pauvres voiſins, & aux ouvriers qui travaillent à la terre, de peur que quelqu'un ne s'imaginât que nous prodiguons follement des biens qui ne nous appartiennent pas. Ce n'eſt pas que nous craignions que votre très-honoré mari, ou vous-même, nous ſoupçonniez de rien de pareil, ni que l'honnête M. Longman ait inſinué quelque choſe qui tendît à cela. Il remarqua notre conduite, & il en fut charmé, diſant qu'il en feroit un rapport tel que celui que vous me marquez qu'il a fait. Ce que nous faiſons eſt peu de choſe, quoique nous eſpérons que le bien qui en réſultera ne ſera

pas petit. Si, parmi nos pauvres voiſins, il arrivoit quelque cas bien fâcheux qui exigeât un ſecours conſidérable, & que le ſujet le méritât, nous vous le communiquerions, & vous laiſſerions agir ſelon la direction de Dieu.

Pour nous, voici ce que nous avons fait juſqu'ici, & ce que nous continuerons de faire. Nous avons des proviſions d'eau-de-vie pure; & lorſque, dans ces jours de chaleur étouffante, je vois de pauvres ouvriers tout en ſueur & prêts à tomber en défaillance, je leur donne, s'ils ſont ſeulement fatigués, une bouchée de pain ou quelque choſe de ſemblable, & un verre d'aille ou de biere; & avec ce ſecours ils reprennent de nouvelles forces pour continuer leur travail. Quand ils me comblent de bénédictions pour cela, je leur dis de bénir ce généreux Ecuyer, dont la bonté, après Dieu, eſt la ſource de tout le bien que je fais. S'il y en a de malades, je leur donne des cordiaux, & nous avons rétabli par ce moyen pluſieurs pauvres malades, attaqués de coliques, de fievres ou de douleurs d'eſtomac. Rien de tout cela n'eſt perdu, ma chere enfant; car les pauvres ſont auſſi reconnoiſſants que toute autre perſonne. Votre tendre cœur ſe délecteroit à voir combien d'eſprits abbatus nous avons ranimés, & comment, dans l'eſpace d'une & de deux heures, quelques-uns d'entr'eux, qui, après avoir pris ces petits rafraîchiſſements, étoient couchés languiſſamment à l'ombre d'une haie ou derriere un tas de foin, ſautoient avec l'agilité d'un cerf, ſifflant & chantant, en continuant avec gaieté leurs di-

verſes occupations. Au lieu de prononcer des imprécations & des juremens, comme c'eſt aſſez la coutume de quelques-uns de ces méchants garnements, il ne ſortoit de leur cœur joyeux que des bénédictions & des louanges pour ſa Grandeur & pour nous, m'appellant leur pere & leur ami, diſant qu'ils vouloient vivre & mourir avec ma femme & moi, & que jamais je ne manquerai de gens induſtrieux pour faire l'ouvrage de ſa Grandeur, & pour cultiver la ferme dont j'avois le bonheur de jouir. Nous nous communiquons de cette maniere aux malades & à nos voiſins néceſſiteux, quand même ils ne tiennent à ferme aucune des parties de ce fonds de terre.

Vous êtes heureuſe, ma chere enfant, oui aſſurément vous êtes très-heureuſe; & puiſſiez-vous, ſi la choſe eſt poſſible, le devenir de jour en jour davantage! Je ne crois cependant pas que vous ſoyez plus heureuſe que votre pere & votre mere, excepté dans une ſeule choſe, c'eſt que tout notre bonheur après Dieu vient de vous. Les autres parents rendent leurs enfants heureux en les mettant dans l'abondance, & en leur procurant des avantages; au lieu que c'eſt vous, ou plutôt votre très-honoré mari, à cauſe de vous, qui avez rendu vos parents heureux, en les faiſant jouir de tous les biens que l'on peut avoir dans ce monde.

Les écrits que vous nous avez envoyés, font nos délices dans nos heures de loiſir. Vous êtes obligeante au-delà de toute expreſſion, d'avoir pris ſoin de nous les procurer. Nous n'ignorons pas combien vous êtes occupée; & nous ſerions fort contents, ſi vous nous donniez de temps en

temps des nouvelles de votre ſanté. Mais ce n'eſt pas aſſez pour une fille d'un auſſi bon caractere, de nous avoir procuré les douceurs de la vie, vous voulez encore nous combler de joie, en nous communiquant tout ce qui vous arrive; vos lettres ſont d'ailleurs ſi pleines de piété, vous êtes ſi pénétrée de la bonté de Dieu envers vous, & vous y faites entrer de ſi excellentes réflexions, que, ſoit que cela vienne de notre amour pour vous, ſoit de quelqu'autre cauſe, nous ſommes véritablement perſuadés que perſonne n'approche de votre maniere d'écrire. En liſant vos lettres, nos cœurs ſe rempliſſent de ſentiments de tendreſſe, & nos yeux ſont inondés de larmes. Nous donnons ſouvent l'eſſor à ces mouvements intérieurs; & joignant nos mains de concert, je dis à votre mere: béni ſoit Dieu, & bénite ſoyez-vous, ma chere! Elle me dit en même-temps: béni ſoit Dieu, & béni ſoyez-vous, mon cœur! Pour une pareille fille, dit l'un.... Pour une pareille fille, dit l'autre.... Elle a toute la douceur de votre naturel, lui dis-je.... Elle a votre cœur honnête, me dit-elle. Nous continuons ainſi à benir Dieu, à vous bénir, à bénir votre époux, & à nous bénir nous-mêmes. Y a-t-il félicité pareille à la nôtre, ma chere fille?

Vos écrits nous procurent en vérité un tel raviſſement, que, quand les infirmités de l'âge, que nous commençons à reſſentir, nous abattent, notre remede eſt de recourir à quelques-unes de vos lettres. Ha çà, ma chere, dis-je à votre mere, quand ferons-nous collation? Elle entend fort bien ce que je veux dire. De

tout mon cœur, répond-elle. Je me mets à lire, même les Dimanches, tant vos lettres ſont excellentes; car il faut que vous ſachiez que j'ai des copies de pluſieurs. Quelques moments employés à cette lecture nous redonnent autant de vie & de vigueur, que ſi nous n'avions pas été du tout languiſſants, & nous reprenons avec un double plaiſir les occupations de ce jour.

Conſidérez donc, ma chere enfant, quelle joie vos lettres nous cauſent. Cependant nous craignons qu'ayant tant d'autres choſes à faire, cette nouvelle occupation ne vous fût à charge. Nous avons donc été véritablement charmés de l'expédient que vous avez trouvé pour vous éviter de la peine, nous procurer du plaiſir, & obliger tout-à-la-fois une perſonne d'un auſſi grand mérite que Mademoiſelle Darnford. Je n'oublierai jamais ſa bonté, & l'attention qu'elle fit à moi lorſque j'allai vous voir dans le comté de Lincoln. Elle preſſoit ſi affectueuſement mes rudes mains dans les ſiennes, dont la peau eſt ſi délicate, & me regardoit avec cette douceur qui brille ſi fort dans ſes yeux. Non, je ne l'oublierai jamais! Il y a d'honnêtes-gens, auſſi-bien que des méchants parmi les perſonnes d'un rang diſtingué. Dieu ſoit loué de ce que la choſe eſt ainſi. Sans cela notre pauvre enfant auroit trop ſouvent paſſé de mauvais quarts-d'heure, lorſqu'elle auroit été obligée de *ſortir d'elle-même* (comme je vous l'ai ouï exprimer une fois), dans des compagnies où elle ne ſauroit demeurer.

Comment pourrai-je finir cette lettre? Et cependant que dirai-je davantage? Je prie-

rai ſeulement le bon Dieu qu'il vous conſerve les bénédictions & les douceurs dont vous jouiſſez. Je vous conjure de ne vous pas trop livrer aux penſées de ce qui peut vous arriver à Londres ; car pourquoi diminueriez-vous votre joie préſente par la crainte d'un mal futur ? Il n'y a point de bonheur abſolument parfait dans cette vie, la choſe eſt certaine : mais chacun doit rendre ſon état auſſi ſupportable qu'il lui eſt poſſible. C'eſt aſſez tôt de s'inquiéter lorſque les malheurs ſont arrivés: *à chaque jour ſuffit ſa peine.*

Réjouiſſez-vous donc, ma chere enfant, comme vous avez ſouvent dit que vous le feriez, de votre bonheur préſent ; & laiſſez le ſoin de l'avenir au Diſpenſateur ſuprême de tous les événements. Qu'avez-vous, en effet, à faire qu'à vous réjouir? vous à qui le ſoleil apporte chaque jour de nouveaux ſujets de joie, & fait lever grand nombre de perſonnes qui ſe réuniſſent pour vous bénir ! Vous qui pouvez rendre heureux vos parents d'un rang diſtingué, & ceux d'une baſſe naiſſance & d'une condition obſcure ! Qui pouvez rendre heureux les riches par votre exemple, les pauvres par vos bienfaits, & outre cela un mari ſi tendre & ſi généreux ! O ma chere enfant ! je le répete, qu'avez-vous à faire qu'à vous réjouir ? *Car pluſieurs filles ſe ſont conduites ſagement ; mais vous les avez toutes ſurpaſſées.*

Je n'ajouterai plus rien, ſinon que tout ce que notre bienfaiteur a ordonné ici eſt bientôt achevé. Lorſque cet heureux temps, où il nous favoriſera de ſa préſence & de la vôtre, ſera ve-

nu, quelle augmentation de joie ne ſera-ce pas pour des cœurs qui en ſont inondés, comme ceux de

Votre pere & votre mere, qui vous aimeront toujours,

J. & E. ANDREWS.

LETTRE XXVII.

Ma chere demoiſelle DARNFORD,

L'INTÉRÊT que je prends à tout ce qui vous regarde, fait que je m'impatiente fort de ſavoir quel jugement vous portez du Monſieur, que quelques-uns de ſes bons amis, & qui lui veulent le plus de bien, ont engagé à rechercher votre faveur. J'eſpere qu'il méritera votre eſtime; mais alors il doit ſurpaſſer en mérite tous les jeunes Meſſieurs d'Angleterre qui ſont à marier.

Votre pere parle, à ſa maniere, de ſes beaux fonds de terre & de ſes grandes richeſſes. Mais fût-il auſſi riche que *Créſus*, il n'aura pas mon conſentement, ſi ſon mérite ne ſurpaſſe ſes richeſſes, quoiqu'en général ce ſoit à cette derniere choſe que les parents regardent. Les biens de la fortune ne ſont cependant pas à mépriſer, & je ſuis ſi éloignée de la penſée que l'on ne doit y faire aucune attention, que mon avis eſt qu'avec un mérite égal, & dans la ſuppoſition que les inclinations ſont libres, on doit donner la préférence aux richeſſes. Car il eſt certain qu'un Monſieur ou une Dame peut

faire un mariage auſſi heureux avec une perſonne riche qu'avec une perſonne qui ne l'eſt pas. Quoique je ne puiſſe me glorifier ni de mes richeſſes, ni de la nobleſſe de mon ſang, je ſuis cependant de l'opinion de ceux qui diſent qu'ils n'ont jamais connu perſonne en poſſeſſion des unes ou de l'autre qui les ait mépriſées. La faute que l'on commet ici, eſt de faire des richeſſes, au mépris du mérite, le principal motif de ſon choix; ſoit qu'il dépende de la perſonne intéreſſée de le faire, ſoit que la néceſſité lui en ſoit impoſée par ceux qui ont droit à ſon obéiſſance, on a ſouvent lieu de s'en repentir dans la ſuite.

Voilà une impertinente créature, dira peut-être quelqu'un, d'avoir ſi peu d'égard pour l'ami de mademoiſelle Darnford, & de dire, ſans qu'on le lui demande, ſon avis ſur des choſes ſi relevées, elle qui eſt d'une naiſſance ſi obſcure. Mais, ma chere Demoiſelle, j'ai une raiſon à alléguer contre cela: c'eſt que je crois être tellement dépouillée de préjugés en faveur du cas où je ſuis, que, tant que j'aurai du jugement, je ne l'aurai jamais en vue, lorſque je prendrai la liberté de propoſer mon opinion ſur des choſes de cette nature. L'honneur que j'ai reçu, & l'abaiſſement de mon bien-aimé en m'épouſant, ne ſont pas tout-à-fait ſans excuſes, & ne doivent point tirer à conſéquence pour d'autres perſonnes. Les principales raiſons que l'on en puiſſe alléguer, c'eſt que ce Monſieur étoit entiérement indépendant, & n'avoit à rendre raiſon de ſa conduite à perſonne; c'eſt qu'il avoit aſſez de bien pour lui, & pour rendre heureuſe celle dont il faiſoit choix, quoiqu'elle ne lui

apportât rien du tout ; c'eſt enfin qu'il avoit aſſez de jugement & de connoiſſance du monde, pour que perſonne n'imputât ſa démarche à un autre motif qu'à celui de récompenſer une vertu qu'il n'avoit pas pu faire ſuccomber par des épreuves fréquentes, &, le dirai-je ? criminelles.

Mais pourquoi m'arrêté-je à me juſtifier là-deſſus, en écrivant à mademoiſelle Darnford, dont l'amitié l'engage à m'attribuer un mérite auquel je ne ſaurois prétendre ? Je quitterai donc ce ſujet, pour paſſer à ce que j'ai eu principalement en vue en commençant ma lettre : c'eſt de me plaindre de votre cher pere, qui a, permettez-moi de le dire, fait tous ſes efforts pour ſemer la diſcorde entre un mari & ſa femme.

Je n'entrerai point dans le détail de cette affaire, parce que l'on en a appellé à *Céſar*, & qu'il regarderoit la connoiſſance que j'en pourrois prendre comme une uſurpation de ſes droits. Quoi qu'il en ſoit, le Chevalier eſt, je crois, l'unique cavalier qui, quand une jeune perſonne de mon ſexe prieroit de lui faire préſent d'un livre, voudroit, comme il a fait, lui faire un ſi mauvais tour que d'en avertir ſon mari. J'ai en vérité été bien fondée en l'appellant babillard dès la premiere fois que je le vis. Mais n'en parlons plus. Il faut cependant que je diſe encore que j'aurois mieux aimé qu'il m'eût jetté ce livre à la tête, que d'en aller faire un plat à mon mari. La choſe ſe termina néanmoins paſſablement bien : je ne dirai pas graces à vos ſoins, M. le Chevalier, je ne dis que *paſſablement* ; car mon cher monſieur B....

me tint en ſuſpens pendant long-temps, & me cauſa de grandes émotions avant de me mettre au fait.

Mais je fus bien plus inquiete, ma chere Demoiſelle, de la raiſon que vous avez d'abord alléguée du refus qu'avoit fait le Chevalier de m'accorder votre compagnie, après que vous en eûtes obtenu la permiſſion de Madame votre mere, & que vous eûtes la bonté d'y conſentir. Cette inquiétude dura juſqu'à ce que vous en eûtes apporté une qui me plaiſoit davantage. N'avois-je pas raiſon de m'en inquiéter, puiſque le motif de ce refus étoit que le Chevalier avoit mauvaiſe opinion de l'honneur de mon cher Monſieur B..... Car pour cette partie de ſes réflexions, qui n'étoient pas fort à l'honneur de ſa chere fille, c'étoit ſeulement le fruit de ſon naturel trop libre, auquel il donnoit carriere dans le deſſein de vous mortifier.

Il faudroit être le dernier des hommes pour attenter quelque choſe contre la vertu d'une perſonne que l'on nous a confiée. J'étois donc affligée de voir que l'on jugeât capable d'une auſſi grande infamie ce cher Monſieur, qui eſt la meilleure partie de moi-même, & qui en a agi ſi honorablement en s'abaiſſant juſqu'à moi. Je vous demande pardon, Mademoiſelle, mais j'oſe bien dire qu'il n'y a que le Chevalier Simond Darnford qui puiſſe penſer ainſi ſur ſon compte. Cela me donne lieu de croire que, ſi le ſiecle précédent a produit des gens capables de pareils attentats, il faut qu'il ait été plus méchant que celui où nous vivons; ce qui tournera à l'honneur de ce dernier, & ſera

directement opposé à la calomnie qu'on débite communément, que le monde devient de jour en jour plus corrompu.

Quelques mauvais que les desseins & les attentats de M. B..... sur moi aient été, je suis très-disposée à croire, pour l'amour de lui, maintenant que je ne les crains plus, & que je puis y réfléchir sans la moindre terreur & la moindre appréhension, qu'il n'est & qu'il n'étoit pas, même alors, le plus méchant des hommes, quoiqu'assez criminel au jugement d'un chacun. Car n'avons-nous pas entendu parler de personnes qui, ayant eu en leur puissance de pauvres créatures, ont exécuté leurs infames desseins, sans en avoir ni remords ni componction? Mais Dieu (après de rudes épreuves pour moi, il est vrai) ne lui a-t-il pas touché le cœur? Quoique je fusse destituée de tout secours, sans aucun ami dans le monde, & entre les mains d'une misérable & criminelle femme, qui assurément étoit plus méchante que lui, qui l'incitoit à me perdre, & sous la puissance de laquelle j'étois réduite au point de n'oser pas lui désobéir, soit qu'elle me condamnât de m'approcher d'elle, soit qu'elle m'ordonnât de m'en éloigner, selon qu'elle trouvoit du plaisir ou du mécontentement avec moi, quoique, dis-je, je me trouvasse dans de telles circonstances, cependant ne surmonta-t-il pas sa passion criminelle? Ne lui substitua-t-il pas des desseins honorables sur sa pauvre servante? Ne brava-t-il pas le monde & ses censures? Et ne m'a-t-il pas épousée?

Cette conduite ne montre-t-elle pas qu'il

conſervoit dans ſon cœur les ſemences de l'honneur, quoiqu'elles y fuſſent étouffées pour un temps par les mauvaiſes herbes de la ſenſualité, de l'orgueil & des paſſions de la jeuneſſe, qui les empêchoient de germer? Mais quand on les a eu coupées, ces ſemences de l'honneur n'ont-elles pas pris racine? N'ont-elles pas pouſſé de beaux jets? N'ont-elles pas à leur tour étouffé, du moins diminué, le nombre de la grandeur des mauvaiſes herbes? Qui eſt-ce qui vit maintenant d'une maniere plus conforme à la vertu que M. B.... ?

Permettez-moi de vous dire, ma chere Demoiſelle, qu'il y a peu d'exemples d'hommes qui, ayant mal vécu, ſe ſoient corrigés tout-d'un-coup, qui aient d'abord agi ſi honnêtement, & continué à ſe conduire avec autant de nobleſſe de ſentiments qu'il l'a fait. Je me perſuade qu'avec le temps il ſera auſſi religieux qu'il eſt maintenant attaché aux devoirs de la morale. Il a encore un petit nombre d'idées qui ne ſont pas des meilleures, & qu'il débite de temps en temps, comme ſont celles de la polygamie, & d'autres ſemblables. Cela me rend quelquefois un peu penſive, parce qu'un homme n'eſt que trop diſpoſé à faire ce qu'il ne croit pas être un crime. J'eſpere cependant que ces idées ſont plutôt le fruit de la vivacité de ſon eſprit, qualité qui ne ſe renferme pas toujours dans les bornes qui lui conviennent, que celui de ſon jugement. Si je puis ſeulement paſſer les trois ou quatre premiers mois de notre ſéjour à Londres, que l'on dit être ſi ſéduiſant & ſi corrompu, ſans voir augmenter ces appréhenſions, ô que je ſerai heureuſe!

Voilà ce que j'ai cru devoir dire, en paſſant, en faveur de M. B....; car il eſt impoſſible qu'une honnête femme n'eſpere pas d'avoir avec ſon mari une ſociété plus douce & plus noble que celle qu'elle forme avec lui ici bas. Mais dans quelle triſte ſituation ne doit-elle pas ſe trouver, lorſque, donnant un auſſi bon exemple que la fragilité humaine peut lui permettre, elle ne peut s'empêcher de regarder le compagnon de ſon bonheur, & de ſon malheur, ſon cher mari, le pere de ſes enfants, le chef de ſa famille, ſous l'idée d'un pauvre malheureux qui ſera ſéparé d'elle & dans un état déplorable pour toujours! O ma chere Demoiſelle, comment ſoutenir de ſemblables penſées! Quelle conſolation, quels tranſports plutôt ne ſera-ce pas avec le temps pour celle qui ſera aſſez heureuſe que de concevoir l'eſpérance de ramener ſon cher, ſon trois fois cher mari! Quelle ſatisfaction de penſer que, profitant de l'exemple l'un de l'autre, ils paſſeront un jour, de concert & dans une parfaite union, de cet état mêlé d'embarras, dans celui d'une félicité éternelle!..... Il faut que je quitte la plume pour jouir pendant quelques moments de ces riches & ſublimes penſées.

Je paſſe maintenant, ma chere Demoiſelle, à un ſujet qui me fait beaucoup de plaiſir. Je veux parler des ſentiments de M. Péters ſur la conduite qu'il tint envers moi pendant ma détention, & dont vous avez eu la bonté de me parler dans votre derniere lettre. J'avoue que je l'ai condamnée dans le temps où j'étois en proie à la terreur & aux appréhenſions:

j'étois même d'autant plus disposée à le faire, que j'avois toujours eu un si grand respect pour les gens de son ordre, que la qualité d'Ecclésiastique emportoit chez moi l'idée d'un homme plein de compassion, de probité & de vertu.

Lorsque j'eus connu M. Péters, je conçus de lui une meilleure opinion que celle que sa conduite envers moi m'en avoit d'abord donnée. Comme personne n'est parfait dans cette vie, voici les réflexions que je fis sur son sujet. Combien mon sort n'étoit-il pas triste alors, d'être une pierre d'achopement à un homme de ce mérite ! un Ecclésiastique, qui connoît & pratique si bien son devoir en d'autres occasions, & qui le prêche avec tant de succès à son troupeau, doit assurément sentir un jour qu'il auroit été bien séant à son caractere & à son emploi d'accorder à l'innocence opprimée la protection qu'on lui demandoit. Quelles n'auroient pas été les agitations de sa conscience délicate, si son refus avoit occasionné ma perte ! Faut-il que mon manque de charité excede sa faute ! Je dois la regarder comme une foiblesse à laquelle les plus parfaits peuvent se laisser aller. Je lui étois étrangere ; j'étois une pauvre servante enlevée par son Maître, jeune Gentilhomme violent, & dont les passions étoient déréglées, qui, dans cette occasion, se montroit très-sérieusement disposé à exécuter tous ses mauvais desseins, & dont il n'étoit pas probable qu'aucun autre Etre pût fléchir le cœur que Dieu.

D'ailleurs, il n'étoit pas sûr que, quand même il auroit pu favoriser mon évasion, je

ne

ne retombaſſe pas de nouveau dans les mains d'un auſſi déterminé violateur des Loix ; & que les difficultés n'animaſſent un homme de ce caractere à pourſuivre ſon deſſein, & à ſurmonter tous les obſtacles.

Il pouvoit, outre cela, lui venir dans l'eſprit que celui qui le mettoit en mouvement avoit en vue quelqu'avantage particulier pour lui-même, & que, tandis qu'il travailleroit en apparence à mettre à couvert une vertu en danger, il ne feroit dans la réalité qu'aider cette perſonne à enlever une femme, en s'expoſant pour cela au reſſentiment d'un homme d'un naturel violent, & d'un riche voiſin, qui ne manquoit ni de pouvoir ni de volonté pour ſe venger. Il paroît que M. Péters craignoit que ce ne fût-là le motif de la démarche de M. Williams ; & toute mal fondée que fût ſa conjecture, elle n'étoit pas entiérement deſtituée de vraiſemblance.

J'ajoutois une nouvelle conſidération aux précédentes. Le mauvais exemple de pluſieurs Souverains de l'Europe, qui, étant les *Oints du Seigneur*, réuniſſent en leurs perſonnes les fonctions de la *Royauté* & du *Sacerdoce* ; & le peu de ſcrupule, bien loin de blâmer de pareilles pratiques, que ſe font en général grand nombre de perſonnes reſpectables par leurs emplois & par leur caractere, de faire la cour d'une maniere rampante à des maîtreſſes qui peuvent les avancer, ne contribuoient pas peu à décourager un ſimple Eccléſiaſtique de s'acquitter de ſon devoir, dans la crainte de ſe faire des ennemis parmi des voiſins puiſſants ; ſur-tout (pardonnez-moi, mon cher Cheva-

lier Simon Darnford, ſi vous voyez ceci) quand un Magiſtrat diſtingué, un des principaux Gentilshommes du comté, dont la fortune le rendoit indépendant, qui avoit pour filles de belles & jeunes Demoiſelles qui n'étoient à couvert de pareils attentats que par leur rang; un Juge à paix, un des principaux même refuſoit de remplir les devoirs de ſa charge, quoique les loix fuſſent ſi manifeſtement violées, & qu'il fût évident que l'on avoit deſſein de s'éloigner criminellement de ce qu'exigent les bonnes mœurs; tout cela, dis-je, devoit abattre le courage d'un homme naturellement trop timide & peu entreprenant, qui, n'ayant perſonne pour le ſeconder dans la protection qu'il m'auroit accordée, auroit dû le mettre ſeul à la breche, & s'attirer pour ennemi un homme qui avoit mille bonnes qualités propres à faire ſouhaiter d'en être ami.

Toutes ces conſidérations font que je me crois obligée à avoir de la compaſſion pour la foibleſſe de ce digne Paſteur, plutôt que de le blâmer avec trop de ſévérité. Je dois avoir de la vénération pour lui, & j'en aurai toujours. Remerciez-le mille fois de ma part, ma chere Demoiſelle, de ſa condeſcendance à faire, par votre miniſtere, l'aveu de ſa foibleſſe; car cette conduite eſt une excellente preuve de la bonté naturelle de ſon cœur, & marque qu'il n'eſt pas capable de chercher à exténuer une faute qu'il croit avoir commiſe.

J'ai tant de reſpect, ma chere amie, pour le Clergé de tout rang, que je n'oublie jamais d'en faire un article dans mes prieres. Je demande à Dieu qu'il veuille en faire tout

autant de chandelles ardentes qui éclairent le monde, puiſqu'il y a tant de perſonnes qui, dans leurs devoirs publics & particuliers, ſe reglent ſur leurs inſtructions & ſur leur exemple. Jamais les fautes de quelques-uns d'entr'eux ne diminueront chez moi le cas que je fais de l'Ordre. Je crains fort qu'un eſprit trop critique à cet égard ne ſoit en général l'indice d'un cœur peu charitable, & peut-être corrompu, qui cherche à mettre tous les Eccléſiaſtiques dans la même claſſe, afin de décréditer l'Ordre, & de couvrir quelque orgueil, ou quelque énormité cachée, qu'il auroit honte d'avouer, & ſur quoi il ne veut pas être inſtruit, de peur de s'en corriger.

Pardonnez, ma chere Demoiſelle, cet ennuyeux griffonnage. Je crois que de ma vie je ne ſaurois écrire de courtes lettres aux perſonnes que j'aime. Je me flatte de l'eſpérance que vous me ferez la grace de m'apprendre le détail de cette nouvelle affaire qui eſt ſur le tapis, & comment vous la ménagez, & que vous me ferez part de quelques-unes de vos converſations, qui puiſſent me donner une idée de la maniere dont les gens du beau monde traitent la galanterie. Car, hélas! ma chere Demoiſelle, votre pauvre amie ne ſait rien de tout cela. Toutes les douceurs de M. B..... ſe bornoient à me prendre quelquefois la main à la dérobée, à me ſerrer le bras juſqu'à le meurtrir, à me dire: où allez-vous? venez auprès de moi, quand je vous l'ordonne, imprudente créature! & d'autres expreſſions ſemblables. De mon côté, ſaiſie de frayeur & toute tremblante, je vous..... je vous demande par-

don, mon cher Maître. D'autrefois crier ; ſans que perſonne m'entendît ou prît garde à moi, les mains levées, à genoux & les larmes aux yeux, pour l'amour de Dieu, Monſieur, ayez pitié de votre pauvre ſervante !

Voilà, ma chere Demoiſelle, la maniere galante dont on m'a fait la cour. Je vous en prie donc, apprenez-moi comment les Meſſieurs en agiſſent dans ces occaſions avec les Dames de leur rang ; quel air ils ont quand, agenouillés à vos pieds, ils vous tiennent des diſcours tendres, mêlés de ſoupirs, de ſupplications ; & tout cela, comme dit le Chevalier Darnfort, ſans ceſſe accompagné des termes d'eſclave, de ſerviteur, d'admirateur.

Mais après tout, on trouvera, je crois, que ce langage & cette conduite, quelque complaiſance que l'on y remarque, reviennent à ceci en termes clairs & intelligibles : Mademoiſelle, je ſuis maintenant votre très-humble ſerviteur ; ayez la bonté, je vous prie, de permettre que je devienne votre maître. Si le Monſieur agrée à la Demoiſelle, je le veux bien, répond-elle dans ſon cœur, mais pas de ſa bouche : elle ajoute, je vous ſuis très-obligée de cette propoſition. Après quoi ils vont à l'Egliſe enſemble ; &, pour concluſion, ce ſera un bonheur ſi ces galantes complaiſances ne ſe terminent pas plus mal que mes frayeurs.

Je ſuis cependant convaincue qu'une femme paſſablement prudente doit être heureuſe avec un homme de bon ſens.

Si vous vous mariez, puiſſiez-vous avoir pour mari une perſonne telle que vous le méritez, & qui vous rende auſſi heureuſe que je le ſuis

maintenant, malgré tout ce qui s'eſt paſſé ! ce ſont les vœux & les prieres que fait

Votre très-obligée ſervante & amie
P. B.

N. B. Quoique mademoiſelle Darnford n'ait pas pu recevoir la précédente lettre aſſez tôt pour y répondre avant d'autres qui avoient été écrites par ſon aimable correſpondante, nous croyons cependant que l'on nous diſpenſera de ſuivre l'ordre du temps, afin que le lecteur puiſſe lire tout de ſuite la lettre & la réponſe. Nous prendrons la même liberté dans d'autres occaſions.

LETTRE XXVIII.

Réponſe à la précédente.

Ma chere Madame B.....

Nous ſommes tous enchantés de vos lettres. M. Péters dit qu'il ne ſe couchera ni ne ſe levera jamais ſans prier pour vous, & ſans ſouhaiter qu'il puiſſe vous témoigner ſa reconnoiſſance de l'opinion avantageuſe que vous avez de lui, & de votre indulgence à ſon égard. Il ajoute que, s'il y a un Ange ſur la terre, c'eſt vous qui l'êtes. Quoique mon pere ait vu vos piquantes réflexions ſur le refus qu'il avoit fait de vous protéger, il ſe réjouit de penſer à vous, & dit que, quand vous reviendrez dans le comté de Lincoln, il veut que vous l'entrepreniez tout de bon là-

deſſus; car il croit en avoir mal agi en vous refuſant ſa protection.

Nous avons été charmés de votre apologie de M. B..... C'eſt ſi bien le devoir d'une honnête femme d'exténuer les fautes de ſon mari, & de tirer de ſes mauvaiſes qualités le meilleur parti qu'il lui eſt poſſible, dans le deſſein d'en faire concevoir une bonne opinion, que cela, joint avec les marques ſenſibles de votre humilité, qui vous fait regarder avec une vraie grandeur d'ame ce que vous avez été, fait que nous nous réuniſſons tous à vous admirer, & que nous avouons qu'il n'y a perſonne dont le mérite ſoit égal au vôtre.

Je ſuis cependant fâchée, ma chere amie, de voir que, malgré cette apologie, vous ne laiſſez pas que d'avoir quelques appréhenſions ſur votre ſéjour à Londres. C'eſt dommage qu'il y ait quelque choſe qui vous donne de l'inquiétude. Quant aux raiſonnements de M. B..... en faveur de la polygamie, vous ne devez pas attendre qu'il abandonne tout-d'un-coup toutes les mauvaiſes notions dont il eſt imbu. Ce doit même être une grande conſolation pour vous que ſes actions ne répondent pas à ſes idées, & que ſon libertinage ſoit réduit uniquement à des notions fauſſes. Nous eſpérons qu'avec le temps il deviendra tel que vous le ſouhaitez. Si cela n'arrive pas, il ſera d'autant plus coupable, ayant un ſi bel exemple devant les yeux.

Nous n'avons pas pu nous empêcher de rire à la deſcription que vous nous avez donnée de la maniere extraordinaire dont vous & M. B..... vous êtes conté fleurettes.

Comme l'on dit que les jours où l'on ſe fait la cour ſont les plus beaux de la vie, ſi nous n'avions pas ſu que vos jours de mariage ſont plus heureux de beaucoup, que ceux pendant leſquels d'autres font la cour, nous n'aurions pu nous empêcher d'avoir pitié de vous. Mais comme les premiers ont été pour vous des jours d'épreuves & de tentations, les derniers ſont auſſi des jours de récompenſe & de félicité. Puiſſent ceux-ci durer toujours, & vous n'aurez pas lieu de penſer qu'il y ait quelqu'un plus heureux que madame B.....!

Je vous remercie de tout mon cœur des bons ſouhaits que vous faites pour que j'aie un mari de bon ſens. M. Murray a été ici, & continue ſes viſites. Il a de la vivacité, eſt aſſez bien fait, & d'un aſſez bon caractere: cependant il aime la compagnie, & vuide bien ſa bouteille. Mon pere ne l'en agrée pas moins.

Il parle aſſez, ſe met bien & richement, & paroît être très-content de ſa perſonne. Il eſt pourtant bien éloigné de ces manieres aiſées & pleines de grace qui diſtinguent avantageuſement votre M. B..... de tous les hommes de ma connoiſſance.

Je ſouhaiterois que M. Murray s'attachât à ma ſœur. C'eſt une fille de mauvaiſe humeur, mais qui, j'eſpere, feroit une bonne femme; & je m'imagine qu'elle le trouveroit aſſez à ſon gré. Je ne ſaurois en dire autant de moi. Il rit beaucoup trop ſouvent, il a quelque choſe d'emporté dans la converſation, & ſa complaiſance n'a point d'agréments: il eſt très-expert dans les amuſements de la compagnie; &

mon pere l'aime auſſi pour cela, & dit qu'il eſt un Gentilhomme très-accompli. Oui, répondis-je auſſi-tôt, ſi les Gentilshommes.... Faut-il que vous ſoyez toujours inſolente, interrompit le Chevalier ? Quand on met une perdrix ſur votre aſſiette, vous faites la dédaigneuſe, & quand vous aurez un peu faim, vous ne vous ſentirez pas de joie au moindre oiſeau que l'on vous ſervira.

Je connois, Monſieur, repliquai-je, quelques-uns de ces Gentilshommes perdrix, qui ne ſont pas meilleurs qu'un pigeon, & qui ſont fort éloignés de la bonté d'une oie d'automne. Cette replique m'attira quelques-unes de ſes épithetes favorites.

J'ai ouvert mon cœur à ma chere mere, dont l'indulgence pour moi m'eſt connue. Elle me dit qu'elle étoit diſpoſée à faire en ma faveur tout ce qui dépendroit d'elle ; qu'elle ſeroit cependant fâchée que la cadette *paſſât la premiere* : c'eſt ainſi qu'elle s'exprime. Mais ſi je puis paſſer de temps en temps quelques jours avec vous, je ne m'embarraſſe pas du mariage, à moins qu'il ne ſe préſentât quelque parti tel que je n'en attends point.

J'eſpere qu'on perſuadera aiſément à ce Monſieur de me quitter pour s'attacher à Nanette ; car je m'apperçois qu'il n'a pas aſſez de délicateſſe pour aimer avec quelque préférence. Il dit, comme ma mere me l'a raconté en paſſant, que je ſuis la mieux faite, & celle dont l'humeur lui revient le plus. Il a découvert, à ce qu'il s'imagine, que j'ai quelqu'eſprit, des manieres ouvertes & une converſation aiſée, à quoi il joint de l'innocence. Il eſt fort

avantageux pour moi qu'il ait conçu cette opinion ; car, s'il penſe juſte, ce dont je doute beaucoup, il n'y a perſonne qui ne puiſſe concevoir encore une meilleure opinion de moi, puiſque j'ai été fort éloignée de me donner la moindre peine pour l'engager, ayant été plus réſervée avec lui que je ne l'ai jamais été avec qui que ce ſoit.

Je ne ſaurois qu'y faire ; mais ce Monſieur eſt ſans délicateſſe ; & mon pere (pardonnez-moi, Monſieur le Chevalier) n'en a point non plus ; il pouſſe les choſes ſi loin par ſes railleries groſſieres, qu'il me fait perdre contenance : il eſt déjà convenu, dit-il, des préliminaires qui concernent le ſordide intérêt.

J'eſpere cependant que les trois mille livres ſterling que Nanette a de plus que moi, lui feront donner la préférence : alors je pourrai renoncer à toute contrainte avec M. Murray, & reprendre ma liberté accoutumée avec une perſonne que je regarderai comme mon beau-frere.

C'eſt-là tout ce qui mérite de vous être communiqué. Vous n'en ſerez pas quitte à ſi bon marché. Nous attendons de votre part une relation de la viſite de Myladi Davers, & un détail des converſations que vous aurez eues enſemble. Vous poſſédez ſi bien l'art de rendre intéreſſant tout ce que vous dites, ſoit par la nature même de la choſe, ſoit par vos réflexions, ſoit par l'un & l'autre, que nous languiſſons après l'arrivée du courier, dans l'attente du plaiſir que nous procure la lecture de vos lettres. Je les conſerverai toujours avec grand ſoin, comme autant de témoins de l'honneur que vous me faites d'entretenir une correſpondance avec

moi, qui ſera conſtamment eſtimée, comme elle le mérite, par

Votre très-obligée & fidelle amie,

POLLY DARNFORD.

P. S. Madame Péters, Myladi Jones, mon pere, ma mere & ma ſœur vous aſſurent de leurs reſpects. Je ne dois pas oublier M. Péters, dont j'ai fait mention ci-deſſus. Il continue à rendre bon témoignage de la pauvre Jewkes, & ſon changement lui fait beaucoup de plaiſir.

LETTRE XXIX.

Ma chere Demoiſelle DARNFORD,

POUR répondre à vos empreſſements, & pour obliger votre très-honorée mere & vos bons voiſins, je vous communiquerai l'arrivée de Myladi Davers, & vous écrirai tout ce qui ſe paſſera entre nous. Je ne m'en tiendrai pas uniquement à ce qui mérite attention; car, ſi je me bornois à cela, je m'étendrois peut-être beaucoup moins qu'il ne paroît que vous le ſouhaitez. Mais comme je ne ſerai pas maîtreſſe de mon temps, & qu'il faudra que j'écrive tantôt un lambeau, tantôt un autre, vous aurez la bonté de m'excuſer, ſi je me diſpenſe de certaines formalités que je devrois obſerver en écrivant à une perſonne que j'aime auſſi tendrement. Je donnerai à mes lettres le tour de journal, ainſi qu'elles le ſeront réellement; & je n'aurai aucun égard, lorſque cela gênera la

liberté de ma narration, ni à la maniere de commencer, ni à celle de finir. Si vous voulez avoir la bonté de me renvoyer ces bagatelles lorſque vous les aurez lues, pour en procurer la lecture à mon pere & à ma mere, à qui je dois, & par devoir & par promeſſe, une relation de ma conduite, vous m'éviterez la peine d'en tirer une copie, que je n'aurai pas même le temps de faire. Je vous prie encore d'excuſer les taches & les ratures, après quoi je ne m'embarraſſerai plus d'aucune apologie ſur ce ſujet; cela ſoit dit une fois pour toutes.

Si vous jugez, après cet échantillon, que le ſujet vaille la peine d'être lu, je continuerai mon journal.

Mercredi à ſix heures du matin.

Car mon cher ami m'a permis de me lever une heure plutôt qu'à l'ordinaire, afin que j'euſſe le temps de griffonner. Il aime à me voir occupée à écrire, ou à la lecture; diſant aſſez ſouvent, lorſque je travaille à l'aiguille, ce que ſa ſœur m'écrivoit un jour: vos ſervantes peuvent faire cela, Paméla; mais elles ne ſauroient écrire comme vous faites. Cependant, lorſque je travaille à l'aiguille, pour faire diverſion, comme il dit, à une trop grande application, je fais un ouvrage qui me fait plaiſir: mais, hélas! je ne ſais ce que c'eſt qu'application, comme il eſt aiſé de s'en appercevoir par la précipitation avec laquelle mes lettres ſont écrites, mettant ſeulement les choſes ſelon qu'elles me viennent dans l'eſprit. Vous devez ſavoir que

j'ai promis de tâcher de faire tout ce qu'une honnête femme doit faire, & qu'il faut tenir ſa parole. Je m'en diſpenſerai donc le moins qu'il me ſera poſſible, ſur-tout ſi je n'ai rien promis qui ne fût de mon devoir, comme en effet je n'ai rien promis d'ailleurs. Mais quel préambule eſt ceci. Jugez par-là du grand nombre d'impertinences que vous devez attendre de moi, ſi je continue ſur le même ton.

Mylord & Myladi Davers, leur neveu & la Comteſſe de C....., mere de Myladi Eliſabeth, que nous n'attendions point, & qui nous ont fait beaucoup d'honneur en venant ici, arriverent hier au ſoir à ſix heures. Il paroît que cette Dame s'impatientoit de me voir, comme elle me l'a dit, & que c'a été le principal motif qui l'a déterminée à être de la partie. Les deux Dames & leurs femmes de chambre étoient dans le carroſſe à ſix chevaux de Mylord Davers. Pour lui, il étoit à cheval, accompagné de ſon neveu, & ſuivi de pluſieurs domeſtiques.

Nous les attendions pour dîner; mais ils ne purent pas faire aſſez de chemin pour cela, parce que la Comteſſe ſe trouvant un peu incommodée du voyage, le carroſſe alloit lentement. Myladi ne voulut pas permettre que ſon mari & ſon neveu, quoiqu'à cheval, priſſent les devants, parce qu'elle vouloit être préſente, diſoit-elle, quand Mylord me verroit pour la premiere fois, ayant tout-à-fait oublié *ſa mere Paméla*, c'étoit ſon expreſſion.

Il pleuvoit lorſqu'ils arriverent, de ſorte que le carroſſe entra droit dans la remiſe, où M. B.... les reçut. J'étois un peu émue; ce

que M. B.... ayant remarqué, il me fit asseoir dans la salle, afin de me donner le temps de me remettre. Où est Paméla, dit Myladi dès qu'elle eut mis pied à terre?

De peur qu'elle ne le trouvât mauvais, je sortis. Elle m'embrassa & me baisa. En même-temps elle me présenta à la Comtesse, disant: voilà, Myladi, voilà cette fille; examinez & voyez s'il y a de l'exagération dans les éloges que j'ai faits de sa personne.

La Comtesse me salua avec une certaine satisfaction qui paroissoit dans ses yeux, & dit: vous n'avez en effet point exagéré, Myladi Davers. C'auroit été quelque chose de bien extraordinaire (pardonnez-moi, Madame B...., puisque je fais votre histoire), si une aussi belle fleur n'avoit pas été transplantée de la campagne dans nos jardins.

Je ne repliquai au compliment de cette Dame que par une profonde révérence. Après quoi Myladi Davers me prenant par la main, me présenta à son mari. *C'est ici, Mylord*, lui dit-elle, *c'est ici ma mere Paméla! Voilà, Mylord*, dit son généreux frere, en me prenant l'autre main avec beaucoup de tendresse, *voilà la Paméla de votre frere.*

Mylord me salua, puis s'adressant à sa femme & ensuite à son frere: je vois en elle la premiere personne qui ait surpassé mon attente, après que chacun m'avoit préparé à voir une merveille.

M. H....., que chacun appelle Mylord Jean d'après l'exemple de sa tante, quand elle est de bonne humeur avec lui, & qui est un Monsieur tout-à-fait jeune, quoiqu'à peu près de

l'âge de mon très-cher ami ; M. H...., dis-je, s'approchant de moi, s'écria, miracle ! miracle ! je n'ai jamais vu votre pareille, Madame !

Excuſerez-vous, Mademoiſelle, tout ce qui paroîtra vain dans ce détail, à la faveur de l'intention où je ſuis d'écrire exactement les choſes comme elles ſe ſont paſſées.

Hé bien ! dit encore Myladi, en me prenant la main avec cet air aiſé qui lui eſt ſi naturel, & qui me déconcertoit entiérement, comme je m'éloignois d'elle à une certaine diſtance, & me faiſant faire un demi-tour, les yeux fixés ſur ma taille : eh bien ! dit-elle, que je vous examine un peu, mon aimable enfant. J'eſpere de ne me pas tromper : j'eſpere que vous ferez honneur à mon frere, comme il vous en a fait... Pourquoi permettez-vous, M. B... qu'elle ſe lace ſi ſerré ?

J'étois hors d'état de lever les yeux, comme vous pouvez bien le croire, Mademoiſelle. Mon viſage, rouge comme de l'écarlate, étoit baiſſé ſur mon ſein ; j'avois l'air ſi ſot !

Quoi ! continua cette malicieuſe Dame, vous êtes ſi honteuſe ! Il faut bien que vous leviez les yeux, ma bonne fille : car, pour m'exprimer à ta maniere grave & ſérieuſe, tu as vérifié ce mot de l'écriture : *ce que vous ferez en ſecret ſera publié ſur le toit des maiſons.*

Ma chere Myladi, lui dis-je, car elle étoit encore occupée à me conſidérer. Son cher frere, voyant alors ma confuſion, eut pitié de moi, & cacha pour un moment mon viſage dans ſon généreux ſein. Vous ne devez pas, Myladi Davers, dit-il à ſa chere ſœur, en uſer ſi durement envers ma chere Paméla, dès

le premier moment que vous la voyez, & en préſence de tant de témoins. Levez les yeux, ma chere amour, me dit-il, vengez-vous de ma ſœur, & ſouhaitez-lui de ſe trouver dans le même cas où vous êtes.

La choſe eſt donc ainſi, reprit Myladi; j'en ſuis tout-à-fait charmée, je vous en aimerai encore davantage. J'en doutois cependant un peu, en vous voyant la taille ſi déliée. Mais, ma chere enfant, ſi vous vous ſerrez trop en vous laçant, je ne vous le pardonnerai jamais. Elle finit en me donnant un baiſer de *félicitation*, comme elle l'appella.

Aurez-vous de la peine, Mademoiſelle, à croire que j'avois l'air fort ſot? Mylord ſourioit & m'examinoit depuis les pieds juſqu'à la tête. Mylord Jean grimaçoit, & faiſoit des éclats de rire comme un idiot; c'eſt ainſi que j'en jugeai dans mon dépit. La Comteſſe dit, pour m'encourager, mais trop ſévérement contre une perſonne de naiſſance, Myladi Davers, vous avez autant de hardieſſe de trop, que madame B..... a de timidité de plus qu'il ne lui faudroit. Vous êtes un heureux mari, M. B....., puiſque la modeſtie & la timidité de votre épouſe ſont les ſeules marques auxquelles nous puiſſions juger qu'elle n'eſt pas de qualité. *Par Jupiter*, s'écria Mylord Jean dans un ſtyle comique, & comme s'il eût été ſur le théatre, *par Jupiter, voilà qui eſt bien dit!* Après quoi il fit de grands éclats de rire, allant de côté & d'autre, répétant les mêmes paroles.

Nous ne parlâmes que de choſes indifférentes juſqu'à ſouper, & je fus pendant ce temps-là toute oreille, comme je crus qu'il me con-

venoit : car la Comteſſe, par ſon air noble & ſa phyſionomie qui annonçoit un grand ſens, & par le compliment qu'elle me fit d'abord, m'obligeoit à garder le ſilence par reſpect pour une ſupériorité auſſi remarquable ; à quoi contribuoient auſſi les railleries libres, quoique plaiſantes, de Myladi Davers, qui ne pouvoit pas s'empêcher de les continuer de temps en temps. D'ailleurs, ſes lettres m'avoient donné une plus haute idée de ſon eſprit & de ſon jugement, que celle que je m'en étois formée ſur ſon caractere emporté, & ſur les converſations que j'avois eues avec elle dans votre voiſinage, qui, quoiqu'admirables, étoient cependant bien éloignées de la beauté de ſes lettres.

Quand il fallut ſe mettre à table, je fis paroître, je le crois du moins, un peu de timidité ; car je penſai alors à la colere que Myladi témoigna dans le comté de Lincoln, lorſqu'elle ne vouloit pas permettre que je me miſſe à table avec elle. Mais M. B..... me diſant, prenez votre place, ma chere, vous faites tenir nos amis debout, je m'aſſis à ma place ordinaire. Myladi, qui l'avoit remarqué, me dit : point d'œillades de reproches, Paméla ; je ſais à quoi vous faites alluſion. Je n'ai reçu aucune lettre de votre part que je ne me ſois fait des reproches au ſujet de mes *airs de Dame*, comme vous les appellez, petite inſolente que vous êtes ! Je vous ai dit par avance ce que je vous apprendrois avec vos *airs de Dame*, lorſque je vous verrois, & vous ſaurez, dans ſon temps, ce que je ſais faire.

Je ſuis aſſurée, Madame, répondis-je, que vous ne me ferez rien qui ne me ſoit fort

agréable. Il faut cependant vous déclarer que je n'avois aucune vue particuliere en écrivant cela, non plus que dans les autres choſes que je puis avoir dites. En effet, Madame, je ne ſaurois rien penſer de vous qui ne s'accorde avec le plus profond reſpect.

Mylord Davers eut la bonté de remarquer ſur cela qu'il étoit impoſſible que j'écriviſſe ou que je prononçaſſe quelque choſe dont on pût ſe choquer.

Après ſouper, lorſque les Domeſtiques ſe furent retirés, Myladi Davers fit rouler la converſation ſur les titres. Je penſe, mon frere, dit-elle, que vous aurez quelque obligation à Mylord Davers de ce qu'il pria, il y a quelques jours, Mylord S....., qui lui faiſoit viſite, de vous procurer une patente de *Chevalier-Baronnet*. Vos biens ſont ſi conſidérables, vous faites une ſi belle figure dans le monde, & votre famille eſt d'ailleurs ſi ancienne, qu'il me ſemble que vous devez ambitionner quelque diſtinction de cette nature.

Il eſt vrai, mon frere, dit Mylord, que je lui en ai parlé. J'ai ajouté de plus, que je faiſois cette démarche ſans votre participation, & ſans que vous m'euſſiez témoigné en avoir la moindre envie; que je n'étois pas même ſûr que vous l'agréaſſiez, mais que votre ſœur le ſouhaitoit depuis long-temps.

Quelle réponſe. Mylord S..... fit-il à votre propoſition, répondit M. B.....?

Il m'a répondu, repliqua Myſord Davers, nous (entendant les Miniſtres, je ſuppoſe) nous ſerions charmés d'obliger un Gentilhomme qui fait une auſſi belle figure dans le mon-

de que M. B....; mais vous parlez de cette affaire ſi nonchalamment, qu'il ne faut pas que vous vous attendiez que l'on offre ce titre à une perſonne qui témoigne tant d'indifférence pour en être revêtu: car, Mylord Davers, ajouta-t-il en riant, nous accordons rarement des honneurs ſans des vues particulieres.

Mylord S..... prétendoit dire cela en badinant, reprit M. B.....; mais c'eſt cependant la vérité. Vous parliez fort juſte, ajouta-t-il, en diſant que j'étois indifférent là-deſſus. C'eſt un titre héréditaire, il eſt vrai; mais je crois que bientôt il ſera peu eſtimé. La raiſon en eſt qu'autrefois les riches bourgeois étoient contents du titre de *Chevalier*, juſqu'à ce qu'il devint ſi commun qu'on ne ſe ſoucia plus de l'accepter, & qu'il tomba dans un auſſi grand mépris que celui de *Chevalier de Saint-Michel* en France. Aujourd'hui ils ambitionnent celui de *Baronnet*; on l'accorde ſans peine, il deviendra commun, & tombera, par-là même, dans un pareil mépris. C'eſt d'ailleurs une nouvelle dignité dont nos ancêtres, qui vivoient dans le temps de ſon inſtitution, n'auroient pas voulu. J'ajoute à ces conſidérations que, quand le Miniſtere voudroit m'accorder la dignité de *Pair de la Grande Bretagne*, qui a quelques priviléges & certain éclat qui la rend deſirable aux yeux de certaines perſonnes, je ne voudrois point entrer en marché pour cela. Les titres, continua-t-il, ſont tout au plus une ombre; & celui qui a le corps, n'aura pas la foibleſſe de les eſtimer. Quel eſt l'homme qui, tenant l'oiſeau en entier, voudroit tirer ſa gloire d'une ſeule plume?

Quoique j'avoue, dit Myladi, que l'inſtitution en ſoit moderne, cependant, puiſqu'on regarde cela, tant au-dedans qu'au dehors du Royaume, comme un titre de dignité, & que l'on ſuppoſe que les meilleures familles parmi la Nobleſſe en ſont revêtues, je ſerois charmée, que vous l'acceptaſſiez. Quant aux citoyens, ou bourgeois qui le poſſedent, ils ne ſont pas en grand nombre; & pluſieurs d'entr'eux, ou leurs deſcendants immédiats, ont acheté la dignité même de *Pair* de l'un ou de l'autre Royaume.

Pour ce qui eſt de la conſidération que les étrangers font de ce titre, reprit M. B..., cela n'eſt d'aucun poids. Quand un Anglois voyage, s'il a un bel équipage, & s'il dépenſe follement ſon argent, de quelque rang qu'il ſoit, il ne manquera pas de paſſer pour *Lord* chez les étrangers. De ſorte donc que le titre de *Chevalier Baronnet* le rabaiſſera plutôt que de l'élever en ce qu'il fixe ſa dignité d'un degré plus bas que celui dont ſa vanité voudroit peut-être qu'on le crût en poſſeſſion. Pour ce qui eſt des bourgeois qui ont obtenu ce titre, je ne ſuis pas fâché au fond de voir, dans une Nation commerçante comme celle-ci, pluſieurs perſonnes s'élever à des titres d'honneur. Nous avons d'ailleurs un ſi grand nombre de familles titrées, & des principales, qui, pour l'amour de l'argent, ſe ſont alliées à des Négociants, que l'on ne s'en étonne plus, & que cela ne fait aucune tache à l'honneur.

Mais, mon frere, reprit Myladi, la choſe ne vous coûte que de la demander. Tout l'embarras qu'elle vous cauſera, c'eſt d'aller à la

Cour, & de baiſer la main du Roi. Obligez-moi en cela, je vous en prie.

Si un titre, repliqua M. B....., pouvoit me rendre meilleur & plus ſage, je l'accepterois avec plaiſir. D'ailleurs, je ne ſuis pas aſſez ſatisfait du Miniſtere préſent pour me réſoudre à avoir quelqu'obligation aux Miniſtres. Recevoir d'eux un petit titre, c'eſt ſe mettre de leur parti, & ſe ranger ſous leurs bannieres, comme fit un certain Lord que nous connoiſſons tous. Pour montrer qu'il étoit vendu à la Cour, il accepta un titre d'un degré plus haut que celui qu'il avoit, & en refuſa un plus élevé, de peur qu'on ne le fît paſſer pour la moitié de l'équivalent de la penſion qu'il demandoit. Serois-je bien aiſe qu'on ſuppoſât que je ſuis un ingrat de dire librement mon avis, parce qu'ils m'ont donné le titre de *Baronnet* ?

La Comteſſe dit là-deſſus que M. B..... avoit toujours paſſé pour être dans des principes modérés, & pour n'être attaché à aucun parti, & qu'elle étoit d'opinion qu'il n'étoit pas incompatible avec l'indépendance & la qualité d'homme d'honneur d'accepter un titre d'un Prince qu'on reconnoît pour ſon Souverain.

Il eſt vrai, Madame, répondit M. B....., que je ne ſuis attaché à aucun parti, & que même je ne le ſerai jamais. J'ai petite opinion de pluſieurs des chefs de l'un & de l'autre. Je vous dirai de plus, que je ſouhaiterois de tout mon cœur que ces Meſſieurs gouvernaſſent de maniere que je puſſe leur donner conſtamment mon ſuffrage, comme je ferai toujours lorſque je le pourrai. Je vous avoue que je n'ai pas grande idée de la probité de ces perſonnes qui, à tort

& à travers, cauſent des embarras au Gouvernement & le troublent. Car il eſt certain que ceux qui nous gouvernent ne ſauroient toujours avoir tort ; & par conſéquent ceux qui ne voient jamais ſuivant leurs vues, ſont probablement auſſi ſouvent hors de la bonne voie qu'eux, & ont de plus quelques vues particulieres qu'ils ne veulent pas manifeſter. Mais dans un pays comme le nôtre, où chacune des Puiſſances légiſlatives eſt en quelque maniere indépendante, & où elles ſe tiennent mutuellement en échec l'une l'autre, l'oppoſition eſt quelquefois ſi néceſſaire, que je ſuis convaincu que c'eſt ce qui conſerve notre conſtitution. Je veux donc être un *Gentilhomme de campagne* dans le ſens le plus étroit, & je ne veux accepter aucune faveur qui puiſſe donner lieu à quelqu'un de penſer que je ne m'oppoſerai pas au Miniſtere quand je le jugerai néceſſaire ; comme, d'un autre côté, je ne ſerois pas homme à ſervir de planche pour l'avancement de qui que ce ſoit, ni à cabaler pour moi-même.

Vous raiſonnez fort bien, mon frere, reprit Myladi Davers ; mais vous pouvez conſerver vos principes d'indépendance, & rendre cependant vos devoirs au Roi, & en accepter ce titre : votre famille & votre fortune ſeront un plus grand ornement à ce titre, que le titre à vous.

Mais quel beſoin en ai-je, Madame, repliqua-t-il ?

Tout ce que je puis vous dire, répondit-elle, c'eſt que je ſerois charmée que vous en fuſſiez revêtu, à cauſe de votre famille, parce qu'il eſt héréditaire. D'ailleurs, cela donneroit un cer-

tain agrément de plus au ſtyle de votre épouſe ; car, quand cette pauvre fille écrit, elle eſt à la quête de ſes épithetes, & l'on voit la contrainte où elle eſt. C'eſt *mon cher Monſieur*, *mon meilleur ami*, *mon bienfaicteur*, *mon cher B.* ... au lieu que l'expreſſion *Chevalier Guillaume* lui ſeroit un grand ſecours pour arrondir ſes périodes, & elle n'auroit beſoin d'aucune épithete plus tendre.

Cette raiſon, reprit-il, eſt de fort peu de poids pour moi, qui ſouhaite conſtamment d'être déſigné par le nom de *meilleur ami* de ma Paméla, & qui me fais honneur d'être appellé *ſon cher M. B.....*, *ſon cher Monſieur*, à moins qu'il n'y ait point d'autre *Chevalier Guillaume* dans toute l'*Angleterre* que le ſien : car je vous avoue que je ſuis fort jaloux de ſa faveur, & que j'enviſage ces épithetes comme une diſtinction qui n'eſt pas peu importante.

Un ſi grand honneur, en préſence d'une pareille compagnie, me fit rougir ; & je craignois que Myladi n'en fût un peu piquée. Mais, après un petit moment de ſilence, elle dit : hé bien, mon frere ! voulez-vous que Paméla en décide ?

Cela eſt fort bien penſé, dit la Comteſſe. Je vous en prie, Monſieur, laiſſez déterminer la choſe à madame B..... Myladi a touché au but.

Cela eſt fort bien, ſur mon ame ! cela eſt fort bien, dit Mylord Jean ! laiſſez déterminer la choſe, Monſieur, à ma *jeune tante* : ce fut ſon expreſſion.

Paméla, reprit alors mon cher Monſieur, dites-nous donc votre opinion ſur ce ſujet.

Apprenez-nous, premiérement, demanda Myladi Davers, ſi vous vous déterminerez ſur ce qu'elle décidera; autrement elle fera gênée.

Soit, répondit-il. Je prendrai le parti que vous jugerez convenable, ma chere. Dites librement votre opinion.

Mylord Jean ſe frottant les mains l'une contre l'autre, s'écria : voilà qui eſt charmant! voilà qui eſt charmant! Par *Jupiter*, c'eſt préciſément ce que je ſouhaitois!

Ha çà donc, Paméla, reprit Myladi, dites votre penſée ſans aucun déguiſement, je vous en charge.

S'il faut que je prenne la hardieſſe, dis-je, de parler ſur un ſujet ſur lequel, par pluſieurs raiſons, il me conviendroit de garder le ſilence, je vous dirai, Meſſieurs & Meſdames, que je ſuis contre le titre. Peut-être, ajoutai-je, que la raiſon que j'ai de juger ainſi vous paroîtra d'une nature trop particuliere pour être de quelque poids; &, ſi elle ſe trouve telle, il ne me convient point du tout de choiſir.

Tous voulurent ſavoir cette raiſon. Alors, baiſſant les yeux & un peu confuſe, je la propoſai en ces termes : mon cher M. B..... s'étant ravalé en élevant, comme il a fait, une perſonne d'une condition auſſi baſſe que la mienne, on pourroit dire qu'il cherche à regagner d'un côté l'honneur qu'il a perdu de l'autre, & l'on attribueroit peut-être cette conduite à mon orgueil & à mon ambition. On diroit : cette orgueilleuſe villageoiſe a beſoin d'être *Lady* pour cacher ſon origine; &, ſi j'avois d'auſſi folles

penſées, elles en rappelleroient mieux la mémoire à la honte de M. B... & à la mienne. Pour ce qui me regarde, ajoutai-je, je tire trop de gloire d'avoir été élevée au rang que j'occupe, par les cauſes auxquelles je dois cette élévation; je veux dire la bonté & la généroſité de votre frere, pour avoir honte de ce que j'ai été: je crains ſeulement de temps en temps pour l'amour de lui qu'on ne le blâme trop. Mais on ne préviendroit pas ce blâme en acceptant le titre; au contraire, il donneroit lieu à le condamner encore davantage; de ſorte que mon humble opinion eſt contre le titre.

A peine mon cher M. B.... eut-il la patience de me laiſſer finir. Il vint avec empreſſement auprès de moi, & m'embraſſa, diſant: ma bien-aimée Paméla, vous avez répondu préciſément comme je le ſouhaitois: je n'ai jamais été trompé dans les idées que j'ai conçues de vous, pas même une fois.

Penſez-vous, madame la Comteſſe, Mylord & Myladi Davers, continua ce cher ami, que nous ayions beſoin d'autres titres pour nous rendre heureux, que ceux que nous pouvons nous conférer nous-mêmes? Il me baiſa la main, me témoigna toujours plus de reſpect en compagnie; après quoi il reprit ſa place, très-ſatisfait de ma conduite. Des manieres auſſi charmantes m'arracherent des larmes, & rendirent les yeux de ſon illuſtre ſœur, & ceux de la Comteſſe, un peu humides.

Tu es une étrange fille, reprit Myladi! Où prends-tu, pour me ſervir d'une expreſſion de mon frere, tout ce que tu dis? Changeant alors de ton, & comme ſi elle eût été en colere, elle me

me dit fort plaiſamment, que ſignifient tes termes ſoumis & tes humbles diſcours, tandis que tes actions, auſſi-bien que tes ſentiments, ſont tous autant de reproches que tu nous fais à tous ? Paméla, continua-t-elle, ayez moins de mérite, ou prenez ſoin de le mieux cacher ; autrement je n'aurai pas plus de patience avec toi, que ton Monarque vient d'en montrer dans le moment.

La Comteſſe eut la bonté de dire : vous êtes en vérité un couple bien heureux ? Il faut, M. B...., que je vous rapporte le ſens de quatre vers que le Chevalier Guillaume Davenant fit ſur une Dame qui ne ſauroit les avoir mérités autant que votre épouſe. *Elle n'a jamais vu la Cour*, dit-il, *mais elle ſurpaſſe celles qui l'ont fréquentée, par ſon air, qui n'a rien de compoſé, & par la ſimplicité de ſon cœur, qui ne s'eſt pas laiſſé corrompre par l'uſage du monde. Ceux qui ſont le plus ſur leurs gardes ne ſauroient éviter de tomber dans ſes filets ; car c'eſt la nature, au mépris de l'art, qui les a tendus.*

Que l'on eſt heureux, ma chere Demoiſelle, quand tout ce que l'on dit eſt bien reçu ! oui, c'eſt là le tout. Car la raiſon que je donnai de mon opinion, ſe préſentoit ſi naturellement, que toute autre perſonne, dans la circonſtance où j'étois, ne l'auroit pas omiſe. Cependant quel compliment ne m'attira-t-elle pas ? C'eſt une marque qu'ils étoient diſpoſés à juger favorablement de moi ; & c'eſt auſſi ce qui fait ma joie & mon bonheur.

Voilà un échantillon, ma chereamie, de ce que vous devez attendre de votre correſpondante. Je ne ſaurois faire mieux. Vous y trouverez

un tel mélange de louanges de ſoi-même, de vanité & d'impertinences, que j'eſpere que, dès que vous l'aurez reçu, vous m'apprendrez, ſans aucun déguiſement, ſi la choſe eſt ſupportable ou non. Il faut cependant que j'écrive pour mon pere & pour ma mere, qui exigent & qui ſont diſpoſés à approuver tout ce qui vient de moi, uniquement parce qu'il en vient. Mais comme je ne dois pas m'attendre à la même indulgence de la part des étrangers, il eſt impoſſible que mes écrits leur procurent la même ſatisfaction; de ſorte que je penſe qu'il vous convient de me permettre de n'écrire que pour eux. En attendant, je finis ici le récit de notre premiere converſation, & je ſuis & ſerai toujours

Votre, &c.

P. B....

JEUDI *à ſix heures du matin.*

LA converſation que nous eûmes hier à déjeûné (à laquelle perſonne n'aſſiſta que mademoiſelle Worden, la femme de chambre de Myladi, & Polly la mienne) fut tellement par boutades, qu'il m'eſt impoſſible d'eſpérer d'en faire part à ma chere demoiſelle Darnford, qui ſouhaite de ſavoir tout ce qui a du rapport à la conduite que Myladi Davers tient envers moi; je crains même qu'une partie du moins ne paroiſſe être de trop peu de conſéquence.

Il faut que vous ſachiez que j'ai l'honneur d'être fort avant dans les bonnes graces de My-

lord Davers. Il m'appelle dans toutes les occaſions ſa *bonne ſœur*, ſa *chere ſœur*, & quelquefois ſa *charmante ſœur;* & il dit que, tandis qu'il ſera ici, il ne prétend pas être une heure de ſuite, s'il peut, hors de ma compagnie.

Il paroît que, dans le fond, Myladi goûte aſſez tout cela, quoiqu'elle ne puiſſe pas auſſi-bien accoutumer ſa bouche au mot de *ſœur* que Mylord l'a fait. Ce qui ſuit vous en fournira une preuve.

Mylord m'avoit donné ce tendre nom deux fois auparavant; & me dit, je penſe, je boirai encore une taſſe, ma *bonne ſœur*. Sur quoi Myladi lui dit: vous avez trouvé-là, Mylord, un mot dont vous me paroiſſez être paſſionné. J'ai remarqué que vous avez nommé Paméla, ma *ſœur*, ma *ſœur*, ma *ſœur*, pas moins de trois fois dans un quart-d'heure.

Mylord prit un air un peu ſérieux, & lui répondit: j'eſpere qu'avec le temps j'aurai la liberté d'employer dans le diſcours les termes & les phraſes que je jugerai à propos. S'adreſſant enſuite à M. B.... votre ſœur met ſouvent en queſtion ſi je ſuis en âge de me conduire, quoique la Chambre des *Pairs* ne ſe ſoit fait aucun ſcrupule de me recevoir depuis pluſieurs années au nombre de ſes membres.

M. B..... s'exprimant avec ſévérité, quoique d'un air riant: il eſt heureux pour elle, dit-il, d'avoir eu un mari tel que vous, dont la tendre indulgence lui paſſe toutes ſes boutades. Il eſt bien ſûr que, lorſque vous la fîtes paſſer de notre famille dans la vôtre, nous nous crûmes tous obligés à faire des prieres en votre faveur.

Je crois que ce diſcours mit bien à l'épreuve la patience de Myladi ; mais il venoit de M. B.. Elle ſe contenta de dire, moitié ſérieux, moitié badin : quelle effronterie ! il n'y a que mon frere, dont le caractere violent a toujours été plus inſupportable que le mien, qui puiſſe tenir de pareils diſcours. Je vous aſſure, M. B....., continua-t-elle, que, juſqu'à votre retour du Collége & de vos voyages, j'ai toujours paſſé, impudent que vous êtes, pour être d'une humeur douce & complaiſante envers tout le monde : mais j'avoue que depuis, vos inſultes m'ont fait ſortir de temps en temps de mon caractere.

Eh bien, ma ſœur, repliqua-t-il, nous ne parlerons plus de cela ; montrez-nous ſeulement que, quoique vous euſſiez accoutumé de me tenir ci-devant dans la crainte, Mylord Davers conſerve ſa légitime autorité ſur vous.

Vous tenir dans la crainte, reprit-elle, vous à qui jamais perſonne n'en a pu inſpirer, ſoit dans votre jeuneſſe, ſoit depuis que vous êtes homme fait ! Mais, Mylord, continua-t-elle, je vous demande pardon, car ce frere mettra la déſunion entre nous, s'il peut ; j'ai ſeulement voulu faire remarquer le terme de ſœur, que vous avez employé ſi ſouvent, & qui paroiſſoit être *affectation*, plutôt qu'*affection*.

J'ai deux raiſons, Myladi Davers, reprit gravement ſon mari, pour me ſervir ſi fréquemment de ce mot. Je ſerois bien aiſe de les ſavoir, repliqua cette aimable railleuſe ; car je ne doute pas qu'elles ne ſoient très-bonnes. Quelles ſont-elles, Mylord ?

L'une eſt, répondit-il, que je ſuis charmé de

ma nouvelle parente, & que je l'aime : l'autre que vous êtes ſi chiche de cette épithete, que je m'en ſers pour nous deux.

Vous dites fort bien, Mylord, reprit mon cher M. B.....; & Myladi Davers peut auſſi alléguer deux raiſons pourquoi elle ne s'en ſert pas.

Fort bien, dit Myladi, puiſque nous en ſommes là-deſſus, apprenez-nous auſſi vos deux raiſons : je ne doute pas qu'elles égalent les autres en prudence.

Comme elles ſont de vous, Myladi Davers, repliqua-t-il, elles doivent être bonnes. La premiere eſt que chaque acte de condeſcendance coûte autant à une Dame qui a une noble fierté (pour emprunter ſon langage) qu'il en coûte à la Maiſon d'*Autriche* d'accorder une faveur à un petit Prince d'*Allemagne*. La ſeconde (excuſez-moi, madame la Comteſſe) eſt que, quand les perſonnes de votre ſexe ſe ſont une fois fait ſcrupule d'une choſe, elles croient qu'il ne leur convient pas de ſe hâter trop de changer de conduite, préférant de reſter dans l'erreur plutôt que d'avouer qu'elles y ſont.

Tout cela fut l'effet de l'impatience que ce cher Monſieur avoit de me voir mépriſée par Myladi, dans les choſes mêmes de la plus petite importance. Pour appaiſer la querelle, je dis à Mylord que jamais il n'y eut de frere & de ſœur qui s'aimaſſent avec autant de tendreſſe que Myladi & M. B....., & qui en même-temps ſe raillaſſent auſſi ſatyriquement qu'ils le font. Mais vous connoiſſez, Mylord, leur maniere d'agir.

Myladi fit la mine à ſon frere, & ſe tira de

ſon embarras, diſant, avec un petit air : j'aime beaucoup la maîtreſſe de ce logis, & je ſuis tout-à-fait réconciliée avec elle. Mais il me ſemble qu'il y a un certain ſifflement dans la prononciation du mot de *ſœur*, que je ne ſaurois ſouffrir. C'eſt un fort bon mot de notre langue, mais auquel je ne ſuis pas accoutumée, n'ayant, comme vous ſavez, jamais eu de *ſ.... ſ. ... ſœur*. Elle prononçoit avec un ſifflement emphatique la premiere lettre de ce mot. (1)

M. B..... lui repliqua : ne remarquez-vous pas, Myladi Davers, que, pour éviter ce mot dont le ſifflement vous choque, vous en employez un autre où il eſt le double plus fort ! C'eſt celui de *maîtreſ..ſ..ſe*, auquel vous en joignez deux autres qui ne lui cedent en rien ; je veux parler de *C.. C.. logis..ſ..* (2). Mais à quelles enfances l'orgueil n'abaiſſe-t-il pas ! Excuſez, Myladi, dit-il à la Comteſſe, les pauvretés auxquelles nous nous ſommes laiſſés aller.

La converſation, Monſieur, répondit-elle, eſt très-agréable : & je ſuis perſuadée, Myladi Davers, que vous ne ſauriez en bonne foi vous tirer de ce mauvais pas.

(1) Il n'y a pas le même ſifflement dans le mot François *ſœur*, que dans le mot Anglois *ſiſter*, que la prononciation de cette derniere langue doit encore naturellement augmenter. Auſſi Myladi Davers appuyoit-elle là-deſſus, prononçant *ſiſ.ſ.ſ. ter.*

(2) Il faut faire encore ici la même remarque. Il y a dans l'Anglois, *Miſſ..ſ..ſ. treſſ. ſſ.. of. thiſ. ſ.. ſ.. Houſ. ſ.. ſ.. e.*

Hé bien ! repliqua-t-elle en ſe tournant de mon côté, aidez-moi donc, ma bonne *ſœur*. Cela vous plaira-t-il, Monſieur, dit-elle à ſon frere ?

Je ſuis toujours charmé, répondit-il, lorſque Myladi Davers agit conformément à ſon caractere, & à ce bon ſens qui lui eſt propre.

Fort bien, fort bien, reprit-elle ! Mon bon frere, comme un autre ſage, prend pour un point inconteſtable, que l'approbation qu'on donne à tout ce qu'il fait eſt une marque de bon ſens. J'en tombe d'accord pour le coup ; &, puiſque j'ai eu une bonne parole de lui, j'abandonnerai ce point. Je dois ſeulement vous dire une choſe, ma chere, s'adreſſant à moi ; c'eſt que, quoique je vous nomme *Paméla*, *Paméla*, je vous aime aſſurément autant que ſi je vous appellois ma *ſœur*, ma *ſœur*, comme Mylord Davers fait à tout moment.

Ces tendres aſſurances, Madame, répondis-je, me font beaucoup de plaiſir ; & je ne doute point que vous ne me faſſiez l'honneur de me donner ce tendre nom lorſque j'aurai le bonheur de le mériter : auſſi ne perdrai-je aucune des occaſions qui ſe préſenteront pour vous montrer la ſincérité des efforts que je ferai pour cela.

Elle eut la bonté de ſe lever de ſa chaiſe, & de me dire, en s'approchant de moi : donnez-moi un baiſer, ma chere fille ; rien n'eſt au deſſus de votre mérite. Permettez-moi de vous appeller quelquefois *Paméla*, ſelon que le nom ſe préſentera ; car je n'ai pas accoutumé de parler avec affectation. Je vous appellerai ma *ſœur* lorſque j'y penſerai ; &, quelque nom que je vous

donne, je vous aimerai autant que jamais ſœur en ait aimé une autre.

Oh! que ces perſonnes fieres & emportées, reprit M. B....., deviennent bonnes, lorſqu'elles réfléchiſſent un peu ſur ce qui eſt bien ſéant à leur caractere.

Je vois donc bien, repliqua Myladi, que, quoi que je faſſe, je n'en aurai aucun mérite. Mon frere n'eſt pas tout-à-fait aſſez généreux pour cela.

Quoi! inſolente ſœur, répondit-il (excuſez-moi, Mylord Davers), quel mérite voudriez-vous avoir? Prétendez-vous de grandes louanges pour reconnoître en qualité de ſœur une perſonne d'un auſſi grand mérite que Paméla, & que je me glorifie d'appeller ma femme?

Tu es toujours le même, reprit Myladi, &, ſi j'avois beſoin d'excuſe pour cet orgueil que vous m'imputez, je ne connois aucune créature qui dût en alléguer plutôt en ma faveur que vous.

Je vous excuſe, dit-il, pour cette raiſon-là même, ſi vous le trouvez bon. Mais il ne ſied bien, ni à votre orgueil, ni au mien, de faire des choſes qui aient beſoin d'excuſes.

C'eſt là ce qui s'appelle débiter de la morale, s'écria Myladi; c'eſt là parler ſérieuſement. Paméla, mon amie, ma ſœur, que tu es heureuſe d'avoir ſu réformer *la maniere de penſer*, auſſi-bien que les *actions* de ton honnête mari! Mais, puiſque nous en ſommes là-deſſus, & qu'il n'y a ici que des amis, je ſuis réſolue de m'en entretenir avec toi. Mon frere Jean, je ſouhaiterois que, ſi vous ne voulez pas boire

davantage de thé, vous vous retiraſſiez. Polly Barlow, nous n'avons pas beſoin de vous. Rébecca, vous pouvez reſter. M. H..... obéit, & Polly ſe retira. Car il vous faut ſavoir, Mademoiſelle, que Myladi Davers ne veut point de domeſtiques *maſculins*, comme elle les appelle, pour nous ſervir le thé. Je crois qu'elle a tout-à-fait raiſon en cela; c'eſt ce qu'il me ſeroit aiſé de juſtifier par pluſieurs réflexions.

Lorſqu'ils ſe furent retirés, Myladi répéta: puiſque nous en ſommes ſur le chapitre de votre correction & de votre réformation, dis-moi, audacieux ſcélérat que tu as été (car vous n'ignorez pas que j'ai vu toutes vos mauvaiſes actions dans les mémoires de Paméla); dis-moi ſi, excepté toi, il y a jamais eu de débauché qui ait commis des attentats pareils à ceux que tu as commis envers cette chere fille, en préſence d'une femme vertueuſe, comme madame Jervis a toujours paſſé? Car en préſence de la Jewkes, cette infame créature, la choſe eſt moins étonnante; quoique dans cette occaſion là même il falloit que tu euſſe l'impudence de celui qui te pouſſoit à agir. Mais entreprendre des choſes auſſi abominables en préſence de madame Jervis, malgré ſes efforts & ſes reproches, c'étoit outrer la méchanceté la plus ſcandaleuſe.

Ce cher Monſieur paroiſſoit un peu déconcerté, & dit: aſſurément, aſſurément, Myladi Davers, c'étoit pouſſer les choſes trop loin! Conſidérez comment Paméla rougit, baiſſe les yeux, & s'étonne que vous mettiez cette queſtion ſur le tapis, autant que vous m'étonnez en me reprochant les actions dont vous parlez.

La Comteſſe me dit: je ne ſuis point ſurpriſe, ma chere madame B....., de vous voir dans cette aimable confuſion, quand on parle d'un ſujet auſſi propre à émouvoir. Mais, puiſqu'il a été amené ſi naturellement, je vous dirai, M. B...., que nous tous, & mes filles auſſi, avons été plus ſurpris de cette entrepriſe, que de toutes les autres que vous avez faites. La raiſon en eſt bien naturelle. Nous vous regardions comme le cavalier le plus poli de l'Angleterre, & qui ſouhaitoit du moins de ſauver un peu les apparences.

Paméla, quoique ceci ſoit pour vous une occaſion à renouveller vos griefs, dit M. B...., levez cependant la tête, vous le pouvez. Le triomphe eſt entiérement de votre côté, & la honte & la confuſion doivent être du mien. J'aurai la complaiſance d'écouter tout ce que mon impudente ſœur voudra me dire.

Je n'en dirai pas davantage, répondit Myladi Davers, vous ſavez de quoi il eſt queſtion; & il me ſeroit impoſſible de vous repréſenter la choſe d'une maniere plus aggravante.

Cela eſt très-vrai, repliqua-t-il. Mais que vouliez-vous me dire? Vous attendiez-vous que j'alléguaſſe des raiſons pour juſtifier un attentat qui vous paroît ſi choquant?

Ne dites pas, Monſieur, reprit la Comteſſe, *qui paroît choquant* à Myladi Davers: car, excuſez ma liberté, il paroîtra tel à quiconque en entendra parler.

Je crois, dit Mylord Davers, que l'on en agit trop rudement avec mon frere. Il a fait toutes les réparations qu'il pouvoit faire de ſa faute; & vous, ma ſœur, qui êtes la perſonne offenſée,

lui pardonnez maintenant, j'eſpere ; n'eſt-il pas vrai ?

J'étois ſi confuſe que je ne pouvois pas répondre, & que je me levai pour me retirer. Mais M. B..... me dit : ne vous en allez pas, ma chere. Quoique je doive être honteux de voir ainſi expoſer cette action en plein jour, & en préſence de Mylord Davers & de la Comteſſe, cependant je ne veux pas que vous bougiez, parce qu'ayant oublié comme vous repréſentez la choſe, je vous prie de la raconter ici.

Je ne ſaurois, Monſieur, repliquai-je. Je vous en prie, mes cheres Dames ! je vous en prie, Mylord ! & vous, mon cher Monſieur, ne me faites pas ainſi *renouveller mes griefs*, comme vous l'avez fort bien dit il n'y a qu'un moment.

J'ai cette relation dans ma poche, dit Myladi : car j'étois réſolue, comme je l'ai dit à Myladi Elizabeth, de faire honte à ce miſérable, à la premiere occaſion que j'en aurois. Je vous la lirai, ou plutôt vous la lirez vous-même, effronté, ſi vous pouvez.

Elle tira donc ces feuilles de ſa poche, ſoigneuſement enveloppées dans du papier. Celui qui a commis l'action doit, je crois, en lire le récit, dit-elle ; &, pour épargner de la confuſion à Paméla, qu'il le liſe à part ; car nous ſavons tout ce qui en eſt.

Je me flatte, dit-il en prenant ces papiers, que je pourrai dire quelque choſe de propre à diminuer l'énormité de ce dont on me charge : autrement je ne ſaurois comparoître devant l'inſolent tribunal de ma ſœur, pour ſubir ſes interrogatoires.

Je vous envoie, ma chere Demoiſelle, la copie de la relation que je fis de cette fâcheuſe épreuve où je paſſai : vous ne manquerez pas de dire qu'il étoit un très-méchant homme (1).

Après que M. B..... eut lu ce que j'avois écrit, il dit : cette affaire, comme elle eſt couchée ici, ne préſageoit rien de bon ; & je ne ſaurois m'empêcher de dire que Paméla & madame Jervis avoient bien raiſon d'appréhender quelque choſe de pis que ce qui arriva. Je ſuis cependant ſûr que des Lecteurs qui ne ſeroient pas partie dans cet attentat ſuppoſé, & qui ne ſeroient pas déterminés à me condamner à tout événement, auroient pu donner un tour plus favorable à la choſe, que vous n'avez fait, Myladi Davers, en mettant cette atrocité dans un jour ſi déſagréale en notre préſence.

Puiſque madame la Comteſſe & Mylord Davers, continua-t-il, paroiſſent s'attendre à une eſpece d'apologie de cette imputation, je vous donnerai, ſi la choſe vous fait plaiſir, une hiſtoire abrégée de ma paſſion pour cette chere fille, de ſes commencements, de ſes progrès, & des combats que j'eus à ſoutenir. Je crois que la circonſtance eſt favorable pour cette relation, & qu'elle ſervira d'une introduction avantageuſe à ce que j'ai à dire pour me juſtifier de cet attentat ſuppoſé, & vous mettra en même-temps en état de mieux entendre certains faits que vous avez lus dans les jolis mémoires de mon accuſatrice.

(1) On peut voir la relation dont parle Paméla dans le Tome I.

La propoſition plut à chacun ; &, ſans renvoyer la choſe, on ſouhaita qu'il commençât d'abord. Mais il remarqua qu'il étoit temps de penſer à nous habiller, étant déja tard ; & que, s'il ne venoit perſonne, il donneroit après dîner le détail qu'ils ſouhaitoient de ſavoir.

Les trois Meſſieurs firent un tour à cheval, & revinrent préciſément pour avoir le temps de s'habiller avant dîner. Myladi & la Comteſſe prirent auſſi l'air en carroſſe. A leur retour nos illuſtres hôtes reçurent les compliments ſur leur heureuſe arrivée, de la part de pluſieurs Dames du voiſinage, qui ſouhaitoient de ſavoir quand elles pourroient les ſaluer. Mais Myladi Davers les renvoya toutes au lendemain après dîner, à l'heure où l'on boit le thé. M. B..... me dit, après être revenu, qu'il avoit rencontré quelques Meſſieurs qui viendroient dîner le lendemain avec ces Dames, & qu'il ſouhaitoit que madame Jervis donnât ſes ordres conformément à cela.

Après dîner M. H..... ſortit à cheval, accompagné de M. Colbrand, qu'il aimoit à la folie, depuis la frayeur qu'il cauſa dans le comté de Lincoln aux laquais de Myladi Davers, lorſqu'il les menaça de leur rompre les reins, s'ils s'oppoſoient à ſa maîtreſſe. Car, dit M. H....., j'aime un homme courageux. Il fait ſans doute que le manque de courage eſt ſon foible. Il n'eſt pas le ſeul qui en ſoit inſtruit, puiſque Myladi Davers l'appelle de temps en temps l'*homme à courage de poullet*. Lorſqu'il fut parti, Mylord & Myladi Davers, & la Comteſſe, rappellerent le ſujet ſur lequel nous en

étions reſtés le matin. M. B....., ſans ſe faire preſſer davantage, eut la bonté de commencer de la maniere que je vous le dirai tout à l'heure; car je ſuis obligée d'interrompre ici mon ouvrage.

Je le reprends maintenant, ma chere Demoiſelle, & je vais le continuer.

» Il n'eſt pas néceſſaire, dit ce cher Mon-
» ſieur, de faire remarquer à quiconque ſait
» ce que c'eſt que l'amour (ou plutôt cette
» violente paſſion, que nous autres jeunes gens
» inſenſés nommons mal-à-propos *l'amour*)
» combien de choſes baſſes elle nous fait faire:
» comment elle dégrade & met les eſprits les
» plus altiers de niveau avec ce qu'il y a de
» plus rampant. Vous verrez diverſes preuves
» de cette vérité dans la ſuite de mon hiſtoire.

» Je fis attention de bonne heure à cette
» aimable fille, dans le temps même qu'elle
» avoit à peine treize ans; car ſes charmes
» croiſſoient de jour en jour, non-ſeulement à
» mes yeux, mais auſſi à ceux de quiconque
» la voyoit. Ma mere, comme vous ſavez,
» Myladi Davers, prenoit un très-grand plaiſir
» avec elle, l'appellant toujours ſa *Paméla*, ſa
» *bonne fille*. Sa femme de chambre & ſon
» cabinet de raretés étoient les choſes dont
» elle tiroit le plus de vanité, & elle ne man-
» quoit jamais de les faire voir à tous ceux
» qui la viſitoient. Outre ſa beauté & l'air
» charmant de toute ſa perſonne, cette chere
» fille avoit une mémoire ſurprenante, un ju-
» gement au-delà de ſon âge, une docilité in-
» comparable, qui lui faiſoit apprendre tout
» ce que ſa Maîtreſſe, auſſi paſſionnée pour

» l'inſtruire qu'elle avoit de diſpoſition à être
» inſtruite, vouloit qu'elle apprît. Elle eut des
» Maîtres qui lui enſeignerent à danſer, à
» chanter, à jouer du claveſſin. Chaque jour
» c'étoient de nouveaux ſujets de ſurpriſe pour
» eux de voir la promptitude avec laquelle
» elle apprenoit tout ce qu'on lui enſeignoit.

» Je me ſouviens qu'un jour que ma mere
» louoit ſa fille en préſence de ma tante
» B....., qui eſt morte depuis, & en la
» mienne, je ne pus m'empêcher de relever la
» paſſion qu'elle avoit pour elle, & de lui
» dire : quel eſt votre deſſein, Madame ? Que
» ferez-vous de votre Paméla, ou que vou-
» lez-vous faire pour elle ? Les perfections que
» vous lui faites acquérir lui feront plus nui-
» ſibles qu'utiles ; car elles la placeront ſi fort
» au-deſſus de ſon rang, que ce qui eſt un ef-
» fet de votre tendreſſe occaſionnera ſa perte.

» Ma tante ſe joignit à moi, & parla avec
» encore plus de force contre cette éducation.
» Elle ajouta, je me le rappelle fort bien : ſû-
» rement, ma ſœur, vous faites très-mal. Si
» l'on ne connoiſſoit pas la noble & prudente
» fierté de mon neveu, on s'imagineroit que
» vous vous propoſez d'en faire quelque choſe
» de plus qu'une femme de chambre.

» Ah ! ma ſœur, s'écria la bonne vieille
» Dame, ce que vous inſinuez-là n'eſt pas à
» craindre. L'honneur de ſa famille & la no-
» bleſſe de ſon caractere me ſont des garants
» de mon fils ; il tient trop de ſon pere de ce
» côté-là. Quant à Paméla, vous ne connoiſ-
» ſez pas cette fille : elle a ſans ceſſe dans la
» penſée & à la bouche la baſſeſſe de la con-

» dition de ſon pere & de ſa mere ; &, quoi-
» qu'ils ſoient honnêtes gens, & qu'ils le mé-
» ritent, je ne ferai rien en leur faveur, du
» moins à préſent, parce que je veux tenir
» cette fille dans l'humilité.

» Que ferois-je d'ailleurs, continua ma me-
» re, avec cette petite créature ? Elle a de la
» facilité à apprendre tout, & le retient de
» même ; & elle a une ſi grande ardeur pour
» s'inſtruire (& je penſe que plus elle ſait de
» choſes, plus elle devient humble), que je
» ne ſaurois m'empêcher de la laiſſer aller auſſi
» haut qu'elle pourra, comme mon fils avoit
» accoutumé, lorſqu'il étoit enfant, de laiſſer
» aller ſon dragon en l'air. Mais je ne ſau-
» rois vous dire juſqu'à quelle hauteur elle
» s'élevera.

» Je me propoſois d'abord, continua la
» bonne Dame, de la rendre capable de tra-
» vailler à de fins ouvrages à l'aiguille, afin
» que, comme elle eſt fort délicate de ſa per-
» ſonne (& c'auroit été dommage de l'appli-
» quer à un travail rude), elle fût en état
» d'entrer dans une bonne condition. Mais
» elle fait tant de progrès, qu'aujourd'hui que
» ma fille eſt mariée & éloignée de moi, je
» ſouhaite de la mettre en état de m'amuſer
» & de m'entretenir dans mes moments de mé-
» lancolie. Si vous ſaviez, ma ſœur, ce dont
» elle eſt capable, combien ſon aimable babil
» eſt innocent, & quels ſont les agréments de
» ſa ſimplicité naturelle, que je l'exhorte à
» conſerver avec ce qu'elle acquiert, vous ne
» vous étonneriez pas, ni mon fils non plus,
» du plaiſir que je prends avec elle. Voulez-

» vous que je l'appelle, pour vous en donner
» des marques ?

» Je n'ai pas beſoin de cela, répondis-je.
» Puiſqu'elle vous amuſe, Madame, je n'en
» demande pas davantage. Il eſt bien ſûr que
» Paméla eſt une meilleure compagnie pour
» une Dame, qu'un chien ou un ſinge. Mais
» je crains que vous ne l'éleviez plus haut qu'il
» ne lui convient ; que vous ne la rendiez
» vaine & impertinente, & qu'enfin, pour
» ſoutenir cet orgueil, elle ne tombe dans
» des piéges qui lui ſeroient funeſtes, & à
» d'autres auſſi.

» Je ſuis charmée, reprit la bonne Dame,
» d'entendre mon fils raiſonner de cette ma-
» niere. Mais dès que je m'appercevrai qu'elle
» s'énorgueillira de ma faveur, je prendrai
» d'autres meſures.

» Fort bien, dis-je en moi-même, je n'ai
» qu'à cacher mes vues aux yeux pénétrants de
» ma bonne mere ; & un jour je prendrai au-
» tant de plaiſir à votre fille & aux perfections
» dont vous l'enrichiſſez, que vous en prenez
» aujourd'hui ; continuez donc, & rendez-la
» auſſi parfaite que vous voudrez. Je parlerai
» ſeulement de temps en temps contr'elle,
» afin de vous en impoſer encore mieux ; &
» je ne doute pas que tous les ſoins que vous
» en prenez ne la rendent plus propre aux
» deſſeins que j'ai formés ſur elle. Coulez ſeu-
» lement avec rapidité, penſai-je, deux ou
» trois années, qui paſſeront trop lentement
» à mon gré, & je cueillerai ce bouton de
» roſe dans le temps qu'il ſera prêt à s'ouvrir,
» afin de le placer dans mon ſein, pour en

» jouir un ou deux ans pour le moins; car » je ne doute point que, ſi cette fille ſe con- » duit conformément à ſon éducation, elle » n'ait pour moi les graces de la nouveauté » pendant auſſi long-temps. Pardonnez-moi, » Meſdames; pardonnez-moi, Mylord Da- » vers: ſi je ne parlois pas ſincérement, il » vaudroit mieux que je gardaſſe le ſilence. «

J'interromprai, ma chere demoiſelle, auſſi rarement qu'il me ſera poſſible, ce récit touchant, pour vous rapporter combien de fois il me fit rougir & me rendit confuſe, & les exclamations que je fis, à meſure que ce méchant drôle continuoit ſa narration: je ne ferai mention non plus ni des cenſures, ni de tous les *foin de vous* de ces Dames attentives, ni des *fi*, mon frere, de Mylord Davers: je ne crois pas même devoir m'arrêter à vous faire des excuſes ſur les louanges que l'on me donne ſi fréquemment: je me bornerai uniquement à vous rapporter, auſſi exactement qu'il me ſera poſſible, les propres termes employés par le cher auteur de cette relation. Quant à nos exclamations & à nos remarques, vous appercevrez aſſez de quelle nature elles devoient être ſelon les occaſions.

» Je demeurai donc ferme, continua M. » B....., dans le deſſein que j'avois formé ſur » cette fille. Lorſque je la rencontrois autour » de la maiſon, ou dans le jardin, j'évitois » de faire attention à elle ou de lui parler. » Elle ne manquoit pas de me faire la révé- » rence, & de prendre un air de bonté & de » reſpect qui m'enchantoit; tandis que de mon » côté je la regardois avec hauteur & avec

» beaucoup de réſerve, lui faiſant tout au plus
» un ſigne de tête fort roide. Je croyois que
» le meilleur moyen d'arrêter l'effet de la bonne
» éducation qu'on lui donnoit, étoit d'un côté
» de ne point l'alarmer, & de l'autre d'é-
» viter toute familiarité avec elle, juſqu'à ce
» que je vouluſſe frapper le grand coup. Sur
» ce principe, ſi je lui parlois, c'étoit pour lui
» demander : comment ſe porte votre Maî-
» treſſe ce matin ? J'eſpere qu'elle a bien repoſé
» cette nuit. Alors elle rougiſſoit ; &, faiſant
» la révérence à chaque mot, comme ſi elle
» ſe fût jugée indigne de répondre à mes queſ-
» tions, elle ſe retiroit à la hâte & avec con-
» fuſion, dès qu'elle avoit parlé. Je l'ouis un
» jour qu'elle diſoit à madame Jervis : *mon*
» *jeune Maître m'a parlé, & m'a appellée par*
» *mon nom, diſant, comment votre Maîtreſſe*
» *a-t-elle repoſé la nuit derniere, Paméla ? Cela*
» *n'étoit il pas obligeant, madame Jervis !*
» *Qu'en dites-vous ?* Bon ! dis-je en moi-même,
» je ſuis en bon train, je penſe ; je réuſſirai
» avec le temps. Continuez, ma chere mere, à
» perfectionner cette fille autant que vous vou-
» drez : je l'engagerai à renverſer dans trois
» heures le bâtiment qui vous aura coûté plu-
» ſieurs années à élever, & cela en dépit de
» toutes les leçons que vous pouvez lui
» donner.

» Il me ſuffit, Meſdames & Mylord, d'aug-
» menter dans votre eſprit, par cette relation
» de ma Paméla : car, pour la mienne, je ſuis
» fâché de n'avoir rien à dire pour la relever.
» Tout le monde, excepté ma mere, qui ce-
» pendant n'avoit pas une haute opinion de

» la vertu de ſon fils, me regardoit comme
» un débauché. Je m'étois acquis le nom (peu
» honorable, direz-vous), tant dans les pays
» étrangers qu'en Angleterre, de *modeſte dé-*
» *bauché :* mais on auroit mieux fait de dire
» *agréable débauché.* Que dis-je ! quelques per-
» ſonnes, qui devoient avoir lieu de ſe re-
» pentir de leur bonne opinion, m'avoient, à
» cauſe de cela même, nommé le *beau débauché.*
» Quoi qu'il en ſoit des autres épithetes par
» leſquelles on me déſignoit, elles revenoient
» toutes à celles d'*homme perdu* ou de *libertin.*
» Cela ne me faiſoit pas beaucoup de peine ;
» car voici comment je raiſonnois. Si une Dame
» le ſait & qu'elle s'embarque avec moi, la
» moitié des cérémonies en ſont retranchées :
» ſi elles me donnent ce nom, j'aurai une ex-
» cellente raiſon de punir ſa liberté, par de
» plus grandes que je prendrai avec elle.

» Dans de pareilles diſpoſitions, j'acquis de
» jour en jour de l'effronterie, & je devins
» de plus auſſi inſolent que ſi j'avois eu le ca-
» ractere, ſans en avoir ni l'eſprit ni la vertu,
» de Myladi Davers : excuſez ma franchiſe,
» ma ſœur. Ayant d'ailleurs un courage qui
» me faiſoit rechercher les périls & les diffi-
» cultés, plutôt que de les éviter, je faiſois
» ſeulement trop d'uſage de ces beaux talents.
» Je regardois du haut en bas ceux qui ſe
» plaignoient de moi en me menaçant ; &,
» me tenant les côtés, je prenois avec eux un
» air hautain & prompt, ſemblable à celui que
» Colbrand prit avec vos laquais. Tout cela
» m'étoit d'un grand ſecours pour l'exécution
» de mes hardies entrepriſes, du moins au

» jugement de deux ou trois Meſſieurs, qui » trouvoient que je ſavois fort bien parler ſé- » rieuſement.

Ah! dit ici Myladi, tu as toujours été un impudent drôle; & combien de tes ſcélérateſſes n'ai-je pas cachées à ma pauvre mere! Cependant, autant que la choſe eſt venue à ma connoiſſance, elle ne vous croyoit pas un ſaint.

» Il n'eſt que trop vrai, continua t-il. La pau- » vre Dame avoit accoutumé de me ſermoner » de temps en temps, & elle étoit bien sûre » que je n'étois pas tel que je l'aurois dû être. » Mon fils, me diſoit-elle, ces heures indues, » ces œuvres nocturnes, cette ſobriété avec la- » quelle vous vous retirez au logis, ne me fait » rien augurer de bon. Si je connoiſſois toutes » vos allures, dont cependant je crains de » m'informer, peut-être aurois-je raiſon de » ſouhaiter que vous vous retiraſſiez pris de » vin, plutôt que de rentrer au logis ſi ſobre » & ſi tard, comme vous faites.

» Je me rappelle que revenant au logis un » jour d'été, ſur les ſix heures du matin, je » rencontrai la bonne Dame, que je n'attendois » pas, vers la fauſſe-porte du jardin, dont j'a- » vois une clef pour entrer à quelqu'heure » que je jugeaſſe à propos de me retirer. Dès » que je l'apperçus, je me mis à côté pour l'é- » viter; mais elle m'appella. Je m'approchai » d'elle, d'un air aſſuré, & lui dis: qu'eſt-ce » Madame, qui vous amene de ſi bonne heure » au jardin? En diſant cela je détournai mon » viſage, parce qu'une épine, ou quelque choſe » de pareil, m'avoit fait une légere égratignure

» ſur le front, qui auroit donné lieu à plus de
» queſtions que je ne ſouhaitois.

» Mais, vous-même, Guillaume, repliqua-
» t-elle, que faites-vous ici ſi matin ? Quel air
» de débauché avez-vous ? Tôt ou tard vous
» vous repentirez de ce genre de vie, lorſque
» vous prendrez la peine d'y réfléchir. Plût à
» Dieu que tu fuſſes heureuſement marié !

» C'eſt toujours le vieux ſouhait, Madame,
» repris-je. Je ne ſuis pas ſi méchant que vous
» le croyez. J'eſpere du moins n'avoir pas mé-
» rité un ſi grand châtiment.

» Je ne vous dis point cela, continua-t-il,
„ comme des choſes dont je veuille me glo-
„ rifier. C'eſt plutôt un ſujet de honte. Mais il
„ faut vous expoſer toute la vérité, ou rien du
„ tout. Le matin, lorſque le dégoût me faiſoit
„ faire des réflexions de ſens raſſis, j'avois quel-
„ ques remords de ma mauvaiſe conduite. Dans
„ ces moments, je ſouhaitois que cette char-
„ mante fille grandît, afin de pouvoir réformer
„ mon méchant train de vie, & ne plus picorer
„ de côté & d'autre, mettant la déſunion dans
„ les ménages & courant moi-même des dan-
„ gers. Une action hardie & méchante, où je
„ n'avois cependant pas réuſſi, m'avoit attiré
„ des ennemis, aux embûches deſquels je n'a-
„ vois échappé que par un pur bonheur. Comme
„ je commençois à craindre pour ma vie, je
„ crus qu'il valoit mieux choiſir un autre Royau-
„ me pour en faire le théatre du genre de guerre
„ que je faiſois, & être en même temps plus
„ prudent dans mes nouvelles amourettes. J'al-
„ lai donc en France pour la ſeconde fois, com-
„ me vous ſavez, ma ſœur ; j'y paſſai une an-

„ née à voir les meilleures compagnies ; j'y ac-
„ quis des connoiſſances & de la politeſſe ; &
„ j'y eus peu d'aventures, eu égard à mon in-
„ clination pour l'intrigue, & aux fréquentes
„ occaſions de ſatisfaire tous les deſirs de mon
„ cœur.

„ A mon retour on me propoſa divers par-
„ tis pour le mariage, & ma bonne mere me
„ demandoit ſouvent de lui donner la ſatis-
„ faction de me voir marié avant de mourir.
„ Mais je ne pouvois ſouffrir l'idée de cet état ;
„ car je n'avois jamais vu de Dame dont le ca-
„ ractere & l'éducation me pluſſent, & avec
„ qui je puſſent eſpérer de vivre paſſablement
„ bien (1). Elle m'alléguoit en vain des raiſons
„ tirées de l'état de notre famille. Semblable à
„ la plupart des jeunes gens, je m'aimois trop
„ moi-même pour avoir égard à la poſtérité ;
„ ou pour parler plus vrai & plus juſte, je
„ m'embarraſſois fort peu dans ce temps-là ſi
„ mon nom paſſeroit à mes deſcendants ou non.
„ Quoi qu'il en ſoit, je ne regardai pas, à mon
„ retour, avec un petit plaiſir la Paméla de ma
„ mere. Je la trouvai ſi embellie, tant dans ſa
„ perſonne que dans ſes manieres, que je n'a-
„ vois pas le moindre penchant à renouveller
„ mes intrigues, ni à penſer au mariage.

„ Cependant, comme ma mere étoit tout
„ yeux pour elle, j'affectai une grande re-
„ tenue, ſoit en ſa préſence, ſoit avec cette
„ fille. Car je ne doutois point que l'une &

(1) Voyez les raiſons de M. B. .... contre le mariage, Tome IV.

„ l'autre fiſſent attention à mes regards ;
„ & que, ſi l'une me découvroit, la choſe ne
„ fût plus un ſecret pour l'autre. Je penſois
„ d'ailleurs que, donnant lieu trop tôt à des
„ ſoupçons, cela ne feroit que glacer la fille,
„ & rendre ma mere plus vigilante.

„ J'entrois donc dans l'appartement de ma
„ mere, & j'en ſortois ſans faire la moindre
„ attention à elle, prenant au contraire tou-
„ jours un air grave. Comme elle en ſortoit
„ conſtamment lorſque j'y entrois, je n'ai ja-
„ mais demandé qu'elle y reſtât.

„ Une fois qu'elle ſe retiroit je la regardai
„ dans le temps qu'elle avoit le dos tourné
„ vers moi ; & ma mere, qui s'en apperçut,
„ me dit fort bien : cela ne me fait point de
„ plaiſir, mon cher fils, de voir que vos yeux
„ ſuivent ma fille avec tant d'attention. Si je
„ ne ſavois pas qu'ils ſont naturellement pleins
„ de feu, je craindrois pour ma Paméla, lorſ-
„ qu'elle ſera plus âgée.

„ Je regarde après elle ! mes yeux pétillent
„ à la vue de cette fille ! Non ! non ! ma mere,
„ repris-je. Qu'elle ſoit votre favorite, autant
„ qu'une femme de chambre peut l'être, mais
„ je ne découvre en elle qu'une civilité groſ-
„ ſiere & des airs gauches ; une petite affec-
„ tation d'innocence villageoiſe peut plaire,
„ quand on ne lit pas dans l'intérieur.

„ Ne dites pas cela, mon cher fils, repli-
„ qua ma mere ; elle n'a aucune affectation,
„ j'en ſuis sûre.

„ Pardonnez-moi, Madame, repris-je ; elle
„ en a à mes yeux, & je vous dirai à quels
„ égards. Vous lui avez enſeigné à prendre les

„ airs

» airs d'une femme de condition, à danſer, à
» entrer de bonne grace dans une chambre; &
» en même-temps vous lui recommandez de ne
» pas oublier la baſſeſſe de ſa naiſſance, & de ne
» point perdre de vue la famille d'où elle eſt
» ſortie. De cette maniere, entre l'un des carac-
» teres que vous cherchez à lui faire acquérir,
» & l'autre qu'elle n'oſe pas perdre de vue, elle
» veut marcher légérement, & ne ſait comment
» poſer le pied. Il en eſt de même de tous les
» autres mouvements de ſon corps: elle ne ſait
» ſi elle doit écarter les bras, comme pour na-
» ger, ou les tenir devant elle, ni ſi elle doit le-
» ver la tête, ou la baiſſer; auſſi dans l'incerti-
» tude la panche-t-elle d'un côté. Je la regarde
» comme un compoſé mal aſſorti de ce qu'elle
» a été, & de ce que vous ſouhaitez d'en faire.
» Auſſi crois-je, Madame, que vous feriez
» plus de bien à cette fille de la placer dans votre
» laiterie, que de la tenir près de votre perſon-
» ne; car il eſt à craindre que vous ne la ren-
» diez tout-à-fait incapable de rien entrepren-
» dre d'avantageux pour elle ſelon ſa condition.

» Ah! mon fils, à en juger par votre deſ-
» cription, je crains bien que vous n'ayiez trop
» examiné cette fille dans un ſens, & pas aſſez
» dans un autre. Mon intention n'eſt pas de
» la rendre recommandable à vos yeux, ni
» à ceux des hommes; mais je ne doute point
» que, ſi Dieu me conſerve la vie, & qu'elle
» continue à être honnête fille, elle ne rende
» fort heureux un mari du moyen étage.

» Paméla entra préciſément comme nous en
» étions-là. Elle ſe préſenta d'un air ſi naturel,
» & en même-temps ſi humble, & ſe ſurpaſſa

„ tellement, pour ainſi dire, que je fus forcé
„ de détourner la tête, de peur que ma mere ne
„ ſurprît de nouveau mes yeux, & que je ne
„ fuſſe forcé à lui rendre la juſtice que mon
„ cœur lui rendoit, mais que ma bouche ve-
„ noit de lui refuſer.

„ Je n'appréhendois que ma bonne mere,
„ c'étoit là ma grande difficulté : car je ne crai-
„ gnois pas autant les excellentes leçons qu'elle
„ donnoit à ſa fille, de quelque nature qu'elles
„ fuſſent, que la vigilance. Je vois bien, diſois-
„ je en moi-même, par la délicateſſe de ſa per-
„ ſonne, le brillant de ſes yeux & cette aima-
„ ble vivacité qui éclate ſur chaque trait de ſon
„ viſage, qu'elle doit avoir une amorce ſuffi-
„ ſante dans ſa propre conſtitution, pour pren-
„ dre feu lorſque l'on battra comme il faut le
„ fuſil ; & je réponds de l'enflammer en peu
„ de mois.

„ Il me manquoit cependant encore d'attirer
„ ſon attention lorſque je paſſois près d'elle. Je
„ m'attendois qu'elle dût tourner la tête quand
„ j'étois paſſé, & me regarder comme pour
„ marquer qu'elle commençoit à prendre quel-
„ que plaiſir en moi. Car je vous dirai que j'ai
„ conſtamment une grande opinion de ma per-
„ ſonne & de mon air. Auſſi ai-je toujours été
„ heureuſement diſtingué par les Dames, que
„ ma vanité me faiſoit naturellement regarder
„ comme les meilleurs juges de ces avantages
„ extérieurs.

„ Je vous donnerai une preuve de ma vanité
„ à cet égard dans un couplet de chanſon, qui
„ étoit un *in-promptu* pour une Dame que je
„ preſſois de me donner des marques de l'amour

„ que j'avois l'effronterie de lui dire que j'étois
„ sûr qu'elle avoit dans le fond du cœur pour
„ moi. Cette Dame avoit beaucoup de vivacité.
„ Elle me répondit, en faisant un grand éclat de
„ rire, que, si quelqu'un m'admiroit, ce devoit
„ être pour mon effronterie, & non pour autre
„ chose. Mais comme j'insistois encore davan-
„ tage : quoi ! imprudent, reprit-elle, (car elle
„ étoit fertile en pareilles épithetes, comme
„ Myladi Davers), qu'est-ce que vous me dites ?
„ je vous aimerois, si je pouvois; mais... Je l'in-
„ terrompis dans ce moment : & prenant un
„ petit air aisé, je fis sur le champ quelques vers
„ dont je prononçai une partie, & je chantai
„ l'autre ; en voici le sens : *vous m'aimeriez,*
„ *dites vous, si vous pouviez! Pourquoi vous fai-*
„ *re de ma personne une idée si étrange ? Considé-*
„ *rez moi de nouveau, je vous en prie. Que*
„ *pouvez-vous reprocher à mes traits ?* Cela de-
„ couvriroit assez ma présomption ; mais la ré-
„ ponse que je fis pour la Dame ne la manifes-
„ toit pas moins ; la voici : *vraiment, rien !*
„ *Tout y est dans la perfection ; & je suis sûr*
„ *que vous trouverez que le choix que j'ai fait*
„ *est une marque de mon esprit.*

„ Ainsi rempli de moi-même, c'étoit une gran-
„ de mortification de voir que jamais l'amé-
„ la ne donnoit, par quelques gracieuses œilla-
„ des, le moindre encouragement à mon or-
„ gueil. Cette fille, pensois-je, n'a certaine-
„ ment pas la moindre particule éthérée : tout
„ est en elle une masse de terre sans ame. Mais
„ les danses & les airs que ma mere lui fait en-
„ seigner lui inspireront avec le temps des idées
„ plus justes : & il ne faut pas douter qu'elle ne

„ meuriſſe l'année prochaine entre mes bras. Il „ faut ſeulement continuer mon plan, & lui inſ- „ pirer de la crainte pour moi. Elle rehauſſera „ dans ſon eſprit le prix de toutes les faveurs que „ je daignerai lui faire dans la ſuite; & l'engage- „ rai, penſai-je, à ne point conſulter ces vieilles „ chanſons de vertu ſi rebattues : alors le tenta- „ teur du dehors & le tentateur du dedans ſuffi- „ ront pour ſurmonter les délicateſſes les plus „ outrées dont jamais le ſexe ſe ſoit fait honneur.

„ Quoique je ne puſſe point attirer ſes re- „ gards, cependant elle ne manquoit jamais „ d'attirer les miens, quand elle paſſoit près de „ moi, & par-tout où je la voyois, excepté, „ comme je l'ai déjà dit, en préſence de ma „ mere. Je la regardois ſur-tout lorſqu'ayant „ paſſé à côté de moi elle ne pouvoit plus m'ap- „ percevoir ſans tourner la tête, comme je m'y „ étois ſi ſouvent attendu en vain.

„ Vous vous étonnerez de cette conduite, „ Mylord Davers, qui, je ſuppoſe, avez été „ amoureux une fois en votre vie ; autrement „ vous n'auriez jamais épouſé une femme d'un „ caractere auſſi hargneux que ma ſœur.

„ Continuez, inſolent, dit Myladi ; je ne „ veux pas vous interrompre.

„ Vous vous étonnerez, reprit-il, de ce que „ j'ai pu me conduire ſi prudemment que d'é- „ chapper pendant ſi long-temps à une Dame „ auſſi vigilante que ma mere, & à la pénétra- „ tion de cette fille : car chaque individu d'entre „ les femmes, qu'il ſoit de haute ou de baſſe con- „ dition, eſt prompt comme un éclair à conce- „ voir des imaginations de cet ordre. Un Poëte „ dit ailleurs fort bien : *on a vu des hommes qui* „ *n'aimoient point à avoir aſſez d'adreſſe pour*

„ *feindre quelque chose de semblable à l'amour.*
„ *Mais aucun homme amoureux n'a jamais paru*
„ *ne l'être pas. L'amour est extrêmement ouvert*
„ *& d'une nature si simple qu'il n'y a ni art ni*
„ *déguisement qui puisse le voiler ; de sorte qu'il*
„ *faut s'aveugler pour ne pas l'appercevoir.* «

„ Je vous avouerai que je n'étois pas absolu-
„ ment déterminé à lui faire l'honneur de la
„ destiner pour être ma *Maîtresse*. Car, pour
„ ne rien dire de sa grande jeunesse, ni de ce
„ que mon amour pour elle n'étoit pas d'une
„ espece assez modeste, je croyois n'avoir pas
„ lieu de désespérer (tant mon orgueil étoit
„ grand) de gagner des personnes d'une plus
„ haute naissance, & de les amener à vivre avec
„ moi sur le pied qu'il me plairoit. J'étois
„ même résolu d'en faire la tentative. Mon or-
„ gueil tenoit donc, pour ainsi dire, le bec
„ dans l'eau à ma passion, tant j'étois éloigné de
„ penser que jamais les choses en vinssent au
„ point où elles en sont venues. Mais continuons.

„ Jusqu'ici je m'étois laissé prendre à la
„ beauté de sa personne uniquement. Mes yeux
„ avoient entraîné mon cœur, sans m'embar-
„ rasser le moins du monde de ce bon sens & de
„ ce jugement que ma mere louoit sans cesse
„ dans sa Paméla, comme étant au-dessus de
„ son âge, & des occasions qu'elle avoit eues de
„ le cultiver. Mais il arriva une chose qui,
„ quoiqu'une bagatelle en elle-même, me fit
„ prendre le mords aux dents, & me la fit regar-
„ der, toute jeune qu'elle étoit, avec plus de
„ considération que je n'en avois eu auparavant
„ pour elle. Voici de quoi il s'agit.

„ Etant avec ma mere dans son cabinet, où

» elle me répétoit ſa vieille chanſon de me ma-
» rier, je vis par haſard le livre de recueil de
» Paméla, comme on peut fort bien l'appeller.
» Elle y écrivoit de temps en temps, ſous la
» direction de ſa Maîtreſſe, des paſſages de la
» Bible ou d'autres bons livres qu'elle liſoit,
» qui faiſoient le plus d'impreſſion ſur elle.
» Méthode, dit-il, ſe tournant de mon côté,
» qui vous a été d'un grand avantage, puiſ-
» qu'elle eſt le fondement de cette liberté &
» de cette aiſance avec laquelle vous écrivez,
» qui brillent dans vos arrogantes lettres &
» dans votre inſolent journal, & à laquelle
» je dois les fers que je porte. Vous avez fait
» préciſément comme ceux qui chaſſent aux
» ſinges dans le Royaume des *Babouins*. Ils en-
» gagent ces animaux, attentifs à examiner les
» chaſſeurs, à mettre des ſouliers, comme ils
» le leur ont vu faire : mais après qu'ils les ont
» chauſſés, leurs pieds s'y trouvent embarraſſés,
» & ils ne peuvent plus s'échapper ſur les bran-
» ches des arbres, ſur leſquels ils avoient ac-
» coutumé de ſauter, de gambader & de
» faire mille petits tours.

» Je remarquai que cette fille avoit une belle
» main, légere & hardie, & qu'elle plaçoit les
» points & les virgules avec beaucoup de diſ-
» cernement, vu ſon âge; de ſorte que je com-
» mençai à avoir une haute opinion de ſon
» jugement. Je trouvai auſſi quelques obſerva-
» tions ſur pluſieurs de ſes paſſages qui me
» parurent ſi juſtes & ſi ſolides, que je ne pus
» m'empêcher d'en être ſecrétement ſurpris.

» Ma mere guettoit mes yeux, & gardoit le
» ſilence. Je fis ſemblant de ne m'en pas apper-

» cevoir; & un moment après je remis le livre,
» le fermant avec beaucoup d'indifférence, &
» parlai d'autres choſes.

» Sur quoi ma mere me dit : ne trouvez-
» vous pas, M. B....., que Paméla a une jo-
» lie main.

» Je ne m'en embarraſſe pas beaucoup, ré-
» pondis-je avec un grand air d'indifférence.
» Ce livre eſt de ſon écriture, n'eſt-ce pas ? En
» même-temps je le repris, & l'ouvris à un paſ-
» ſage de l'écriture. Cette fille eſt bien pieu-
» ſe, dis-je.

» Je ſouhaiterois que vous le fuſſiez autant,
» mon fils, reprit-elle.

» Je le ſouhaiterois auſſi, Madame, répon-
» dis-je, puiſque cela vous fait plaiſir.

» C'eſt pour vous-même, mon enfant, re-
» pliqua-t-elle, que je le ſouhaiterois.

» C'eſt auſſi pour cette raiſon, dis-je, que
» je le ſouhaiterois : en même-temps je remis
» le livre, toujours avec la même indifférence.

» Reprenez-le encore une fois, dit ma mere,
» & voyez ſi vous ne l'ouvrirez point dans
» quelqu'endroit qui puiſſe faire impreſſion
» ſur vous.

» Je l'ouvris donc au haſard, & je tombai
» ſur ce paſſage : *Inſtruiſez votre enfant à ſui-*
» *vre le chemin où il doit marcher*, &c. Je m'i-
» magine, dis-je, qu'à l'âge de Paméla j'étois
» preſque auſſi ſage qu'elle.

» Jamais ! jamais ! repliqua ma mere. Je me
» ſuis donné beaucoup de peine pour cela ;
» mais, hélas ! avec bien peu de ſuccès. Vous
» avez toujours été violent & opiniâtre.

» Avec quelque indulgence de plus pour un

„ garçon que pour une fille, j'eſpere, Mada-
„ me, dis-je, que je ſuis auſſi bon pour hom-
„ me, que ma ſœur pour fille.

„ Point du tout, mon fils, reprit-elle; non,
„ je vous en aſſure.

„ J'en ſuis fâché, Madame, répondis-je;
„ vous me donnez une mauvaiſe opinion de
„ moi-même.....

„ Effronté, interrompit Myladi Davers!
„ mais continuez.

„ Liſez les obſervations de cette fille ſur
„ quelques paſſages, pourſuivit ma mere.

„ Je le fis, & elle les trouva plus belles que
„ je n'en convenois. Cela eſt aſſez bien, dis-
„ je, vu ce qu'eſt cette fille.... Mais voyons
„ un peu ce qu'elle ſera dans quelques années
„ d'ici; c'eſt-là l'épreuve par où il faut la faire
„ paſſer.

„ Elle ſera toujours honnête fille, repliqua-
„ t-elle, je n'en doute point.

„ Tant mieux pour elle, répondis-je; mais
„ ne ſaurions-nous parler d'autre choſe que
„ de cette folle? Vous vous plaignez, Mada-
„ me, de ce que je vous tiens ſi rarement com-
„ pagnie: mais en vérité le plaiſir d'être au-
„ près de vous eſt bien diminué par le déſa-
„ grément d'entendre toujours parler de ma-
„ riage, ou d'une fille de cet étage, & ſi neuve
„ en tout.

„ Comme je vous l'ai déjà inſinué, Meſda-
„ mes & Mylord, j'avois conçu une plus hau-
„ te idée de Paméla, & je la jugeois d'autant
„ plus digne de tous mes efforts. Cette fille,
„ penſois-je, a du bon ſens; & il y aura du plai-
„ ſir à examiner les degrés par où elle paſſera

„ pour concevoir de l'amour, & pour s'élever „ à un état ſupérieur à celui où elle eſt née. Je „ commençai donc dès-lors à la juger digne „ de devenir ma *maîtreſſe* avec le temps ; ce „ dont, comme je l'ai dit ci-deſſus, je m'étois „ fait un peu de ſcrupule.

„ Dans ce temps-là je fis un voyage en „ Ecoſſe & en Irlande, avec quelques amis „ que j'avois connus dans les pays étrangers, & „ qui étoient curieux de voir ces deux Royau- „ mes. Je les accompagnai juſqu'en France, „ d'où je revins en Angleterre ſept ou huit „ mois après en être parti. Je trouvai ma bon- „ ne mere dans un état aſſez languiſſant : mais „ ſa Paméla étoit parvenue à un degré de „ beauté & de perfection qui ſurpaſſoit toutes „ mes eſpérances. La premiere fois que je la vis „ après mon retour, ce fut dans le jardin. Elle „ ſortit d'un petit ſallon, un livre à la main. „ Je fus ſi frappé de ſes charmes, que je formai „ alors le deſſein de l'obliger à rentrer, afin de „ commencer dès-lors mes conférences avec „ elle. Mais tandis que je prenois cette réſolu- „ tion elle ſe gliſſa dehors, faiſant révérence „ ſur révérence, & diſparut à mes yeux avant „ que je fuſſe déterminé.

„ Quoiqu'il en ſoit, j'étois réſolu à ne pas „ vivre long-temps ſans elle. Madame Jewkes „ m'avoit été recommandée peu de temps au- „ paravant par un camarade de débauche, „ comme une femme d'une fidélité éprouvée. Je „ m'adreſſai donc à elle, & lui demandai ſi, en „ cas que j'euſſe occaſion de confier une jolie „ fille à ſes ſoins, elle ſeroit fidelle.

„ Elle me répondit qu'eſpérant que ce ſeroit

„ du consentement de Myladi, elle ne se „ feroit aucun scrupule de m'obéir.

„ Je formai donc le dessein de dresser des „ embûches à cette fille, & de la conduire „ d'abord dans un petit village du comté de „ Northampton, chez une connoissance de „ madame Jewkes. Après l'y avoir un peu „ tranquillisée, & m'être réconcilié avec elle, „ j'avois résolu de l'envoyer dans le comté „ de Lincoln, accompagnée de la Jewkes. Je „ sentois bien que sous les ailes de ma mere „ je n'en viendrois jamais à bout, de son pro- „ pre consentement; & que de lui faire des „ propositions, ce seroit éventer mes projets „ tout-d'un-coup. J'étois d'ailleurs persuadé „ que madame Jervis s'opposeroit à mes ten- „ tatives, aussi-bien que ma mere.

„ Je m'imaginois que ce plan étoit fort aisé „ à exécuter, & qu'il ne pouvoit manquer de „ réussir selon mes vœux: car je ne doutois „ pas un moment qu'elle ne fût très-contente „ de sa bonne fortune, puisque n'ignorant pas „ sa tendresse pour ses parents, je ne me fai- „ sois aucune peine de leur faire des conditions „ qui les auroient rendus contents & heureux.

„ Ce que j'avois le plus à redouter, étoit la „ passion de ma mere pour elle; mais j'y avois „ pourvu. Dans la supposition que sa favorite „ étoit entre mes mains (ce qui, comme je „ l'ai dit, me paroissoit fort aisé) j'avois ac- „ tuellement composé une lettre pour ma mere „ que je voulois lui faire copier. Elle y faisoit „ l'aveu d'une amourette avec un jeune Mon- „ sieur de bonne famille, qui l'avoit obligée „ à se retirer secrétement de chez elle: ce

„ qu'elle n'avoit pas pu refuſer, devant obéir
„ aux ordres d'une perſonne avec qui elle étoit
„ mariée dès le matin de ce jour : mais que,
„ comme il dépendoit de ſes parents, il ſou-
„ haitoit que l'on gardât là-deſſus un profond
„ ſecret ; & qu'à cauſe de cela elle la prioit de
„ n'en point parler, pas même à madame Jervis.

„ Pour préparer les eſprits, & rendre ſa
„ fuite plus vraiſemblable, lorſque tout ſeroit
„ prêt pour l'exécution de mon deſſein, je
„ m'aviſai d'un ſtratagême. Un ſoir je queſ-
„ tionnai tous les domeſtiques & madame Jer-
„ vis, cette derniere en préſence de ma mere,
„ au ſujet d'un joli jeune homme que je pré-
„ tendois avoir trouvé vers la fauſſe porte du
„ jardin, avec un cheval ſur lequel il y avoit
„ une ſelle de femme, attendant qu'il vînt
„ quelqu'un. J'ajoutai qu'il s'étoit enfui auſſi
„ vîte qu'il avoit pu lorſque j'avois paru à la
„ porte.

„ Perſonne ne ſavoit rien de cela, & cha-
„ cun parut ſurpris à mon récit. Je leur ordon-
„ nai cependant d'avoir l'œil ſur Paméla, & de
„ ne lui rien dire de tout ceci.

„ Ma mere dit qu'elle avoit deux raiſons de
„ n'en point parler à Paméla ; l'une étoit de
„ m'obliger ; & l'autre, la principale, étoit
„ de ne pas navrer le cœur de cette innocente
„ fille par des ſoupçons. Cette chere enfant,
„ où iroit-elle pour être mieux qu'avec moi ?
„ Ne ſeroit-ce pas ſe perdre ſans reſſource que
„ de m'abandonner ? Perſonne ne la fréquente.
„ Elle ne reçoit de lettres que, de temps en
„ temps, de ſon pere & de ſa mere, & elle
„ me les montre.

„ J'eſpere auſſi, repliquai-je, qu'elle n'a „ formé aucun deſſein : il ſeroit bien étrange „ qu'elle penſât à abandonner une ſi bonne „ maîtreſſe. Mais vous ne pouvez pas être ſûre „ que toutes les lettres qu'elle reçoit, ſoient „ de ſon pere ; &, en vous montrant celles „ qu'il lui écrit, cela a bien l'air d'un voile „ pour en cacher d'autres qu'elle reçoit d'ail- „ leurs. Enfin, il n'y a point de mal, dis-je, „ d'avoir l'œil ſur elle : vous ne ſavez pas, „ Madame, quels tours ſe jouent dans le „ monde.

„ En effet, je ne le ſais pas, reprit-elle, mais „ je ſais bien une choſe, c'eſt que je ne gênerai „ point cette fille, ſi elle veut me quitter.

„ Madame Jervis dit qu'elle vouloit bien, „ pour obéir à mes ordres, avoir l'œil ſur Pa- „ méla ; mais qu'elle étoit bien ſûre cependant „ que la choſe n'étoit pas néceſſaire ; & qu'elle „ n'altéreroit pas la tranquillité de cette pauvre „ fille en lui parlant de cette affaire.

„ Je laiſſai diſſiper cela, & témoignai à „ ma mere tant de bonne opinion pour ſa „ Paméla, que j'allai juſqu'à lui dire que j'é- „ tois fâché d'avoir eu d'elle une pareille pen- „ ſée. J'ajoutai que, quoique ce drôle & la „ ſelle de femme fuſſent une circonſtance à „ faire naître des ſoupçons j'oſois cependant „ dire que cette affaire n'auroit point de ſuite : „ car je ne doutois point que le devoir & la „ reconnoiſſance de cette fille ne l'empêchaſ- „ ſent de faire une folie, ou de ſe laiſſer al- „ ler à une démarche inconſidérée.

„ Ma mere écouta cela avec plaiſir, quoi- „ que le motif de ce diſcours fût de mettre ſa

„ Paméla dans le tort auprès d'elle, lorſqu'on „ lui rapporteroit qu'elle avoit diſparu.

„ Elle me répondit qu'elle étoit charmée que „ je ne fuſſe pas ennemi de ſa pauvre fille. Pa- „ méla n'a d'autre ami que moi, continua la „ bonne Dame; &, ſi je ne pourvois pas à elle, „ l'éducation que je lui ai donnée lui fera plus „ de mal que de bien, comme vous & votre „ tante me l'avez ſouvent dit. Cependant cette „ pauvre enfant, je vois bien, ajouta-t-elle, „ ne ſe feroit aucune peine, pour fournir hon- „ nêtement à ſon entretien, de s'appliquer „ à quelque choſe qui pût y ſubvenir: ce qui, „ s'il plaît à Dieu de me conſerver, & qu'elle „ continue à être honnête fille, n'arrivera jamais.

„ Je ne m'étonne point, Paméla, me dit ici „ M. B..., de vous voir verſer des larmes dans „ cette occaſion. Votre Maîtreſſe étoit une „ femme d'un grand mérite, & vous devez „ ce tribut à ſa mémoire. C'eſt maintenant „ une grande ſatisfaction pour moi qu'elle „ n'ait pas connu la moitié de mes fredaines, „ & que je n'aie pas navré ſon tendre cœur „ en pourſuivant l'exécution du plan que je „ m'étois fait. Cela m'auroit cauſé de terri- „ bles remords; d'autant plus que j'aurois „ penſé, avec beaucoup de raiſon, que j'a- „ vois abrégé ſes jours, par la connoiſſance „ qu'elle auroit eue de l'une ou de l'autre de „ mes folies.

„ J'avois donc préparé tout ce qui étoit né- „ ceſſaire pour l'exécution de mon projet: mais „ le mauvais état de la ſanté de ma mere m'in- „ téreſſoit trop pour me permettre de l'exé- „ cuter. Les ſoins que j'eus d'elle pendant ſa

» maladie me donnerent occaſion d'obſerver
» de plus en plus cette fille, & de remarquer
» l'affection avec laquelle elle s'acquittoit de
» ſes devoirs, & les larmes continuelles qu'elle
» répandoit. Je la trouvois fréquemment à ge-
» noux, priant pour ſa Maîtreſſe. Cette con-
» duite faiſoit naître de temps en temps chez
» moi des mouvements de compaſſion pour elle.
» Souvent même, dans le temps que j'avois,
» devant les yeux le mauvais état de ma mere,
» & ſa fin prochaine, je prenois la réſolution
» de ſurmonter, s'il m'étoit poſſible, cette paſ-
» ſion criminelle. C'étoit préciſément le temps
» qu'il falloit prendre pour cela, pendant que
» l'impreſſion de ces idées étoit encore fraîche
» dans mon eſprit. Mais l'exécution m'embar-
» raſſoit beaucoup, parce que j'y trouvois plus
» de peine que je ne me l'étois imaginé. Car
» juſqu'alors j'avois regardé cette paſſion
» comme le fruit de mon tour d'eſprit entre-
» prenant, & de mon inclination pour l'intri-
» gue ; & que, pour la ſurmonter, je n'aurois
» rien à faire qu'à en prendre la réſolution.

» Mais je trouvai que je m'étois grande-
» ment trompé. Je m'étois inſenſiblement ac-
» coutumé à l'admirer dans tout ce qu'elle
» diſoit & faiſoit. Il y avoit tant de graces,
» d'humilité & d'innocence dans toute ſa con-
» duite, & j'étois témoin de tant de ſcenes
» touchantes entre ſa Maîtreſſe & elle, que
» je m'apperçus que je n'étois plus maître de
» mon eſtime pour elle.

» La maladie de ma mere augmentant &
» ne nous laiſſant plus d'eſpérance, quand elle
» eut réglé toutes ſes affaires importantes, elles

» s'entretint avec moi touchant ſes domeſti-
» ques. Je lui demandai ce qu'elle vouloit que
» je fiſſe pour Paméla & madame Jervis?

» Rendez madame Jervis, mon cher fils,
» me dit-elle, auſſi heureuſe que vous pour-
» rez. Elle eſt née Demoiſelle, vous le ſavez;
» traitez-la toujours ſur ce pied-là. Mais, pour
» l'amour de vous-même, ne la rendez pas
» indépendante, parce que vous vous priveriez
» d'une fidelle ménagere. Si cependant vous
» vous mariez, & que votre femme n'ait pas
» pour elle l'eſtime qu'elle mérite, donnez-
» lui dequoi vivre pour le reſte de ſes jours,
» & qu'elle demeure où il lui plaira.

» Quant à ma Paméla, j'eſpere que vous
» ſerez ſon protecteur. Oui, j'eſpere que vous
» le ſerez; c'eſt une bonne fille. Après vous
» & votre ſœur, c'eſt la perſonne que j'aime
» le plus. Elle eſt préciſément dans l'âge de
» la vie le plus expoſé aux épreuves. Je ne ſais
» que vous dire en ſa faveur. Si Dieu m'avoit
» conſervé la vie, j'avois réſolu de lui faire
» une jolie dot, dès qu'il ſe ſeroit préſenté
» quelque honnête homme qui eût eu une
» profeſſion honorable. Si on la rendoit in-
» dépendante, elle ſe laiſſeroit peut-être at-
» traper par quelque méchant drôle; car elle
» eſt jolie. Si elle portoit ce qu'on lui donne-
» roit à ſes pauvres parents, comme ſon de-
» voir l'y engageroit, ils ſont ſi chargés de
» dettes que le peu que vous lui donneriez
» ſeroit un rien pour eux, & que la pauvre
» fille ſe verroit auſſi peu avancée qu'aupara-
» vant. Peut-être que Myladi Davers la pren-
» dra. Mais je voudrois bien qu'elle ne fût

„ pas ſi belle. Ce ſera vraiſemblablement un
„ oiſeau auquel quelque méchant oiſeleur
„ tendra des piéges, il y a bien des Dames
„ qui ne ſe ſoucieroient pas d'avoir une pa-
„ reille femme de chambre. Vous êtes jeune,
„ mon fils, &, je ſuis fâchée de le dire, vous
„ n'avez pas autant de ſageſſe que je vous en
„ ſouhaiterois. J'eſpere que ma Paméla ne
„ courra aucun danger avec ſon Maître, qui
„ doit être le protecteur de tous ſes domeſti-
„ ques autant qu'un Roi doit l'être de ſes
„ ſujets. Cependant je ne ſais ſi je dois ſou-
„ haiter qu'elle demeure avec vous pour l'a-
„ mour de votre réputation, mon cher fils:
„ car le monde en gloſera à ſa fantaiſie. Plût
„ à Dieu, continua-t-elle, que cette chere fille
„ eût la petite-vérole d'une maniere à l'enlai-
„ dir! Elle ſeroit encore aſſez aimable par les
„ agréments de ſa perſonne & par la beauté
„ de ſon eſprit, & ſeroit moins en danger de
„ ſouffrir des beautés paſſageres de ſon viſage.
„ Je crois cependant, ajouta-t-elle, qu'elle
„ ſera en ſûreté & heureuſe ſous les ſoins de
„ madame Jervis. Si vous vous mariez, &
„ que votre femme ſouhaite de ſe défaire de
„ cette derniere, renvoyez-les enſemble, &
„ qu'elles vivent comme elles le trouveront bon.
„ Je crois que ce ſera le mieux pour l'une & pour
„ l'autre. Vous êtes d'un caractere aſſez géné-
„ reux, ainſi je ne vous fixerai pas la ſomme
„ que vous devez leur donner. Mais ſouvenez-
„ vous, mon cher fils, que j'ai moins d'in-
„ quiétude de n'avoir rien fait moi-même en
„ faveur de cette pauvre fille, parce que je
„ vous en laiſſe le ſoin. L'embarras où j'ai été

„ comment pouvoir à elle d'une maniere con-
„ venable. m'a fait renvoyer cela juſqu'à
„ maintenant, que j'ai tant d'autres choſes
„ importantes à faire. Ma vie & ma force
„ s'écoulent, & je ſuis preſque hors d'état
„ de rien ſouhaiter, que le dernier coup de
„ grace.

„ Ce cher Monſieur s'arrêta ici un moment,
„ ſe ſentant un peu ému, tandis que nous l'é-
„ tions bien davantage. Enfin, il reprit ſa nar-
„ ration, qu'il continua en ces termes:

„ Vous jugez bien, Mylord & Meſdames,
„ qu'il auroit fallu être d'un caractere vrai-
„ ment diabolique pour manquer aux égards
„ dus aux ordres & aux recommandations
„ ſolemnelles d'une mere mourante. Elles me
„ retinrent en effet pendant aſſez long-temps;
„ & auſſi-tôt qu'il s'élevoit dans mon cœur
„ des ſentiments contraires, je cherchois à les
„ étouffer, & à agir & penſer comme je de-
„ vois. Mais cette aimable enchantereſſe ſe
„ préſentoit chaque jour devant moi avec tous
„ ſes charmes. Continuant toujours à écrire,
„ j'en conçus de la jalouſie, dans la penſée
„ qu'elle écrivoit à quelqu'un qui étoit bien
„ dans ſon eſprit; & mon amour pour elle,
„ & mon caractere porté à l'intrigue, firent
„ naturellement de ce quelqu'un un galant.
„ Je ne pus donc m'empêcher d'épier ſes dé-
„ marches. Un jour que j'entrois dans la cham-
„ bre où ma mere avoit accoutumé de s'ha-
„ biller, je vis que ma préſence lui faiſoit ca-
„ cher dans ſon ſein une lettre qu'elle venoit
„ de plier. Je ne doutai point que je n'euſſe
„ trouvé l'occaſion de découvrir ce que je

» cherchois, & de connoître ſon correſpon-
» dant. Je tirai donc la lettre de ſon corps de
» jupe. Cette action la rendit toute tremblan-
» te, & elle ne ceſſoit de faire des révérences
» avec une aimable confuſion. Je fus très-ſa-
» tisfait de ne trouver dans cette lettre que de
» l'innocence, du reſpect pour ſa défunte Maî-
» treſſe, & de l'amour pour ſes parents, à
» qui elle exprimoit ſa joie, de ce qu'au mi-
» lieu de la douleur que la perte d'une ſi
» bonne Dame lui cauſoit, elle n'étoit pas
» obligée de leur être à charge. Je la lui ren-
» dis, en l'encourageant à écrire de même
» & à ſe perfectionner; & je me retirai beau-
» coup plus tranquille ſur ſes correſpondants
» que je ne l'avois été.

» L'innocente ſimplicité de ſon ſtyle aug-
» menta encore mon amour pour elle, & me
» fit inventer un ſtratagême qui me réuſſit,
» pour voir les autres lettres qu'elle écrivoit.
» Après les avoir lues, je les envoyai à leur
» adreſſe, & j'en uſai toujours ainſi, excepté
» à l'égard de trois ou quatre, que je retins,
» lorſque je voulus exécuter le complot que
» j'avois formé. Il y avoit bien de la bonne
» foi dans ma conduite, puiſqu'elle ſe don-
» noit les libertés les plus inſupportables en
» dépeignant mon caractere à ſon pere & à
» ſa mere.

» Vous me blâmerez, ſans doute, de ce que
» les ordres de ma mere ne firent pas des im-
» preſſions plus durables ſur moi. Mais j'eus
» réellement de violents combats à ſoutenir
» avec moi-même, pour donner à ſes ordres
» toute la force quils devoient avoir. Ce fut

» inutilement, tant cette chere fille devenoit
» de jour en jour plus aimable & plus accom-
» plie. Ses lettres ne faiſoient qu'ajouter de
» nouveaux anneaux aux chaînes dont elle m'a-
» voit chargé. Quoique je fuſſe une fois réſolu
» de m'en ſéparer, & que vous euſſiez, Myladi
» Davers, intention de la prendre, cepen-
» dant il ne m'auroit pas été poſſible de m'en
» défaire, y fût-il allé de ma vie. Dans ce
» temps-là je penſois plus honorablement
» de la condition de Maîtreſſe que je n'ai fait
» depuis. Comme j'étois réſolu, lorſqu'elle ſe-
» roit devenue la mienne, à en agir auſſi ga-
» lamment envers elle que jamais homme en
» ait agi dans ces circonſtances envers une
» Dame, je me perſuadois que faiſant d'elle ma
» Maîtreſſe, je ferois en ſa faveur plus que ma
» mere n'avoit ſouhaité, & qu'ainſi je répon-
» drois mieux aux ordres qu'elle m'avoit don-
» nés de pourvoir à ſes beſoins. Je ne m'étois ja-
» mais imaginé que je trouverois chez elle une
» réſiſtance que j'avois rarement rencontrée
» chez des perſonnes d'une naiſſance beau-
» coup ſupérieure à la ſienne. Cela m'étonnoit,
» & confondoit toutes les idées que je m'étois
» faites de ſon ſexe. En vrai libertin, je ſuppo-
» ſois qu'il ne falloit, pour gagner les femmes,
» que de l'importunité & des occaſions; un
» homme hardi & entreprenant d'un côté, &
» un cœur qui eût la généroſité de l'autre.

» Quelquefois je l'admirois d'être vertueuſe;
» d'autrefois, d'un caractere impétueux & peu
» accoutumé à voir qu'on me réſiſtât, j'aurois
» pu la battre. Je me rappelle qu'elle décrit à
» merveille le trouble de mon ame, en rap-

„ portant ce qui ſe paſſa une fois entre nous.
„ Voici à-peu-près ſes termes. Eloignez de
„ moi cette petite ſorciere, madame Jervis....
„ Je ne puis, ni ſoutenir, ni fuir ſa préſence...
„ Reſtez... Non, vous ne vous retirerez pas...
„ Oui, allez-vous-en.... Mais non, revenez.
„ Elle croyoit que j'étois devenu fou : je me
„ ſouviens qu'elle le dit quelque part dans ſon
„ journal. En effet, je n'étois pas fort éloigné
„ de mériter ce titre.

„ Elle ajoute que je la ſaiſis par le bras, &
„ que je la ſerrai ſi fort pour la faire entrer,
„ qu'elle en fût meurtrie. Après quoi je m'aſ-
„ ſis, & fixai la vue ſur elle, ayant l'air auſſi
„ ſot qu'une pauvre fille comme elle pourroit
„ l'avoir.

„ Cette chere fille décrit fort bien la
„ paſſion qui m'agitoit. On ne ſauroit conce-
„ voir combien je me paroiſſois mépriſable à
„ moi-même, à cauſe des baſſeſſes que mon
„ amour pour elle me faiſoit faire. Cependant
„ cet amour augmentoit chaque jour, à pro-
„ portion de ſes charmes & de ſa réſiſtance.

„ Je me précipitois moi-même dans des ac-
„ ces de rage, qui quelquefois me faiſoient
„ faire ſerment de la poſſéder. D'autres fois
„ la jalouſie me faiſoit craindre que, pour ſe
„ mettre à l'abri de mes attentats, elle ne ſe
„ jettât entre les bras de quelque valet, ou
„ de quelqu'autre perſonne de cet ordre aux-
„ quels elle n'auroit pas penſé ſans cela. En
„ certaines occaſions je la flattois, & en d'au-
„ tres je la menaçois.

„ Jamais on ne témoigna plus de courage
„ qu'elle en faiſoit paroître lorſque ſa vertu

„ étoit en danger ; jamais on ne montra plus
„ d'humilité qu'elle en marquoit quand, ſes
„ craintes paſſées, elle eſpéroit un meilleur
„ traitement.

„ J'avois ſi mauvaiſe opinion de la vertu des
„ femmes, que je ne ſavois à quoi attribuer le
„ peu de ſuccès de mes entrepriſes. Je croyois
„ qu'il étoit impoſſible qu'une fille comme
„ celle-là, née dans une chaumiere, qui de-
„ voit tout à ma famille, & qui étoit entiére-
„ ment dans ma dépendance, réſiſtât à un hom-
„ me qui n'avoit rien de mépriſable, ni dans la
„ figure, ni dans l'eſprit, comme je le ſuppoſois;
„ dans un temps où elle n'étoit prévenue en fa-
„ veur d'aucun homme ; dans un âge où elle
„ étoit ſuſceptible d'impreſſions amoureuſes,
„ & d'une conſtitution qui n'étoit ni neige ni
„ glace. Il faut aſſurément, pensois-je, qu'il n'y
„ ait pas aſſez de feu dans mes entrepriſes pour
„ dégeler ce froid. J'étois accoutumé à plus de
„ hardieſſe & les choſes réuſſiſſoient mieux. Une
„ fille comme celle-là m'effraieroit-elle par la
„ rigidité de ſa vertu? Non, elle ne le fera pas.

„ Je réſolus donc d'être plus ardent à l'ave-
„ nir. Mon amour cependant me trahit. Il fut
„ plus fidele à Paméla qu'à moi-même ; & il
„ ſe trouva au fond que j'avois plus d'honneur
„ que je n'avois réſolu d'en avoir. Tenu en reſ-
„ pect par ſon innocence, ſon affectation, &
„ par une vertu que je n'avois jamais rencon-
„ trée auparavant ſi conſtante & ſi immuable,
„ dès que je la voyois, j'etois à moitié déſarmé.
„ Je cherchois à obtenir ſon conſentement ; &,
„ quoiqu'il ne fût pas vraiſemblable que j'en
„ puſſe venir à bout, cependant il étoit contre

» toutes mes idées de prendre par force ce que
» je ne pouvois pas avoir volontairement. Le
» mariage étoit la moindre de mes penſées ; je
» la regardois trop au-deſſous de moi pour
» lui promettre de l'épouſer.

» A quel nombre infini de baſſeſſes cette paſ-
» ſion, indigne d'un homme, ne m'a-t-elle pas
» aſſujetti? J'avois accoutumé d'être aux aguets
» pour me ſaiſir de ſes lettres. Ce n'étoit que
» pur babil & pur caquet; cependant je les re-
» cevois avec un ardent empreſſement, & je les
» liſois avec plaiſir, quoiqu'elles me chargeaſ-
» ſent & me déchiraſſent comme je le méritois.

» J'avois la baſſeſſe d'être aux écoutes à la
» porte de la chambre, pour épier toutes ſes pe-
» tites converſations. J'eſſayai en vain de ſubor-
» ner madame Jervis, pour la faire ſervir à mes
» infames deſſeins, raiſonnant d'une maniere
» incompatible avec l'honneur, lorſque quel-
» ques-unes de mes démarches ou de mes ac-
» tions paroiſſoient y être oppoſées. J'avois
» perdu ma dignité dans l'eſprit de mes domeſ-
» tiques; tous avoient pris parti contre moi en
» ſa faveur, excepté ceux que j'avois corrom-
» pus à force d'argent; ce qui avoit peine à ſuf-
» fire pour conſerver mes partiſans, tant eſt
» grand le triomphe de la vertu des domeſ-
» tiques ſur les vices du Maître, lorſqu'ils ont
» devant les yeux un ſi bel exemple !

» J'ai été fort ennuyeux juſqu'ici dans ma
» narration. Je vais l'abréger, Meſdames &
» Mylord, & paſſer au ſujet pour lequel je dois
» être juge aujourd'hui devant votre redouta-
» ble tribunal. En diſant cela il ſe baiſſa, nous
» regardant tous ſucceſſivement.

» Après pluſieurs eſſais de douceur & de ſé-
» vérité, dans leſquels ſon bon Ange avoit tou-
» jours prévalu ſur mon mauvais, je parlai à
» madame Jervis, pour engager Paméla à ſou-
» haiter de reſter dans la maiſon : car il faut ſa-
» voir que pour l'effrayer, je lui avois donné ſon
» congé, qu'elle avoit accepté avec joie à mon
» grand regret. Mais comme je ſoupçonnois ma-
» dame Jervis de s'entendre avec elle, & de la
» confirmer, plutôt que de m'obéir, dans ſa
» pruderie, & dans le deſir de m'abandonner,
» je fus aſſez lâche pour me cacher dans le cabi-
» net de la chambre de cette femme, afin d'en-
» tendre leur converſation particuliere. Mon
» deſſein étoit réellement de ne faire d'autre
» uſage de cette démarche que de la cenſurer un
» peu, ſi elle diſoit quelque choſe qui ne m'a-
» gréât pas; ce qui m'auroit fourni un prétexte
» de prendre avec elle de plus grandes libertés
» que je n'avois fait juſques-là, & auroit été
» une introduction pour lui faire perdre une au-
» trefois ſes appréhenſions ſans exemple. La
» préſence de madame Jervis ne me faiſoit pas
» naître le moindre ſcrupule, parce que les
» frayeurs de Paméla, & les ſiennes mêmes, lui
» avoient donné de moi une auſſi mauvaiſe idée
» qu'elle pouvoit en avoir; & que, ſi je m'en te-
» nois dans les bornes de la bienſéance, elle me
» trouveroit plus honnête homme qu'elle ne
» s'y étoit attendue. En un mot, quoique j'euſſe
» peu d'eſpérance de faire impreſſion ſur ſon
» cœur par de bonnes manieres, je n'avois ce-
» pendant aucun deſſein d'en venir à cette
» extrémité.

» Semblable à un voyageur qui, ſurpris la

„ nuit hors du bon chemin, & ſans eſpérance „ de le ratrapper, jette la bride ſur le col de „ ſon cheval, & ſe laiſſe conduire à ce guide „ peu sûr, j'étois réſolu de riſquer cette af- „ faire pour voir quelles en ſeroient les ſuites.

„ Mais cette chere babillarde, ignorant que „ je fuſſe-là, commença, tandis qu'elle ſe dés- „ habilloit, à caqueter avec madame Jervis „ (que je trouvai garder mal mon ſecret) „ d'une maniere ſi charmante, que jamais de ma „ vie je ne fus ſi embarraſſé ſur le parti que j'a- „ vois à prendre. Tantôt je ſouhaitois d'être „ hors de ce cabinet, où mon imprudente paſ- „ ſion m'avoit baſſement fait cacher, tantôt „ enflammé de colere de la liberté avec laquelle „ je les entendois me traiter; mais réfléchiſ- „ ſant que je n'avois que faire d'écouter leurs „ converſations particulieres; que leurs rai- „ ſonnements étoient bienſéants dans leur bou- „ che, & que je devrois être honteux de leur „ avoir donné lieu de tenir de pareils diſcours, „ je les excuſois l'une & l'autre, & j'admirois „ de plus en plus cette aimable caqueteuſe.

„ Dans cet état d'incertitude, le bruit que fit „ ma robe de chambre (que j'avois miſe ſans „ deſſein), en changeant de ſituation, donna „ l'alarme à la vigilante Paméla. Sa frayeur la „ fit avancer du côté du cabinet, pour voir ce „ que c'étoit: de ſorte qu'il étoit impoſſible de „ me tenir caché plus long-temps.

„ Que pouvois je faire alors que de ſortir „ tout-d'un-coup, & me préſenter à cette char- „ mante & craintive fille? Ce fut le parti que je „ pris. Ma vue la fit aller avec précipitation du „ côté du lit, appellant à haute voix madame

Jervis

„ Jervis à ſon ſecours. Découvert comme „ j'étois, y auroit-il eu un ſeul homme qui „ ne l'eût ſuivie vers le lit? Je lui dis cepen- „ dant que, ſi elle ſe taiſoit, je ne lui ferois „ aucun mal; mais que, ſi elle continuoit à „ crier, elle devoit s'attendre à de terribles „ conſéquences.

„ Quoique je n'euſſe réellement aucune „ intention d'en venir à ce qu'elles crai- „ gnoient, je jugeai par leurs cris que cela „ paſſeroit chez elles pour un attentat de la „ plus criminelle eſpece. Quand je me vis „ donc ainſi découvert, que cette chere fille „ s'étoit enfuie toute tremblante au lit; que „ madame Jervis ſe jettoit ſur elle; qu'elles „ ne vouloient point mettre fin à leurs criail- „ lements affreux; que madame Jervis me „ chargeoit d'avoir eu le plus affreux deſ- „ ſein, n'en étoit-ce pas aſſez pour me faire „ aller plus loin que je me l'étois propoſé? „ Si j'avois pu obtenir de madame Jervis „ de ſe retirer, pour aller tranquilliſer les „ ſervantes, qui ſe levoient aux cris qu'elles „ avoient ouis, ainſi que j'en jugeois par le „ bruit qu'elles faiſoient ſur notre tête, & „ ſi j'avois pu tirer Paméla de l'état où elle „ étoit, je crois que je me ſerois donné plus „ de liberté avec elle que je ne m'en étois „ jamais donné. Mais les choſes en étant „ venues à ce point, je ne penſai qu'à faire „ une retraite auſſi honorable qu'il me ſeroit „ poſſible, & à éviter d'être expoſé aux yeux „ de tous mes domeſtiques. Je ne m'étois „ rendu coupable d'aucune liberté dont ſa

» modeſtie eût pu ſe faire le moindre re-
» proche de les avoir ſouffertes ; & la pa-
» moiſon où cette chere fille étoit tombée me
» donna preſque d'auſſi grandes appréhenſions
» qu'elle pouvoit lui en donner.

» Voilà, Meſdames & Mylord, l'en-
» nuyeuſe deſcription de mon caractere. Ce
» portrait ne me fait pas beaucoup d'hon-
» neur, & je vous en ai plus dit que per-
» ſonne au monde ne pourroit m'en repro-
» cher. Mais tout ce qui fait honneur à ma
» Paméla retombe en partie ſur moi ; ce
» qui fait que j'ai moins de regret à m'ac-
» cuſer moi-même, puiſque ces accuſations
» relevent l'éclat de ſon mérite. Quant à ce
» que vous m'imputez de m'être caché dans
» le cabinet de madame Jervis dans l'in-
» tention de faire violence à cette fille, en
» préſence d'une auſſi honnête femme, vous
» me faites tort. Quelque méchant que je
» fuſſe, je n'étois cependant, ni aſſez crimi-
» nel, ni aſſez abandonné, pour former une
» pareille entrepriſe.

» L'amour, comme je l'ai dit ci-deſſus,
» aſſujettit ceux qui s'y attachent inconſi-
» dérément à une infinité de baſſeſſes, &
» devient une paſſion illégitime chez
» pluſieurs. Je ne pouvois vivre ſans cette
» chere fille. Je haïſſois l'idée du mariage avec
» qui que ce ſoit. Me ſerois-je laiſſé gagner
» pour entrer dans cet état par la femme
» de chambre de ma mere ! Tout devoit m'em-
» pêcher d'avoir une telle penſée ! L'orgueil,
» l'exemple, les railleries, & le ridicule

» perpétuel que j'ai cherché à jetter, tant
» ſur l'état même du mariage, que ſur ceux
» qui ſe méſallient. Enfin le caractere altier
» de ma famille, ſi ſenſible chez Myladi Da-
» vers, auſſi-bien que chez moi, me le dé-
» fendoit. Quelles inſultes ne recevrois-je
» pas de ſa part, & quelles railleries n'eſ-
» ſuierois-je pas des autres, ſi je faiſois une
» pareille démarche!

» Tout cela vous démontre la violence
» de ma paſſion. Ne pouvant pas vaincre
» mon amour, je ſurmontai l'orgueil, que
» chacun regarde comme inſurmontable;
» & n'ayant pas pu rendre un honnête cœur
» vicieux, j'ai le bonheur de corriger le
» mien à l'aide de ſon bon exemple. Je
» rends graces à Dieu de ce qu'un cœur
» corrompu eſt devenu vertueux, du moins
» moralement, comme je l'eſpere. J'ai la
» ſatisfaction de me réjouir de ce change-
» ment, & d'eſpérer que je m'en réjouirai
» de jour en jour davantage. Car je regarde
» avec mépris mes folies paſſées; & c'eſt
» pour moi aujourd'hui un plus grand ſujet
» d'étonnement comment j'ai pu me con-
» duire comme j'ai fait, que comment il
» arrive que je déteſte à préſent ces actions
» qui me rendoient l'ennemi plutôt que le
» bienfaiteur de la ſociété. Je ne ſuis pas
» encore auſſi religieux, il eſt vrai, que
» ma Paméla; mais cela viendra avec le
» temps. C'eſt déjà une bonne marque que
» je puiſſe dire ſincérement que je trouve
» du plaiſir dans chaque trait de ſa piété

» & de ſa vertu. Je finirai cette ennuyeuſe » narration par cette penſée d'un Poëte: » *Lorſque nous avons ſurmonté nos paſſions &* » *placé la raiſon ſur le trône, nous ſommes* » *ſurpris de voir les maux que nous avons* » *commis. Après la tempête, lorſque les vents* » *ſont appaiſés, la mer calme s'étonne à la* » *vue du débris des naufrages qui paroiſſent* » *ſur ſes côtés* «.

C'eſt ainſi que mon cher Monſieur B..... finit ſa touchante relation. J'éprouvai mille mouvements différents pendant qu'elle dura; & je fis ſouvent des prieres pour lui, comme je le fais conſtamment, afin que Dieu convertiſſe tout-à-fait un cœur auſſi généreux & auſſi honnête que le ſien l'eſt dans la plupart des occaſions de la vie. S'il ne s'égare point tandis que nous ſerons à Londres, je concevrai de grandes eſpérances que rien ne pourra déſormais changer ſes bons ſentiments.

Je viens de relire la précédente relation, &, autant que je puis m'en ſouvenir (& ma mémoire eſt la plus parfaite de mes facultés), elle eſt exacte. La ſeule différence qu'il y ait, eſt que M. B..... étoit plus abondant en belles comparaiſons, & s'exprimoit dans un ſtyle plus fleuri que je ne puis le faire. Ne penſez-vous pas cependant, Mademoiſelle, que, ſi je ne lui ai point fait de tort, cette narration, ſur-tout le commencement, eſt faite de l'air impudent d'un homme chez qui les idées de libertinage ne ſont pas encore tout-à-fait ef-

facées? Car, comme lui diſoient ces Dames dans le cours de ſon récit, eſt-ce-là le ſtyle d'un vrai pénitent? Mais il ſe corrigera, & ſa concluſion fut le meilleur morceau de ſa narration.

Ne faites-vous pas auſſi attention à la bonne Maîtreſſe que j'ai eue? Elle me ſera toujours chere! Que ſa mémoire me ſoit mille fois en bénédiction! Si je vis aſſez long-temps pour voir les enfants de mes enfants, je leur apprendrai à bégayer ſes louanges avant qu'ils ſachent parler. Ma reconnoiſſance ſe renouvellera ſans ceſſe par leur bouche. Tant que je vivrai, je louerai Dieu le matin au milieu du jour & le ſoir, mon cher *pere* & ma chere *mere*, ma bonne *Dame*, & celui qui, étant autrefois mon *Maître*, eſt maintenant mon meilleur *ami*. Mais je louerai principalement le premier, à qui la louange eſt due, & qui a mis tous les autres en mouvement.

J'obſerverai encore ſur cette troiſieme converſation que je vous rapporte, que Mylord Davers s'offrit de juſtifier quelques endroits de la conduite de ſon cher beau-frere, que lui-même n'avoit pas touchés. Sur quoi M. B..... remarqua que Mylord en avoit toujours agi avec beaucoup d'intégrité envers lui, & avoit eu une tendre indulgence pour les écarts de ſa jeuneſſe indomtable. Cela donna lieu à Myladi de dire avec un peu d'aigreur: oui, il a eu de l'indulgence! & pour de fort bonnes raiſons, je n'en doute pas; car qui ſe ſou-

cieroit de ſe condamner ſoi-même ?

Ne vous mettez pas de niveau, répondit plaiſamment Mylord. Car, Madame, tous les écarts que j'ai faits avant de vous connoître étoient ſemblables à ceux d'un renard, qui, quand perſonne ne l'apperçoit, cherche à attraper un poulet qui s'eſt écarté : au lieu que ceux de mon frere étoient ſemblables aux impétuoſités d'un lion, qui fait irruption dans le parc d'un chacun, & chaſſe devant lui les bergers & les moutons. Oui, repliqua Myladi ; mais, ſi j'approfondiſſois la choſe, j'aurois peut-être raiſon de penſer que le lion impétueux s'eſt mieux tiré d'affaire que le renard rampant, qui, avec toute la ſubtilité, ſouffre quelquefois de ſes filouteries.

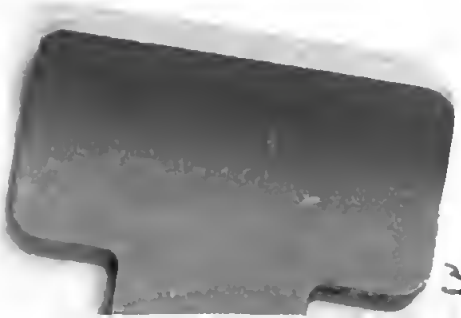
Oh ! Mademoiſelle, ces Meſſieurs ſont d'étranges créatures ! Que peuvent-ils penſer d'eux-mêmes ? car ils diſent que ſur cinq hommes il n'y en a pas un de vertueux. Mais j'eſpere, pour l'amour de notre ſexe, auſſi-bien que pour celui du monde, que tout ce que la renommée en dit n'eſt pas vrai : car vous ſavez que tout homme qui viole les loix de la chaſteté doit trouver une femme qui les ait violés, ou il faut que lui-même les lui faſſe violer le premier. Et, ſi les choſes ſont comme on le dit, qu'eſt-ce que le monde ! combien l'innocent ne doit-il pas ſouffrir des fautes du coupable ! Cependant ne vaut-il pas beaucoup mieux ſouffrir ſoi-même que d'être la cauſe des ſouffrances d'un autre ?

Je m'impatiente d'apprendre de vos nouvelles. Il faudra que j'abrege mes relations à l'avenir, ou bien je ne ferai qu'écrire, & vous laſſer par-deſſus le marché; car pour mon pere & ma mere je ne ſaurois les laſſer. Je ſuis,

Ma très-chere Demoiſelle,

Votre conſtamment P. B.

Fin du cinquieme Tome.



37214